

Annuaire de la Compagnie de Jésus

2018



Jésuites



ANNO DOMINI MDCCLXIV





En couverture

*Elèves d'une école de Fe y Alegría, en République dominicaine.
Fe y Alegría a débarqué dans le pays le 8 décembre 1990, sur
accord signé du ministère de l'Instruction pour la création d'écoles
publiques et collèges. Lire pag. 32.*

Publié par la Curie Générale de la Compagnie de Jésus
Borgo Santo Spirito 4 – 00193 Roma, Italia
Fax: (+39) 06-698-68-280 – Tel. (+39) 06-698-68-289
E-Mail: infosj-dir@sjcuria.org
infosj-2@sjcuria.org

Éditeur: Patrick Mulemi S.J.
Secrétariat: Caterina Talloru
Conception graphique: Gigi Brandazza
Imprimerie: Mediagraf S.p.A. Padoue
Septembre 2017



2018

Jésuites

Annuaire de la Compagnie de Jésus

INDEX : DANS CE NUMERO



EDITORIAL

| | |
|-----------------------------------|---|
| <i>Patrick Mulemi, S.J.</i> | 6 |
|-----------------------------------|---|

EDUCATION

| | |
|---|----|
| REP. DEM. CONGO : Le Collège Technique Mwapusukeni de Lubumbashi <i>Max Senker Musam-Adia, S.J.</i> | 8 |
| MYANMAR : La Mission: Eduquer sur le fil du rasoir <i>P. Dass, S.J.; M. Labuntog; J. Giuliatti, S.J.; Dunstan Vinny Joseph, S.J.</i> | 12 |
| ETATS UNIS : Le nouveau visage de l'enseignement supérieur des jésuites <i>Ann Christenson</i> | 16 |
| MALAWI : « Un rêve qui devient réalité » !! <i>Peter Henriot, S.J.</i> | 20 |
| REP. DEM. CONGO : Un centre de recherche au service de l'entrepreneuriat agricole <i>Ghislain Tshikendwa Matadi, S.J.</i> | 24 |
| INDE : Un rêve né d'un cauchemar ! <i>George Joseph, S.J.</i> | 28 |
| REP. DOMINICAINE : 25 années d'éducation pour la vie <i>Jesús Zaglul, S.J.</i> | 32 |

ANNIVERSAIRES

| | |
|--|----|
| HONG KONG : 90 ^{ème} anniversaire de l'arrivée des jésuites <i>Alfred Joseph Deignan, S.J.</i> | 38 |
| VENEZUELA : Cent ans de la Compagnie de Jésus <i>F. Javier Duplá, S.J.</i> | 42 |
| AUSTRALIE : Quarante ans des <i>Services Sociaux Jésuites</i> <i>Andrew Hamilton, S.J.</i> | 46 |
| ITALIE : Saint Stanislas Kostka <i>Robert Danieluk, S.J.</i> | 50 |

36^{EME} CONGREGATION GENERALE

| | |
|--|----|
| Interview au P. Adolfo Nicolás <i>Antonio Spadaro, S.J.</i> | 54 |
| Fascinés et emmenés <i>Cipriano Díaz Marcos, S.J.</i> | 60 |
| Relecture de mon expérience de la 36 ^{ème} CG <i>Hyacinthe Loua, S.J.</i> | 63 |
| Le discernement communautaire à l'épreuve de l'interculturalité <i>Ludovic Lado, S.J.</i> | 67 |
| De Caracas à Rome : l'histoire d'Arturo Sosa <i>Editeur</i> | 70 |

AUX FRONTIERES

| | |
|---|----|
| LIBAN : Une étincelle dans les ténèbres de Damas <i>Sandra Chaoul</i> | 78 |
| RUSSIE : Tomsk - la ville des amis <i>Michaïl Tkalic, S.J.; Louis R. Hotop, S.J.</i> | 82 |
| ETATS-UNIS – MEXIQUE : La foi à la frontière <i>William Bole</i> | 88 |
| COLOMBIE – VENEZUELA : Une région apostolique à la frontière (RAIF) <i>Dizzi Perales, S.J.</i> | 91 |
| INDE : Lok Manch : Tribune du peuple en faveur du leadership du peuple <i>Elango Arulanandam, S.J.</i> | 96 |

DU MONDE DES JESUITES

| | |
|--|-----|
| AFRIQUE ORIENTALE : Un service porteur de joie <i>Diana Karua</i> | 100 |
| BELGIQUE : On vous envoie donc encore à Bruxelles? <i>Henry Longbottom, S.J.</i> | 104 |
| INDE : Habilitier les femmes à combattre la misère et la faim <i>Sujata Jena, SS.CC.; Irudaya Jothi, S.J.</i> | 108 |
| INDE : Les oreilles collées au sol <i>P. A. Chacko, S.J.</i> | 114 |
| CANADA : Lawrence J. Kroker, S.J. <i>William Bole</i> | 118 |
| ESPAGNE : Itinéraires <i>Elena Rodríguez-Avial; Pablo Martín Ibáñez</i> | 122 |
| JESAM – CEP : Une démarche d'accompagnement <i>Ashton Mugozhi, S.J.</i> | 125 |
| ARGENTINE : Former des leaders en vue d'une société plus juste est un défi <i>Mariela Sorrentino</i> | 129 |
| TIMOR ORIENTAL : L'espace nécessaire à la formation de leaders potentiels <i>Erik John J. Gerilla, S.J.</i> | 132 |
| AUSTRALIE : Un missionnaire de la miséricorde sur roues <i>Richard Shortall, S.J.</i> | 138 |
| ZIMBABWE : Apostolats à Arrupe College <i>Thierry Manirambona, S.J.</i> | 142 |
| FRANCE : La Plateforme and Co <i>Christian Motsch, S.J.</i> | 145 |
| INDONESIE : En route pour le Nouveau Siècle <i>Heru Hendarto, S.J.</i> | 148 |



Patrick Mulemi S.J.

Chers Amis dans le Seigneur,

« La Compagnie de Jésus a toujours cherché à connaître et à suivre la volonté de Dieu sur elle. Nous le faisons depuis le cœur de l'Eglise, mais en contemplant le monde qui gémit et passe par les douleurs d'un enfantement qui dure encore » (36^eCG D. 1, n°1).

La 36^e Congrégation Générale nous a invités à une contemplation du monde. La Congrégation nous invite à nous arrêter et à nous demander : « À quoi ressemble aujourd'hui le monde dans lequel nous vivons et assurons un service ? » D'une part, nous vivons et rendons service dans un monde vivant, un monde qui vibre d'activités avec une énergie et une vigueur pleines de jeunesse. Un monde dans lequel nous voyons la beauté de la création de Dieu. D'autre part, nous vivons et assurons un service dans un monde disloqué. Les gens avec lesquels nous vivons et que nous aidons subissent des humiliations, sont victimes de la violence, exclus des avantages communs, et réduits à grappiller les fragments brisés de leurs vies marginalisées. C'est un monde plein de contradictions. Est-il toujours possible de trouver Dieu en toutes choses ... ?

Dans son discours aux membres de la 36^eCG, le 24 octobre 2016, le Pape François nous a rappelé que la Compagnie de Jésus est un corps international et multiculturel dans un monde fragmenté et divisé. Pouvons-nous trouver Dieu en toutes choses dans ce monde fragmenté et divisé ? Comment être au service de nos frères et sœurs dans ce monde morcelé d'aujourd'hui ? Tout comme le jeune homme de l'Evangile (Jean 6,1-14), tout ce que nous avons, ce sont cinq petits pains d'orge et deux petits poissons. Que pouvons-nous faire avec si peu de nourriture, nous le demandons ?

« Le discernement, la collaboration et le travail en réseau sont trois grandes lignes qui caractérisent notre manière de procéder aujourd'hui » (36^eCG D.2, n°3). Nous cherchons à savoir ce que Dieu attend de nous. C'est humblement que nous écoutons la voix de Dieu. Nous discernons notre mission dans l'Eglise. Nous discernons l'invitation du Seigneur. Nous cherchons les moyens d'y répondre.

Nous sommes les serviteurs de la mission du Christ. Nous n'avons que cinq petits pains d'orge et deux petits poissons que nous offrons au Christ. Notre discernement nous conduit à offrir les cinq pains et les deux poissons au Seigneur. Sa bénédiction nous amène à distribuer le pain et les poissons.

Dans l'*Annuaire* jésuite 2018, nous invitons nos lecteurs à voyager avec la Compagnie en servant nos frères et sœurs dans différentes parties du monde, dans différentes situations dans le monde. Nous invitons nos lecteurs à nous accompagner lorsque nous visitons de nouvelles initiatives éducatives. Nous vous invitons à revisiter avec nous l'expérience de nombreuses années de service dans différentes parties du monde. Nous rappelons l'expérience de la 36^eCG. Dans les ruines et les ténèbres de Damas, nous trouvons une étincelle d'espoir. C'est un service de la douleur, de la crainte et des incertitudes, mais c'est aussi un service de joie.

Oui, nous avons cinq petits pains d'orge et deux petits poissons. Joignez-vous à nous pour les offrir au Seigneur. Accompagnez-nous pour distribuer le pain et les poissons.

Je vous souhaite un Joyeux Noël et un heureux Nouvel An, remplis de la grâce et des bénédictions du Seigneur.

Vers le renouveau de notre vie apostolique

Nos apostolats dans l'éducation à tous les niveaux et nos centres de communication et de recherche sociale doivent aider à former des hommes et des femmes engagés dans la réconciliation, capables d'affronter les obstacles à cette réconciliation et à proposer des solutions. L'apostolat intellectuel doit être renforcé pour contribuer à la transformation de nos cultures et de nos sociétés. (CG36, D.1., n.34)



Le Collège Technique Mwapusukeni de Lubumbashi

Les élèves que nous accompagnons dans leur formation, deviennent des « hommes et des femmes aux principes droits et bien assimilés, ouverts aux signes des temps, à la culture et aux problèmes de leur entourage » (Pedro Arrupe 1980) : des hommes et des femmes avec et pour les autres.

Max Senker Musam-Adia, S.J. – Recteur du Collège

Le Collège Technique Mwapusukeni de Lubumbashi, en sigle C.T.M., est le dernier-né des huit collèges dont les jésuites de la Province d'Afrique Centrale (ACE) ont la responsabilité en République Démocratique du Congo (RD Congo) comme œuvre d'éducation au niveau des études primaires et secondaires. En effet, le Collège Technique Mwapusukeni a ouvert ses portes le lundi 2 septembre 2013 à la rentrée scolaire 2013-2014. En 2018, la Province d'Afrique Centrale aura 125 ans de présence jésuite (1893). Aussi, le Collège Technique Mwapusukeni est-il une de ses dernières réalisations importantes.

Située au Sud-Est du pays, Lubumbashi est la seconde ville du pays après Kinshasa, la capitale, en termes d'habitants. Elle est communément appelée « la capitale du cuivre » en raison du sous-sol de la région très riche en minerais notamment le cuivre. A ce titre, la Province du Haut-Katanga dont la ville de Lubumbashi est le chef-lieu constitue le poumon économique du pays. Les industries d'extractions minières qui s'y installent appellent des compétences techniques.

Cette nouvelle œuvre d'éducation de la Compagnie de Jésus en Afrique Centrale est le résultat de plusieurs années de discernement durant lesquelles le Père Provincial et les jésuites de la Province désiraient répondre au vœu émis depuis longtemps par le regretté Père Peter Hans Kolvenbach, S.J., alors Supérieur Général de la Compagnie de Jésus,

pour une implantation plus visible de la Compagnie de Jésus à Lubumbashi. A cet appel, s'étaient jointes les demandes de l'Eglise locale et du peuple de Dieu allant dans le même sens. En effet, arrivés au Katanga depuis 1959, les jésuites n'avaient pas encore une insertion apostolique qui rayonne. Il y avait des scolastiques (jésuites en formation) aux études et des jésuites professeurs d'universités. Le Collège Technique Mwapusukeni vient donc combler ce manque !

Et par heureuse coïncidence, Monsieur Moïse Katumbi Chapwe, alors Gouverneur de la Province du Katanga et son épouse Madame Carine Nabayo Katumbi, avaient projeté, en avril 2011 à Lubumbashi même, la création d'une école technique dont la mission serait de « former des techniciens pouvant répondre aux



Formation



Gauche : Le Provincial d'Afrique centrale, le P. José Minaku (assis au centre) avec les membres du personnel durant une visite à l'institut
 Centre : Elèves lors d'un examen dans une classe de l'institut
 Dessous : les élèves ont la possibilité de faire des expériences pratiques
 Au fond : Des étudiants en électronique dans leur atelier sous la direction de leur professeur

besoins du marché du travail et particulièrement aux besoins des entreprises ». Afin de réaliser leur projet, ces promoteurs décidèrent d'« en faire don aux jésuites dont la qualité de l'enseignement et la rigueur ne sont plus à démontrer » comme le déclara, le 23 novembre 2013, Madame Nabayo Katumbi dans son discours lors de la cérémonie de remise officielle du Collège à la Compagnie de Jésus.

Un mot sur le nom donné au nouveau collège ! « *Mwapusukeni* » est un substantif d'origine Bemba, une des langues vernaculaires importantes parlées dans la Province du Haut-Katanga ; il provient du verbe « *Ukupu-suka* » qui veut dire : « *échapper à un danger* ». Mwapusukeni est donc une formule adressée à quelqu'un qui vient d'échapper à une situation

malheureuse ; quelqu'un qui, par exemple, vient d'être tiré ou sauvé des eaux. De là à l'appliquer à l'étymologie du nom du grand prophète Moïse (Ex 2, 10), il n'y a qu'un pas !

Qu'un collège jésuite à vocation technique porte ce nom de Mwapusukeni représente à la fois un défi et un programme ! Ainsi donc, le Collège Technique Mwapusukeni est une institution éducative qui accompagne les élèves dans leur processus d'apprentissage pour la vie en partant du niveau où ils sont admis à l'école. Aussi, par la maîtrise de la technique, le récipiendaire ainsi formé aura appris à gagner sa vie et contribuera également au développement de la Province du Haut-Katanga et de la République Démocratique du Congo.

A la différence des sept autres collèges de-



Le Collège Technique Mwapusukeni de Lubumbashi

Dessous : Moïse Katumbi Chapwe (à l'époque Gouverneur de la Province du Katanga) et son épouse, Carine Nayabo Katumbi, à la remise officielle de l'Institut dans les mains de la Compagnie de Jésus. Au fond : le P. Max Senker avec des étudiants du Mwapusukeni.

venus établissements scolaires publics dont la gestion est confiée à la Compagnie de Jésus à la suite de la Convention entre l'Église et l'État, le Collège Technique Mwapusukeni est une école catholique privée jésuite. La première du genre dont les jésuites possèdent la totale propriété en République Démocratique du Congo. Ce qui nous donne la latitude d'intégrer notre option préférentielle pour les pauvres en plus de la liberté d'adapter des programmes scolaires officiels. Mais cela implique également des charges sociales non moins pesantes !

Par ailleurs, la devise du Collège Technique Mwapusukeni « *semper ad excellentiam consequendam* » qui se traduirait par « *toujours viser l'excellence* » participe de cette formation intégrale à l'excellence qui est une des caractéristiques fondamentales de l'éducation jésuite. L'excellence ici est synonyme de la qualité. Elle consiste dans le fait que les élèves que nous

accompagnons dans leur formation, deviennent des « *hommes et des femmes aux principes droits et bien assimilés, ouverts aux signes des temps, à la culture et aux problèmes de leur entourage* » (Pedro Arrupe 1980) : des hommes et des femmes avec et pour les autres. A cette excellence s'ajoute « *la cura personalis* » : le soin et l'attention que toute la communauté éducative doit avoir pour chaque apprenant durant tout le processus d'apprentissage.

Le logo du Collège, œuvre du Père jésuite congolais, Rodrigue Ntungu, S.J., est truffé de symbolique. La couleur de base en est le cuivre doré : quoi de plus significatif de la « Province cuprifère » du Katanga ? IHS (-Jésus) avec la couleur blanche est la lumière qui guide, éclaire et oriente notre mission éducative. La toiture stylisée, qui couvre une clé plate et un marteau croisés, symbolise la formation technique dispensée au Collège. IHS : Jésus règne au-dessus de tout. Cet écusson de la Compagnie de Jésus, qui surplombe la structure, est l'expression du leadership jésuite sur le Collège.

Dans cette forme stylisée, il est le logo adopté par la Compagnie de Jésus universelle à l'occasion des célébrations du bicentenaire de sa restauration (1814-2014), évènement dans lequel s'inscrit l'ouverture du nouveau



Collège Technique jésuite Mwapusukeni à Lubumbashi (2013-2014) !

La formation technique dispensée au Collège englobe les domaines suivants : la construction métallique, l'électronique industrielle et la mécanique automobile. A ces trois filières conduisant aux études post-secondaires, s'ajoutera bientôt une formation pratique que le Centre de formation professionnelle assurera en métallerie-soudure, plomberie, électricité du bâtiment et mécanique véhicule. Et ceci en vue de répondre directement aux besoins locaux du marché du travail et particulièrement à ceux des entreprises. En plus, c'est une participation à la lutte contre le chômage des jeunes et un soutien pour promouvoir la créativité dans le domaine de l'emploi.

La capacité globale d'accueil du Collège est d'environ 750 élèves. Le Collège Technique Mwapusukeni est encore en progression si bien qu'en cette année scolaire l'effectif des élèves est de 561 dont 111 filles, soit 19,8%.

La communauté jésuite, Bienheureux Miguel Pro, qui anime ce collège est composée de trois prêtres, deux scolastiques et un frère. Avec une religieuse et les collaborateurs laïcs, l'ensemble de l'équipe éducative qui encadre les élèves est formée de 47 membres parmi lesquels 13 femmes (27,7%). Le Collège Technique Mwapusukeni peut donc être un lieu de mission aussi bien pour les laïcs que pour les jésuites.

La vie spirituelle et pastorale de la communauté éducative Mwapusukeni est soutenue par les cours de religion et d'éducation à la vie, les messes de classes et celles célébrées pendant les temps liturgiques forts et les recollections. Suivant la tradition de la Compagnie de Jésus, nous intégrerons un temps de retraite pour les grands élèves.

Le Collège Technique Mwapusukeni a pour patron également le Bienheureux Miguel Pro (13 janvier 1891-23 novembre 1927). Non seulement parce que le 23 novembre, jour de son martyre et de sa commémoration liturgique, coïncide avec le jour de la naissance officielle du Collège, mais aussi parce que Miguel Pro était fils d'un ingénieur. Comme jésuite il s'était occupé dans son pays, le Mexique, des étudiants les aidant à approfondir leur foi.

Il convient de souligner aussi que le Collège est effectivement une école du milieu. Car en dehors de l'occupation des bâtiments en semaine, on assiste durant les week-ends à des



réunions de plusieurs groupes catholiques qui viennent pour des activités spirituelles diverses : recollections ; célébration de Noël ou de Pâques des jeunes ; formation religieuse, etc.

Enfin, héritiers de la légendaire tradition des jésuites en matière d'éducation, les jésuites, pionniers dans cette nouvelle mission à Mwapusukeni, bénéficient du présupposé favorable dont parle saint Ignace de Loyola (Exercices Spirituels n° 22). Cette équipe est donc à l'ouvrage, consciente d'écrire au quotidien l'histoire du processus de l'implantation progressive de la Compagnie de Jésus dans la Province du Haut-Katanga.

Ad Majorem Dei Gloriam (Pour une plus grande gloire de Dieu) !

En haut : Journée portes ouvertes à l'Institut : une élève explique aux parents l'utilisation du matériel technique lors d'un séminaire de constructions métalliques.

Dessus : Elèves travaillant à la fabrication des métaux.

Ukupusuka

MYANMAR

La Mission : Eduquer sur le fil du rasoir

Le retour des jésuites pour une troisième fois à ce pays est surtout lié au thème de l'éducation. La première fois, il est vrai, au 16ème siècle, avait été marquée surtout par l'accompagnement des Portugais, de leurs progénitures et de leurs aventures colonialistes.

Paul Dass, S.J.; Mark Labuntog; Julio Giuliotti, S.J.; Dunstan Vinny Joseph, S.J.
Traduction de Anne Stainier



*Les étudiants de l'école
sont de toutes
extractions sociales.*

La grande crise cubaine des missiles entre John F. Kennedy (USA) et Nikita Khrouchtchev (URSS) en 1962 eut un Birman comme intermédiaire des Nations unies. U Thant était alors Secrétaire général de l'ONU, premier Asiatique à ce poste. Il fallait sans doute être d'un certain calibre pour accéder à ce niveau et le système birman de l'enseignement avait permis qu'il en soit ainsi. L'Université de Rangoun (Alma Mater de U Thant) et l'Université de Mandalay étaient fières de posséder, dans les années 1950 et au début des 1960, les meilleures facultés de médecine et de droit de tout l'Extrême-Orient. De nombreux futurs médecins ou hommes de

loi de la région du Sud-Est asiatique étaient venus en masse en Birmanie, - aujourd'hui Myanmar -, pour y gagner leurs galons.

Toutefois, en cette même année 1962 des U Thant, Khrouchtchev et Kennedy, quelque chose tourna au pire dans le pays. Un régime militaire s'imposa par-dessus et contre un gouvernement élu démocratiquement et se mit à exercer un pouvoir brutal. Petit à petit, le système commença à décevoir son peuple, manquant à ses engagements envers la structure sociale de la nation et les institutions du pays.

Les militaires craignaient les étudiants. La première chose qu'ils firent quand ils eurent usurpé le pouvoir fut de détruire à la bombe le bâtiment de l'Union des étudiants de l'Université de Rangoun. Ils semèrent la confusion dans la cérémonie funèbre du Dr. U Thant que les étudiants voulaient honorer et célébrer comme symbole de la protestation contre le pouvoir militaire. Cependant, petit à petit, les mouvements étudiants furent réduits au silence et disloqués à travers le pays tout entier. L'enseignement supérieur s'est retrouvé depuis lors en chute libre.

Passablement l'enseignement supérieur, mais tout le secteur de l'éducation, pour le dire en un mot.

Le retour des jésuites pour une troisième fois à ce pays est surtout lié au thème de l'éducation. La première fois, il est vrai, au 16^{ème} siècle, avait été marquée surtout par l'accompagnement des Portugais, de leurs progénitures et de leurs aventures colonialistes. La deuxième fois, dans les années 1950 et les premières années 1960, voyait les jésuites spécialement occupés par la reine des sciences : la théologie. Le séminaire principal du pays dépendait des jésuites, mais parce qu'ils étaient américains, parce qu'ils étaient des jésuites de la célèbre Province du Maryland, ils furent flanqués dehors en 1962 précisément parce qu'ils étaient étrangers. L'un après l'autre, ils quittèrent le pays. Certains d'entre eux sont encore en vie. Quoiqu'il en soit, ils laissent derrière eux une impression terriblement bonne sur les premiers séminaristes locaux de l'ère post-Vatican II, et parmi ceux d'entre eux qui devinrent évêques, certains firent appel au P. Peter-Hans Kolvenbach de gracieuse mémoire pour lui demander de rendre les jésuites au Myanmar. Alors, nous voilà en 1998, et nous mettons une fois encore pied sur le rivage.

Immédiatement après rétablissement du noviciat, des arrangements furent pris pour que certains candidats jésuites puissent enseigner un peu d'anglais et c'est ainsi que les premières



MYANMAR

La Mission : Eduquer sur le fil du rasoir

Les écoles visent à instruire les enfants dès leur plus jeune âge,

graines de deux Centres d'étude de la langue anglaise furent semées, le premier étant placé sous le redoutable patronage de saint Louis de Gonzague, et le second sous le patronage également formidable de saint Edmond Campion. Louis de Gonzague et Edmond Campion sont ainsi devenus les homonymes des deux institutions d'enseignement auxquelles la Mission jésuite au Myanmar offre un toit. L'une et l'autre vont avoir vingt ans d'âge sous peu en ayant su prospérer même sous le radar d'un régime militaire aussi vigilant que sourcilleux. Ceci d'ailleurs n'a pas empêché certains généraux de l'armée d'envoyer leurs enfants chez nous parce qu'ils aimaient ce que nous, jésuites et collaborateurs laïques, leur offrons avec prudence.



Les évêques ont continué à se tourner vers nous; chaque année, ils permettent à leurs petits séminaristes de passer par l'expérience atroce de l'examen d'entrée de langue anglaise qui donne accès aux études du grand séminaire établi et administré par les jésuites. Plus récemment, le cardinal archevêque de Yangon, Son Eminence Charles cardinal Bo a demandé aux jésuites d'établir un Institut de *leadership* au Myanmar. Pas facile, mais il est temps, pensons-nous, de réagir contre l'inévitable. Si le régime militaire s'est activé à l'anéantissement de toute forme de *leadership* dans le pays pendant les cinquante dernières années, il est temps que l'Eglise fasse quelque chose pour combler le déficit. Ces jours-ci sont donc bien occupés, parfois même traversés par l'anxiété, car il faut mettre ce projet sur pied sans répit en vue de son lancement en septembre 2017. L'université de Georgetown est impliquée dans cette initiative, ce qui impressionne énormément tout un chacun. Nous espérons vivement que l'ILM connaîtra de longues années de succès au service de l'Eglise locale.

D'égale manière, même si leurs titres n'impressionnent pas nécessairement autant, les évêques frappent aussi à notre porte, quelquefois avec insistance, en faveur du développement d'institutions éducatives jésuites dans leurs diocèses. D'égale manière, ce n'est pas facile. Pas



assez de personnel, pas assez de ressources, pas assez d'élasticité apostolique. D'égale manière, on écoute attentivement. D'égale manière, on fait écho. Mais nous sommes trop loin des frontières, même aux frontières.

Le cas spécial s'appelle Thinganyun. C'est-à-dire, littéralement, « les robes d'un moine sur une île » – dans un quartier qui, sans cela, serait surtout musulman, faisant partie de la 'zone' de Yangon. L'apostolat social de la Compagnie pensait qu'il y avait là un espace intéressant pour la réalisation d'un projet éducatif, et qui devint alors la cible de certains calculs de notre part. On commença par des cours du soir, des classes d'anglais, une bibliothèque des jeunes, et maintenant ils envoient leurs premiers jeunes étudiants se préparer à la maîtrise (M.A.) en recherche sociale, à la *Sophia University* au Japon, rien de moins. Nous admirons et tirons notre chapeau !

Quoiqu'il en soit, nos sérieux et sûrs gaillards sont toujours là : Edmond Campion et Louis de Gonzague. L'institut Campion prospère. Il compte plus de cent étudiants en chacune de ses trois sessions annuelles, qui s'asseyent à ses pieds pour apprendre un peu de bon anglais. La Reine Elisabeth II fut elle-même impressionnée lors d'une première visite. Un Frère jésuite dirige l'Institut. Il y a fait un travail remarquable.

L'Institut Gonzague comporte son propre

conglomérat universitaire (les autres non). De la seule étude de la langue anglaise, il s'est élargi à l'étude des arts libéraux. Les arts qui libèrent – voilà ce qui, selon la pensée de Gonzague, devrait fournir le produit final retiré par des étudiants qui passent littéralement toutes les heures de leurs journées à son école.

On peut penser aussi que quelque vertu pleine de grâce accompagne le résultat scolaire pour expliquer, par exemple, comment des étudiants d'une institution catholique comme celle-ci se retrouvent passant toutes les matinées de leurs fins de semaine en train d'enseigner l'anglais, qu'ils viennent eux-mêmes d'apprendre, aux jeunes fidèles des monastères bouddhistes. Entre tous ces faits, ceux-ci peuvent être mis en épingle: avec l'aide de la déesse Athena, ou plus exactement de l'athénée de l'Université de Davao, les étudiants du Gonzague sont guidés pour leurs curriculums, leurs études linguistiques, leurs études des sciences sociales et des humanités ainsi que pour leurs études de pédagogie, et avec l'aide des enseignants volontaires tout au long de leur itinéraire depuis cette université des Philippines jusqu'à la conquête en fin d'études du propre Diplôme en éducation d'Athena. Tout a bien marché jusqu'alors : comment pourrions-nous ne pas être optimistes ?

Le trait le plus frappant dans tous ces développements n'est autre que la qualité qui caractérise la collaboration entre bouddhistes et catholiques. La moitié de notre personnel et de nos étudiants sont bouddhistes. La générosité, l'ardeur et la foi en ce que nous faisons, même sans y être tenus, sont quelquefois saisissantes. A quel point ne sommes-nous pas les bienvenus au cœur de la société bouddhiste – le monastère – pour donner des cours à leurs propres jeunes enfants ! A quel point n'ont-ils pas confiance en nous ! Tout cela est parfaitement significatif pour une mission jésuite. Depuis les Réductions au Paraguay jusqu'à la Cour des Mandarins de Matteo Ricci puis jusqu'à l'extension monastique de la Mission Myanmar, le sillon doit-il rester ininterrompu ? Oui.

Oui, oui, oui.

L'avenir est de bon augure pour la Mission ; trois ordinations locales (jésuites) au cours des trois dernières années, et quelques autres attendues pour bientôt. Ils (les jeunes prêtres, les frères et les scolastiques) sont fin prêts pour le lancement. Les trajectoires orbitales ont été tracées point par point et tous les systèmes ont l'interrupteur allumé. Et des entités sont là, à l'intérieur du Myanmar, qui font signe.

Le premier collège communautaire des jésuites du monde, ouvert en août 2015

Le nouveau visage de l'enseignement supérieur des jésuites

L'*Arrupe College* est un institut universitaire du premier cycle, un prolongement de l'Université Loyola de Chicago, créé spécialement pour permettre aux familles à faibles revenus d'avoir accès à l'enseignement supérieur.

Ann Christenson

Traduction de Georges Cheung, S.J.

Personne n'était plus ému que la mère de Jontae Thomas en recevant une lettre d'admission à *Arrupe College*. Thomas s'en souvient : « Elle m'a appelé. Ne dois-tu pas recevoir l'avis aujourd'hui ? », m'a-t-elle demandé. En effet, c'était bien ainsi. Thomas rappela sa mère pour lui annoncer la bonne nouvelle. « Elle a hurlé de joie », dit-il. Cependant, Thomas lui demanda pourquoi son admission à *Arrupe College* avait une telle importance pour elle, alors qu'il avait déjà été reçu dans d'autres écoles.

« J'aime cette école », dit la mère à Thomas. Et Thomas comprit pourquoi : Les classes sont restreintes, et les enseignants connaissent leurs étudiants par leur nom. Ils agissent également comme conseillers éducatifs et « leurs portes nous sont toujours ouvertes », dit Thomas. Mais l'aspect le plus attrayant, c'est la possibilité de décrocher un BTS (Brevet technicien supérieur) sans faire de dettes.

L'*Arrupe College* est un institut universitaire du premier cycle, un prolongement de l'Université Loyola de Chicago, créé spécialement pour permettre aux familles à faibles revenus d'avoir accès à l'enseignement supérieur. Le fondateur du collège, le P. Michael Garanzini, jésuite, ancien recteur et actuel chancelier de

l'Université Loyola de Chicago, a formulé l'idée comme un moyen opportun et nécessaire pour améliorer les taux de réussite parmi les étudiants économiquement défavorisés. Il se faisait du souci en raison de la réputation d'élitisme créée par le succès des universités jésuites.

Le P. Garanzini a conçu l'*Arrupe College* en fonction d'un plan à long terme pour amener du changement, avec une université qui assume tous les frais. Il présenta ce plan à la direction de plusieurs lycées de Chicago, « recevant un accueil enthousiaste », selon le P. Stephen Katsouros, jésuite, doyen et directeur exécutif de l'*Arrupe College*.

Avec une attention pour les étudiants disposant de moyens financiers limités, l'école se proposait d'offrir un BTS. Le parcours comprendrait des classes, trois à quatre par semaine, pour une durée de 40 semaines dans l'année ; chaque classe s'étendrait sur huit semaines, suivie d'un repos de deux semaines. L'aspect de continuité, sans l'interruption des vacances prolongées pendant l'été, aiderait à maintenir l'intérêt des étudiants.

« S'il y a une absence prolongée, ils auront tendance à ne pas revenir », nous dit le P. Katsouros. Les classes seraient de petite taille, avec

Arrupe College



*Gauche : Les étudiants de l'Arrupe College travaillant à un projet de groupe dans un laboratoire de médias numériques.
Dessous : Le Père jésuite Stephen Katsouros, doyen et directeur exécutif de l'Arrupe College, avec un étudiant, le premier jour des cours.*



Le nouveau visage de l'enseignement supérieur des jésuites

Dessous : L'étudiante de l'Arrupe College Asya Meadows prenant des notes pendant le cours d'introduction à la théologie chrétienne.

moins de 30 étudiants, pour éviter le manque de communication entre les étudiants et la faculté.

Le but, c'est de permettre à des étudiants d'obtenir leur diplôme sans s'endetter, ou presque. Ils pourraient vivre chez eux, tout en venant à l'école ; en plus, ils seraient encouragés à trouver un emploi à temps partiel pour d'éventuels frais de tutorat et pour leurs dépenses personnelles. Les étudiants doivent demander l'aide fédérale aux étudiants, ainsi que d'autres bourses d'études, ce qui ramène le coût par année à environ \$ 2.000. Compris dans la création de l'Arrupe College, il y a la *Maguire Hall*, au campus de l'Université Loyola, dans le centre ville. Dans le même endroit se trouveraient les salles de classe, les salles d'études et les bureaux.

Selon le P. Katsouros, le projet suscita immédiatement un vif intérêt. La première année comprit 159 étudiants, dont 131 revinrent pour leur deuxième année l'automne dernier, avec une nouvelle arrivée de 187 étudiants pour la promotion suivante.

Cela n'a pas été difficile d'intégrer la faculté, grâce au modèle qui repose sur l'enseignement et le tutorat. Chaque membre de la faculté agis-

sait comme tuteur pour 20 étudiants, avec au moins 10 heures au bureau. Le P. Katsouros dit : « Tous les membres de la faculté sont enthousiasmés par ce programme ».

L'autre point clé était le suivant : Comment aider ces étudiants à s'épanouir ? La réponse, c'était de tisser un réseau résistant de professionnels – six membres de la faculté à temps plein, ainsi qu'un travailleur social agréé, deux doyens associés et un coordinateur de carrière.

Comme beaucoup d'obstacles se dressent devant les étudiants de l'Arrupe College pour la réussite de leur vie personnelle – le fait d'être soutien de famille ou de longs trajets pour arriver au campus – ce modèle éducationnel vise l'intégralité de la personne.

L'engagement de cette école naissante vers des méthodes en évolution afin de cultiver une atmosphère de succès est crucial. Yolanda Golden, doyenne associée de l'Arrupe College pour le succès des étudiants, y réfléchit tous les jours. Elle supervise la stratégie d'orientation de carrière de l'institut, pour le maintien académique et social des étudiants. Cela débuta officiellement en juillet 2015, un mois avant le début des classes, avec un Programme d'été d'enrichissement pendant trois semaines, obli-



gatoire pour tous.

Outre le temps pour l'enregistrement, la rencontre avec les professeurs, et l'apprentissage des rouages pour l'obtention de l'aide financière, le programme d'été comprend une retraite de deux jours où les étudiants participent à des activités favorisant la collaboration, telles que le parcours acrobatique en hauteur, les aidant à créer des liens d'amitié. Ce programme n'est pas seulement social.

Les étudiants ont des cours en média numérique et en mathématiques, et un atelier qui aide au discernement par rapport aux choix de carrière.

Les crédits obtenus dans le programme de deux ans permettent aux étudiants de décrocher un BTS en arts et lettres, commerce et sciences sociales ou comportementales. Ces crédits sont reconnus par plus de 100 universités de l'Illinois avec des cours de quatre ans. Le P. Katsourous est d'avis que « ce sera un tournant majeur dans l'éducation supérieure ».

La doyenne associée Golden est d'avis que les étudiants de l'*Arrupe College* ne devraient pas être réduits aux défis auxquels ils sont confrontés. C'est une des raisons d'être du système de soutien intensif de l'*Arrupe College*. « Ils sont doués. Nous avons des étudiants qui ont la charge d'enfants, doivent soutenir leurs familles, tout en allant en classe quatre fois la semaine, avec des résultats à la hauteur », dit Golden. « Peut-on douter de leur engagement ? »

Les étudiants apprécient le réseau de soutien professionnel qui se trouve à proximité à la *Maguire Hall*. Le modèle d'enseignant-conseiller plut au professeur d'anglais Daniel Burke, qui enseigne l'écriture et la composition. Il n'est pas le seul : « Nul ne peut réussir dans la faculté sans un engagement affectif et effectif à cette méthodologie », dit-il.

A l'*Arrupe College*, l'importance d'un tuteur d'étudiant dévoué n'est jamais minimisée. Lorsqu'un étudiant s'est trouvé en situation académique délicate durant le premier semestre et faillit échouer, la faculté s'est « serré les coudes pour aider cet étudiant à réussir »,



nous dit Jennifer Wozniak Boyle doyenne associée pour les affaires académiques. L'étudiant se ressaisit et obtint la note C. « C'est le début, nous faisons tout, mais c'est enthousiasmant, et le personnel travaille en équipe », dit-elle.

La langue est un autre problème auquel la faculté doit faire face. Pour plus de 100 étudiants à l'*Arrupe College*, l'anglais n'est pas la première langue à la maison. L'espagnol est la langue la plus importante chez les non-anglophones, mais il y a également le polonais et le russe.

B. Minerva Ahumada comprend bien le scénario. Lorsque cette conférencière de philosophie à l'*Arrupe College* est arrivée du Mexique aux Etats-Unis pour sa maîtrise en philosophie, elle ne maîtrisait pas l'anglais. Aujourd'hui, avec quelques étudiants qui ne maîtrisent pas l'anglais dans ses classes, elle dit : « Je suis comme eux ». La question de la langue l'aide à « mieux comprendre comment accompagner ses étudiants à l'intérieur et à l'extérieur de la salle de classe ».

« Nous ne sommes pas en train de réinventer la roue », dit Burke de sa manière d'enseigner, et de celle de ses collègues. Mais l'*Arrupe College* est une réinvention. Lorsque les modèles ne fonctionnent plus, il faut essayer du nouveau. C'est une idée nouvelle dans l'esprit jésuite sur l'éducation et la justice sociale.

Dessus : Le P. Katsourous remettant un prix à une étudiante pendant la première cérémonie de remise de diplôme à l'Arrupe en janvier 2016.

Maguire Hall

« Un rêve qui devient réalité » !

Depuis son ouverture en septembre 2015, l'École secondaire jésuite Loyola a inscrit des filles et des garçons dans une très bonne institution d'éducation inspirée par la pédagogie ignatienne qui prépare « les gens avec et pour les autres ».

Peter Henriot, S.J.
Traduction de Yves Morel, S.J.

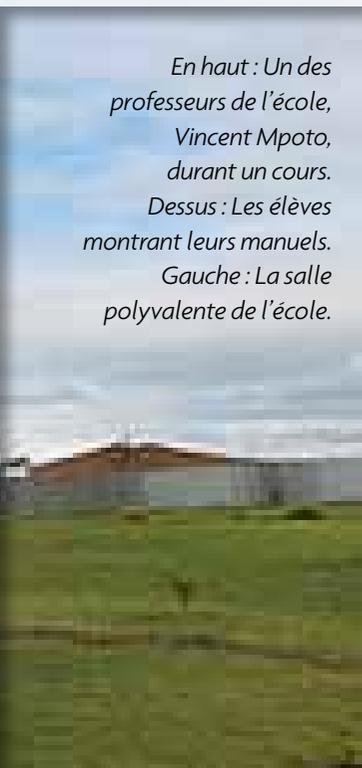
Un rêve qui devient réalité ! C'est ce qui arrive ces jours-ci au Malawi, pays méridional d'Afrique, pauvre en ressources mais riche dans ses possibilités. La clé de cet événement dans les milieux à la fois publics et ecclésiaux est l'École secondaire jésuite Loyola (LJSS) de Kasungu. Depuis son ouverture en septembre 2015, l'École secondaire jésuite Loyola a inscrit des filles et des garçons dans une très bonne institution d'éducation inspirée par la pédagogie ignatienne qui prépare « les gens avec et pour les autres ».

L'édition 2013 de *l'Annuaire* des jésuites présentait un article décrivant l'œuvre de la Province de Zambie-Malawi, « Bienvenue au cœur de l'Afrique chaleureuse ». Dans l'article, il était question de la présence gran-

dissante du travail apostolique des jésuites au Malawi, pays étroitement associé à la Zambie à travers l'héritage colonial sous autorité britannique, des relations ethniques au sein de la population locale et de la proximité géographique dans l'Afrique centre-sud.

L'École secondaire jésuite Loyola fut décrite comme un « engagement prioritaire » fait par la Province de Zambie-Malawi, une « option pour les pauvres » dans une zone rurale d'un pays où la plupart des enfants sont privés de facilités scolaires. Moins de 35% des jeunes Malawiens (moins de 30% des filles) ont la chance d'entrer dans une école secondaire, et encore moins parviennent à achever vraiment cette phase de l'éducation. On reconnaît pourtant largement qu'aucun





En haut : Un des professeurs de l'école, Vincent Mpotu, durant un cours.
Dessus : Les élèves montrant leurs manuels.
Gauche : La salle polyvalente de l'école.

pays ne peut se développer sans éduquer ses jeunes.

Une fois prise la décision de commencer les plans de cette nouvelle école, le provincial de Zambie-Malawi, le Père Peter Bwanali, chargea deux jésuites de mettre le projet en route : le Père Alojz Podgrajsek comme Directeur du projet et le Père Peter Henriot comme Directeur du développement. L'inauguration du campus eut lieu en septembre 2012 – sur un terrain nu de 22 hectares dans la ville rurale de Kasungu. L'entrepreneur bâtisseur loua 225 personnes du lieu pour aider à la construction des bases – un travail humain qui expérimentait en même temps la chance du *gain* et celle de l'*apprentissage* !

Lorsque la première année fut admise en septembre 2015, trois jésuites de la Province Zambie-Malawi devinrent membres du personnel : le P. Simon Makuru, principal ; le P. Ken Simalalo, aumônier ; et le scolastique jésuite Emmanuel Chisanga, enseignant.

La première année a commencé avec la Classe 1 composée de jeunes qui avaient accompli huit années d'enseignement primaire. L'équilibre des genres fut la marque d'un bon départ : 60 filles et 62 garçons ! Depuis lors l'inscription de 120 à 130 élèves chaque année a maintenu un juste équilibre des genres. Ce point est considéré comme une forte priorité de l'école. L'éducation des filles est centrale pour un développement solide et durable. La fille qui a eu la chance de faire des études se mariera plus tard, aura moins d'enfants, davantage de ses enfants survivront et fréquenteront l'école, et elle participera aux activités de la communauté. « Éduquez une fille, vous éduquez une nation », telle est la vérité !

Le Malawi est classé comme un des pays les plus pauvres du monde (171^{ème} sur 186 à l'Index du Développement Humain des Nations Unies, et troisième le plus pauvre pour le PNB par tête de la Banque mondiale). Il est donc significatif que la Province de Zambie-Malawi ait pris l'engagement de s'associer avec le Gouvernement du Malawi pour faire de la LJSS une « école subventionnée ». C'est-à-dire que le Gouvernement paie les salaires des enseignants – ce qui est toujours la portion la plus importante du budget de toute école. Avec des tarifs donc beaucoup moins élevés que dans une école privée, la LJSS est à dessein plus accessible pour les familles à faibles moyens. Et une dotation, « le Programme d'aide aux débutants de Loyola », a été instituée pour aider au moyen de bourses et en fonction d'autres besoins financiers.

Les débutants de la LJSS (« débutant » est le terme approprié qu'on applique aux élèves du secondaire au Malawi) viennent de tout le Malawi. Mais il a fallu faire face à un défi majeur pour assurer l'inscription des filles et des garçons du district de Kasungu où l'école est située. Le système de l'école primaire est si médiocre que très peu de jeunes passent les examens requis pour l'entrée dans le secondaire. La Province de Zambie-Malawi fait donc un effort spécial pour améliorer les

Kasungu

« Un rêve qui devient réalité » !

Dessus : Le P. Alojz Podgrajsek, S.J., avec de nouveaux élèves de la première classe.

En bas à droite : Le P. Makasa Chikwamo, S.J., célébrant la messe avec les élèves.

Au fond : L'équipe féminine de netball.

chances des jeunes de Kasungu de faire partie de la LJSS. Ceci signifie qu'on doit veiller à l'assistance aux élèves du primaire pour qu'ils préparent les examens – temps scolaire supplémentaire, manuels scolaires additionnels, etc.

Dès le commencement, LJSS a été pensionnat pour tous les inscrits. Pourquoi ? Parce que si l'école n'était qu'un externat, elle serait confrontée au défi d'élèves sérieusement empêchés de se consacrer pleinement aux nécessités des études. Cela signifierait qu'après les obligations scolaires, les filles participent

aux travaux ménagers, que les garçons travaillent dans les champs et qu'ils s'occupent du bétail. Et la plupart des habitations de la région (à vrai dire, de tout le pays) manquent d'électricité nécessaire pour les études du soir. Aussi a-t-on décidé que l'école serait seulement pour pensionnaires, en fournissant ainsi un cadre éducatif complet pour tous les débutants.

La bonne pédagogie jésuite guide l'expérience d'étude des débutants, des enseignants et du personnel. Oui, « des femmes et des hommes avec et pour les autres » ! Et une



devise qui exprime bien le but de l'école : « Viens à la LJSS pas seulement pour apprendre à *gagner ta vie*, mais pour apprendre à être *différent* ! » Les catholiques, les chrétiens des autres dénominations et les musulmans composent le corps des élèves. Des services religieux sont disponibles les weekends, et une messe matinale est offerte chaque jour de semaine – facultative, mais fréquentée par presque tous.

Deux parcelles de ferme près du campus de l'école ont été clôturées et sont développées sous la supervision du Père Sebastian Malambo, S.J. Des champs de maïs, des légumes locaux, et un poulailler et une porcherie fourniront tous deux les provisions de nourriture nécessaires et quelques gains par des ventes locales.

Ce qui a beaucoup plu à la fois aux jésuites et aux autres associés en instituant l'école à Kasungu et qui a aussi été un défi pour la planification future, c'est le plaisir qu'ont manifesté les parents, les visiteurs et les débutants eux-mêmes lors des premières visites à la LJSS. Le campus de 22 hectares a été parfaitement dessiné avec des bâtiments attirants disposés sur des pelouses vertes ondulantes. La protection de l'environnement a été promue grâce à l'emploi de briques de terre plutôt que de briques cuites au four. Le mobilier du bureau, de la classe et du foyer est fabriqué par une menuiserie locale qui replante autant d'arbres que ceux qu'elle a coupés.

Les fonds pour la construction et l'équipement de l'école proviennent d'une diversité de sources locales et internationales. Le Gouvernement du Malawi a contribué de deux manières significatives : par l'exemption de taxe sur les ventes locales de matériaux de construction et d'équipement d'enseignement de base, et en supprimant les droits de douane sur les nombreux éléments qu'il faut importer, spécialement depuis l'Afrique du Sud. De généreuses donations financières ont été faites par le Père Général, plusieurs Provinces jésuites dans le monde, des services missionnaires jésuites dans divers pays, des fondations et des bienfaiteurs individuels du Malawi et de l'étranger.

Oui vraiment, un rêve devient une réalité à Kasungu au Malawi ! On espère que cette réalité contribuera de manière significative à répondre aux rêves que font les Malawiens d'un pays contribuant au développement de chacun.



Dessus : Les Pères Alojz Podgrajsek, S.J., et Simon Makuru, S.J., supervisant les travaux de construction.
Gauche : Travailleurs en train de semer le pré du campus.
Dessous : Potager au LJSS.



LJSS

Un centre de recherche au service de l'entrepreneuriat agricole

Nous avons été habitués à mieux conjuguer des verbes tels que donner, demander, assister, etc. Osons apprendre à conjuguer un autre verbe : entreprendre.

Ghislain Tshikendwa Matadi, S.J.

Le Provincial de la Province d'Afrique centrale (ACE), le Révérend Père José Minaku, S.J., a inauguré le samedi 20 février 2015, le Centre de recherche et de communication en développement durable (CERED). Faisant partie de la Faculté des Sciences Agronomiques et Vétérinaires (FSAV) de l'Université Loyola du Congo (ULC), le CERED ambitionne, en plus de sa mission de recherche dans le domaine agricole, écologique et social, de promouvoir l'entrepreneuriat agricole en faveur des jeunes et des paysans.

L'Université Loyola du Congo est née de la fusion de l'Institut Supérieur Agro Vétérinaire Kimwenza (ISAV), de la Faculté de Philosophie et de deux autres projets, et de leur transformation en université.

L'ISAV fut créé en 1994 par les jésuites de la Province d'Afrique Centrale après avoir pris conscience que la faim est un problème majeur en Afrique. Créer un cadre de formation pour lutter contre l'insécurité alimentaire devenait nécessaire et urgent. Appelés à aimer la terre et à créer eux-mêmes des entreprises agricoles, les ressortissants de l'ISAV contribueraient ainsi à produire des aliments de bonne qualité et en quantité suffisante.

L'évaluation de plus de 20 ans d'existence de l'ISAV montre que peu de ses anciens étudiants ont effectivement créé des petites entreprises agricoles. Nombreux sont encore, hélas, à la recherche désespérée d'un emploi. D'où la question : « Pourquoi nos anciens étudiants ne réussissent-ils pas à créer des pe-





tites entreprises agricoles dans un pays qui ne manque pourtant pas d'atouts ? ».

Un des objectifs du CERED est, précisément, d'aider les finalistes de la FSAV et d'autres jeunes, femmes et hommes, diplômés et non, à créer eux-mêmes des emplois. Sa stratégie s'est progressivement élaborée à partir de l'expérience plus ou moins réussie du Projet Makala Renouvelable de Kinshasa (PMRK). Réalisé par l'ex-ISAV en collaboration avec le Campus d'Alfred de l'université de Guelph du Canada et appelé à installer un incubateur d'entreprises agricoles en faveur des finalistes de l'ISAV, le PMRK a vu le jour en 2013. Ses trois objectifs étaient : (1) la mise en place d'un incubateur d'entreprises agro-

forestières permettant de former 20 diplômés de l'ISAV par année dont 4 à Mongata (à 165 km de Kinshasa) ; (2) l'augmentation des revenus de 200 ménages agricoles des plateaux à travers la mise en place du système agroforestier acacia-manioc-maïs ; (3) la lutte contre l'insécurité alimentaire à travers l'augmentation de la productivité des sols des plateaux et, enfin, (4) la production de manière durable du bois énergie à travers la plantation d'acacias dans les champs des plateaux.

La création d'un Incubateur d'Entrepreneurs Agro-forestiers de Mongata (IEAM) est une expérience importante à capitaliser parce qu'il visait à aider l'étudiant finaliste de l'ISAV à se préparer à la vie professionnelle

*Dessus : Etudiants en classe durant un cours.
Centre : Le P. Ghislain Tshikendwa Matadi, S.J., ramassant des aubergines dans le potager.
Dessous : Séchage du manioc.*



Mongata

Un centre de recherche au service de l'entrepreneuriat agricole

*Dessous :
La reforestation est
un aspect important
du projet.*

*En bas à droite :
Cueilleuse
de champignons.
Au fond : Le P. Ghislain
Tshikendwa Matadi
dans les champs
de légumes et de maïs.*

en créant sa propre entreprise et en la rentabilisant au mieux.

Chaque incubé avait reçu, pour cette fin, 5 ha de terre à emblaver durant une période de 2 ans grâce à un montant de 2.500 US\$ mis à sa disposition. Sur le terrain octroyé, chacun des incubés y avait installé du manioc, des acacias et quelques cultures intercalaires dont le niébé, le maïs, le soja et l'arachide. En plus de 5 ha octroyés et financés par le projet, chacun des incubés avait reçu de l'ISAV 2, 5 ha comme récompense pour le travail accompli sur ses 125 hectares.

Les incubés disent avoir beaucoup appris sur l'entrepreneuriat agricole, notamment en rapport avec la gestion de la main-d'œuvre, la gestion du temps, du matériel et financière. Cependant, force est de constater qu'aucun

d'eux n'a réussi à créer une entreprise.

Le PMRK ayant pris fin en 2015, le CERED en a pris le relais en élargissant objectifs. Ses activités tournent autour de quatre axes majeurs, à savoir : (1) la recherche scientifique, (2) les formations permanentes qualifiantes ; (3) l'initiation et la gestion des projets et, enfin, (4) la communication et la visibilité (voir www.cered-ulc.org). Poursuivant l'aspect d'incubateur agro-forestier initié par le PMRK, le CERED a développé, en quatre axes, sa stratégie pour aider à la promotion de l'entrepreneuriat agricole.

Le premier axe consiste à faire des ingénieurs Michelle Sangwa et Emmanuel Mwanangulu, anciens de l'ISAV ayant fait partie du PMRK, de véritables entrepreneurs agricoles. Ils sont appelés à gérer le CERED/



Mongata et à encadrer les paysans et les fermiers de Mongata et de ses environs en matière agricole. Ils ont la responsabilité d'organiser des formations qualifiantes, d'accueillir et encadrer des étudiants stagiaires de la FSAV et d'autres institutions universitaires, de travailler, produire et vendre pour se payer et payer tous leurs collaborateurs. Une équipe du CERED les aide dans la planification des activités et, surtout, dans la gestion efficace du CERED/Mongata.

Découlant du premier, le deuxième axe consiste à promouvoir le développement du CERED/Mongata en y créant les conditions optimales d'accueil et de travail scientifique pour permettre à nos étudiants d'y effectuer de brefs séjours au cours de l'année académique, d'y avoir certains cours (développement rural, agroforesterie, apiculture, pisciculture, etc.) et d'y séjourner pour des stages académiques de 3 à 6 mois. L'insertion des étudiants dans la réalité concrète où se joue l'avenir de la plupart des citoyens est nécessaire et urgente. Il s'agit de les aider à se familiariser avec les paysans et les fermiers et à ouvrir leur intelligence aux possibilités énormes de création d'entreprises agricoles pour lesquelles leur milieu de vie offre de larges possibilités.

Le troisième axe consiste à apporter de l'aide technique et financière aux étudiants dans la création de leurs petites entreprises à partir et au sein de la faculté. Quelques expériences sont prometteuses : la mise sur pied d'une champignonnière au profit de trois étudiants en master agroforesterie et agro-alimentaire de la FSAV, d'une boulangerie et d'un restaurant. Notre objectif est de familiariser nos étudiants au monde de l'entrepreneuriat agricole à partir de la faculté et de leur apprendre à gérer une petite entreprise, à travailler ensemble et de façon solidaire. Ces étudiants payent leur frais académiques grâce à leur travail.

Le quatrième et dernier axe du CERED est celui de la promotion de l'entrepreneuriat agricole par des formations qualifiantes de courte durée dans différents domaines de l'entrepreneuriat agricole (techniques de pro-



ductions vivrières et maraichères ; techniques d'élevage et techniques de transformation agro-alimentaire). Ces formations sont destinées aux jeunes, hommes et femmes, avec ou sans diplôme, aux paysans et fermiers, ainsi qu'à tout celui ou toute celle qui désire s'adonner au travail de la terre.

Le Plan de gestion de 2016-2021 mentionne 4 objectifs généraux : (1) Participer à la création du savoir sur les changements climatiques ; (2) Production du savoir nécessaire pour élaborer un cadre de développement durable ; (3) Rassembler, encoder et valider ou invalider les savoirs anciens africains et (4) Diffusion du tout savoir généré par la communauté académique.

La promotion de l'entrepreneuriat est, nous semble-t-il, une des voies que s'efforce de mettre en œuvre le CERED en collaboration avec la FSAV. Le chômage des masses est une bombe à retardement qu'aucune puissance militaire ne réussira à désamorcer. Nous avons été habitués à mieux conjuguer des verbes tels que donner, demander, assister, etc. Osons apprendre à conjuguer un autre verbe : entreprendre. Le domaine agricole offre des possibilités énormes à exploiter pour promouvoir la création des entreprises.

Le CERED encourage et soutient la production et la vente de nourriture, les techniques pour l'élevage du bétail et pour la production agricole.

CERED



Académie culturelle Dr. Ambedkar (DACA)

Un rêve né d'un cauchemar !

Notre rêve suprême pour DACA est qu'elle devienne un catalyseur d'une renaissance des villages, depuis un état de cloaque de la cruauté et des préjugés de castes vers un avenir de communautés humaines autonomes où règne une paix sociale et domestique basée sur l'égalité et la justice.

George Joseph, S.J.

Traduction de Anne Stainier

C'était un soir comme un autre à l'Institut de l'éducation, de l'action et des études de développement (IDEAS), un centre d'action sociale de la Province jésuite de Madurai. Sous les auspices du Mouvement chrétien de libération des Dalit (DCLM), quelques jeunes hommes et jeunes femmes Dalit répétaient un jeu de rue sur les droits humains et sur ceux des Dalits ainsi que sur la nécessité de lutter contre l'oppression des castes et l'exploitation des Dalits, aussi catalogués comme intouchables et parias par les castes dominantes. Le groupe ignorait que des agents de la caste dominante tendaient

une oreille indiscreète.

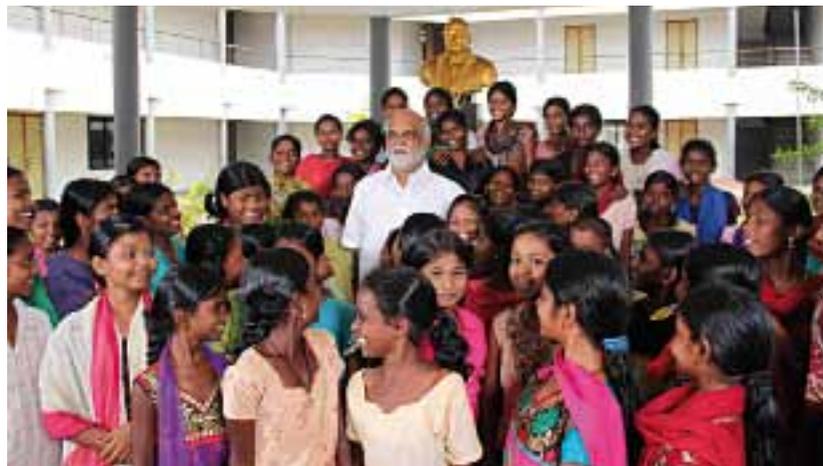
La nuit tomba et une clique brutale de membres de la caste dominante, porteurs d'armes mortelles, s'introduisit de force et se mit à crier et à maltraiter les Dalits, prenant particulièrement pour cible le P. Antony Raj, S.J., fondateur du DCLM, qui avait mené et conduit la vague de libération des Dalits aussi bien dans la société séculaire que dans l'Eglise. Ils le menacèrent de suites horribles s'il ne s'excusait pas pour le jeu de rue et s'il ne quittait pas définitivement IDEAS. Le P. Raj, qui tenait sa propre personne et sa dignité à leur juste valeur,



refusa résolument et fit valoir ses droits ainsi que ceux du DCLM de lutter pour les droits civils garantis par la Constitution indienne. La confrontation se poursuivit toute la nuit en présence d'officiers de police impuissants.

Si la police elle-même ne pouvait pas garantir la sécurité personnelle du P. Raj, ses supérieurs pensaient qu'il était sage de le déplacer vers une zone moins hostile. Plus de 25 ans après, le P. Raj se souvient des événements de cette nuit comme d'un cauchemar que son peuple, les Dalits, avait vécu pendant des siècles et qui continuaient à souffrir de différentes façons.

Les Dalits constituent la population indigène originelle de cette terre. Le point de vue et le mode de vie des Brahmanes, qui préconisent un système social d'inégalité de rang et de hiérarchie, ont été imposés par les castes dominantes. En conséquence, les Dalits étaient obligés d'effectuer des travaux serviles et sales (tels que manipuler des animaux morts, nettoyer les toilettes et ainsi de suite), ainsi que du travail agricole éreintant, avec les stigmates d'être des intouchables et des parias. Ils ont donc été privés non seulement de leur dignité humaine, mais même et tout juste de leur droit d'être humain. Leurs vies étaient marquées au



sceau d'une misère noire, de l'indignité, de la honte et de l'humiliation, de l'impuissance et de l'exclusion sociale. Aujourd'hui, ils se sont débarrassés des nombreuses nomenclatures insultantes que les castes dominantes leurs

En haut : Danse artistique de jeunes filles Dalit.

Dessus : Pensionnaires avec le fondateur.

IDEAS

Un rêve né d'un cauchemar !

Dessous : Diplôme en utilisation de l'ordinateur pour jeunes filles sans emploi
Au fond : Formation de groupes d'entraide.

avaient infligées et ils ont choisi de s'appeler Dalits, ce qui signifie « opprimés » ou « brisés ».

L'Inde a une vaste population de 200 millions de Dalits et la plupart d'entre eux, qui ne possèdent pas de terre, vivent en tant qu'ouvriers agricoles dans les villages. Si un Indien sur six est un Dalit, au Tamil Nadu un Tamil sur cinq est un Dalit. Soixante-cinq pour cent des fidèles de l'Eglise du Tamil Nadu sont des Dalits. La situation des catholiques est même pire que celle des autres Dalits, car ils souffrent de nombreuses discriminations spécifiques. Ceci est dû au fait qu'en plus de la violence, des indignités, de la discrimination et de l'exclusion dont ils souffrent de la part de leurs frères Hindous, et sans bénéficier des politiques d'affir-

mation positive qui leur sont garanties par la Constitution indienne pour les Hindous Dalits, ils rencontrent des discriminations, des humiliations et des marginalisations similaires dans l'Eglise elle-même. Les Dalits sont socialement discriminés, ignorés au point de vue religieux, et politiquement mis à l'écart. Même maintenant, dans quelques zones rurales, les Dalits ne peuvent pas construire de maison décente ; on ne peut pas leur servir du thé ou de la nourriture avec les autres ; la dépouille de leurs morts ne peut pas être conduite au cimetière en passant par les rues principales, etc. Même dans l'Eglise catholique, on trouve souvent deux cimetières séparés, dont l'un pour les castes dominantes et l'autre pour les Dalits. Même dans la mort, ils sont intouchables.

L'Académie culturelle Docteur Ambedkar (DACA) tire son nom du Dr. Bhimrao Ramji Ambedkar, qui n'était pas seulement le père de la Constitution indienne, mais aussi un défenseur infatigable de la suppression du système des castes. Pour le fondateur de DACA, le P. Raj, l'expérience d'une enfance de misère et d'humiliation dues aux castes a posé dans son âme la semence de l'activisme. Il réalisa tôt dans sa vie que seule l'éducation pouvait le dégager de ce piège mortel. Ses études et sa formation spirituelle de jésuite aiguisèrent le tranchant moral et intellectuel de sa disposition au plaidoyer. En 1987, le P. Raj rejoignit IDEAS à Madurai et se dépensa comme activiste cultivé. En tant qu'activiste social, il porta activement assistance aux victimes des émeutes et des atrocités de castes qui eurent lieu à cette époque et il fut l'instigateur et le leader du Mouvement chrétien de libération Dalit (DCLM) et de la Fédération d'intégration Dalit (DIF), un organisme qui en chapeautait plusieurs autres pour l'union et l'intégration de différents mouvements Dalits et de castes subalternes.

Après cette expérience très éprouvante d'il y a plus de 25 ans, le P. Raj prit un peu de temps pour la réflexion. Au cours de cette douloureuse période, il réalisa que ses efforts passés avaient manqué d'une idée maîtresse sur la formation intellectuelle, morale et idéologique. Il



avait laissé libre cours à ses émotions contre l'injustice et à sa rage contre un établissement injuste. Cette mise en lumière lui servit de base pour repenser la stratégie, qui finit par culminer sur l'idée d'établir DACA en tant qu'institution populaire, ensuite nommée Dr. Ambedkar.

Un jour, le Dr. Ambedkar avait dit ceci : « Mon dernier mot, mon dernier conseil est d'éduquer, de mener campagne, d'organiser et d'avoir foi en vous-mêmes. Avec la justice de notre côté, je ne vois pas comment nous pourrions perdre notre combat ». Pour le Dr. Ambedkar, comme pour saint Ignace, le point de départ d'une réforme sociale est l'éducation. L'éducation entraîne l'esprit humain à penser et à prendre la bonne décision. La personne éduquée devient une personne éclairée qui vit dans une pièce dont toutes les fenêtres sont grandes ouvertes sur le monde extérieur. La devise de DACA est *Savoir, c'est pouvoir*. Ce pouvoir est transmis dans l'éducation et par elle.

Aujourd'hui, DACA est un fier symbole d'affirmation Dalit et de responsabilisation. Pendant ces 18 dernières années, elle a aidé des centaines de jeunes Dalits, principalement des filles, à reconnaître leur potentiel et à le développer, à retrouver l'estime de soi ainsi que la dignité à travers une éducation formelle, des programmes de formation aux droits humains et Dalits, des formations pratiques et différentes autres activités. Elle est intervenue au moment des conflits de castes et a aidé les victimes. DACA s'est aussi étendue à 250 villages par des cours du soir et des programmes d'éducation supplémentaires, en plus de former un réseau de groupes d'entraide de femmes, qui comptent presque 8.000 femmes sur leurs listes. La *Grameen Bank* pour les pauvres, fondée par le Prof. Mohammad Yunus, lauréat du Prix Nobel, a servi d'inspiration pour la création de ces groupes d'entraide, qui se sont lancés dans des activités productrices de revenus communes et individuelles.

Notre rêve suprême pour DACA est qu'elle devienne un catalyseur d'une renaissance des villages, depuis un état de cloaque de la cruauté et des préjugés de castes vers un avenir de communautés humaines autonomes où règne une paix sociale et domestique basée sur l'égalité et la justice, et où des valeurs de respect du milieu et la technologie assurent l'autosuffisance et une atmosphère saine. Cela pourrait être réalisé à travers un processus parallèle d'éducation à multiples facettes et ho-



listique, ainsi que de responsabilisation. Nous avons une ébauche de cela dans les groupes d'entraide de femmes, qui sont sur le point de créer des villages modèles.

On peut se demander si la citation populaire de Paolo Coelho « Si vous voulez vraiment une chose, tout l'univers se rassemble pour l'obtenir » s'applique aux rêves des opprimés, de Martin Luther King, de Nelson Mandela, d'Ambedkar ou de l'Homme de Nazareth. Les moulins de Dieu tournent lentement, mais ils tournent encore, et certainement en faveur des pauvres et des opprimés. DACA espère créer une société où les Dalits pourront réaliser leurs rêves d'égalité et de dignité et elle lutte pour cela. DACA rêve de faire des Dalits, qui sont actuellement confinés à la périphérie de la société, les leaders au centre de la société et de l'Eglise.

En haut : Jeunes pensionnaires se rendant aux cours du soir.

Dessus : La formation des futurs enseignants est l'activité principale

Tamilnadu

25 années d'éducation pour la vie

Un aspect fondamental du sens et du but de notre travail éducatif consiste en une incidence directe sur l'amélioration et la transformation des communautés rurales.

Jesús Zaglul, S.J
Traduction de Anne Stainier

Foi et Joie (Fey Alegría) est né en 1955 dans un quartier marginal de la zone ouest de Caracas au Venezuela. Un groupe de jeunes étudiants de l'Université catholique entraînés par le P. José María Vélaz, S.J., et œuvrant de concert avec la communauté de cette colline ont ouvert une première école, le 5 mars, avec 25 élèves. Le geste symbolique fondateur de l'ouvrier Abraham Reyes et de son épouse Patricia, parents de 8 enfants, par l'offrande de leur ranch pour servir d'école, conjointement avec l'appui et le travail de toute la communauté, allaient ouvrir une voie et marquer le style de ce qui devait rapidement se constituer en un Mouvement d'éducation populaire intégrale et de promotion sociale. En ces 62 ans de service rendu aux pires exclus, Foi et Joie s'est étendu à 17 pays d'Amérique latine, 2 pays d'Europe et 2 d'Afrique, avec plus de

1.500.000 étudiants. Coordonnée dès ses débuts par la Compagnie de Jésus, plus de 165 congrégations et 700 religieuses et religieux (dont environ 100 jésuites) collaborent à cette œuvre à côté de quelques 43.000 laïcs et laïques dans plus de 3.000 centres d'éducation.

Nous sommes arrivés en République dominicaine le 8 décembre 1990, à la signature d'un accord avec le Ministère de l'Éducation sur la gestion d'écoles et de lycées publics. Les 4 premiers centres ont entamé leurs travaux en l'année scolaire 1991-1992, sous la conduite et avec l'entrain de 4 congrégations religieuses féminines. Depuis lors, une croissance très rapide met en évidence la vitalité de cette entreprise. 25 années plus tard, nous gérons 47 centres publics d'éducation comptant environ 34.500 étudiants en éducation formelle, qui s'ajoutent à plus de



1.300 collaborateurs dans 16 provinces, d'un extrême à l'autre du territoire national. La moitié de ces établissements sont menés par des religieuses de 15 congrégations différentes ; 9 autres centres d'éducation ont en outre une charge paroissiale. Cinq centres incluent des programmes de nutrition et des dispensaires médicaux ; 5 autres réalisent des programmes communautaires de formation technique et 4 sont impliqués dans les programmes radiophoniques d'éducation des adultes. D'entre les centres, 31 appartiennent au niveau initial et primaire et 26 offrent une formation moyenne et d'études secondaires ; 13 d'entre eux sont polytechniques.

Cependant, plus que des nombres et des chiffres, c'est un style de travail et une mystique à partir de l'éducation populaire qui inspire et qui différencie notre mission « là où termine l'asphalte ». C'est ainsi que le P. Vélaz fait référence aux endroits de marginalisation et de nécessité plus grandes, auxquels il faut offrir les opportunités d'éducation de la meilleure qualité possible. Nos écoles sont situées dans des zones urbano-marginales, rurales et frontalières, en bordure de ruisseaux, d'aspérités de terrain, de zones boueuses, et certaines d'entre elles sur des terrains qui furent des espaces d'invasion. Elles se trouvent dans des quartiers surpeuplés, sans espaces de récréation, étouffés de désordre et pollués, manquant d'un système sanitaire adéquat, accablés par des taux élevés de chômage, d'analphabétisme et de désintégration familiale. Plusieurs de ces quartiers sont, en zones de sucreries, des *bateyes*, à savoir d'actuels ou anciens campements de coupeurs de canne à sucre ou bien aussi d'autres bidonvilles accusant une forte présence de migrants haïtiens. Ce sont pour la plupart des réalités caractérisées par un taux important de violence et de délinquance, ainsi que par une grande présence de jeux de hasard, d'une haute consommation d'alcool, du trafic et de l'usage de stupéfiants, de bandes et de clans. De plus et surtout s'agit-il souvent de personnes marquées au sceau du rejet et du mépris social.

Entrepris « à partir de rien » et « armés d'une grande foi », notre travail d'éducation se distinguait dès ses origines par le manque de ressources. La majorité de nos centres sont nés « en plein air » sans même disposer d'un local le moins du monde adéquat et dans des conditions plus que limitées. Trois directrices partageaient leur témoignage en ces termes : « Les gens allaient s'inscrire avec un bloc par famille. Et pour l'Eucharistie d'action de grâces, le bloc servait de chaise ». « Nous aussi nous sommes risqués à



commencer à partir de rien. Le P. Ton dit en 2010 qu'en 2011 nous allions nous y mettre ne fût-ce que sous un acacia : va donc à la recherche de l'arbre frère ». « Découvrir Dieu agissant dans la vie des gens. Sans savoir comment nous allons nous porter à Sa rencontre, mais en Le voyant apparaître parmi les enseignants, les autres membres du personnel et de la communauté. Voir un Dieu qu'on ne laisse pas derrière soi et qui ne reste pas en arrière. Notre grande espérance est de voir comment Dieu nous fait avancer ».

Une foi qui déplace les montagnes, en faisant classe sous les arbres, dans de petites mesures de bois et de zinc entre les ruelles, dans des boutiques de campagne, des clubs sportifs, des conteneurs et même dans des temples évangélistes en location. Sans pupitre, assis à même le sol, sur des bidons ou des blocs, dans des salles paroissiales aménagées avec des séparations en carton et en contreplaqué, sans le moindre matériel éducatif, avec des enseignants et du personnel volontaires ou recevant des collaborations qui restent précaires jusqu'à la nomination des intéressés après quelques fois deux ou trois ans d'attente. Avec tant de garçons et de filles marqués par la faim et la malnutrition. Actuellement l'investissement de l'Etat de 4% du PIB dans l'éducation, - fruit de la mobilisation sociale d'il y a 4 ans -, a beaucoup modifié le panorama et probablement permis un im-

Les étudiants pendant un cours à l'école de Fe y Alegría.

Fe y Alegría

25 années d'éducation pour la vie

Dessous : Fe y Alegria offre également aux étudiants l'opportunité d'apprendre et pratiquer des arts différents.

mense soulagement en matière d'alimentation, de constructions, de nomination de personnel, de ressources pédagogiques et matérielles, mais nous continuons à faire face en maints endroits à certaines de ces sérieuses limitations par manque d'espace, surpopulation, retards dans les constructions, carence de personnel formé et réalités de la misère, toujours avec le désir de parvenir aux plus défavorisés. « Voir tous les visages qui nous parviennent grièvement blessés. Comme l'expérience des pains et des poissons qui est multipliée dans tout ce service que nous rendons »

Eduquer et travailler à partir de la communauté locale et avec elle constitue un de nos traits les plus distinctifs. Nées pour la plupart d'une demande de la communauté, beaucoup d'écoles trouvent en elle leur soutien et leur point d'appui les plus importants. « Le quartier se sent honoré par la présence de Foi et Joie chez lui. Foi et Joie, c'est assumer le fait de ne pas penser à travailler à notre manière, mais bien les uns avec les autres. Il nous serait difficile de nous sentir seules. Les réalités desquelles nous pensions impossible de sortir, - nous l'avons vu et vécu -, sont prises en charge par la communauté qui participe à la croissance même du centre, cultivant ainsi une manière distincte de servir l'éducation », selon le témoignage d'une religieuse. Des équipes de Re-

lation-École-Communauté (REC) dans chaque centre se chargent d'approfondir et de fortifier ces liens avec les organisations communautaires, les Eglises, les mouvements de jeunes, les mairies et les institutions sociales locales, conjointement avec l'Association des pères, mères et amis de l'école (APMAE) en matière d'actions communes.

Un aspect fondamental du sens et du but de notre travail éducatif consiste en une incidence directe sur l'amélioration et la transformation des communautés rurales. « C'est la seule école du secteur qui se soucie de connaître les difficultés du quartier ». « Elle a modifié la mentalité des gens en leur donnant la capacité de penser et de chercher des solutions et les moyens de participer à cet exercice ». « Le Centre éducatif a réussi à changer le comportement des étudiants, de sorte que le quartier est maintenant plus tranquille ». « La communauté est mieux organisée et l'harmonie et la solidarité règnent davantage entre ses membres ». « On offre une formation en matière de valeurs ». C'est ce que se partageaient des représentants de différentes communautés. De plus, par son travail, Foi et Joie a réussi à devenir un acteur écouté et apprécié pour ses contributions aux politiques de l'éducation, directement ou par le biais des réseaux d'organisations publiques et privées.

Le modèle de gestion participative et l'accompagnement pédagogique ont été des processus que nous avons appliqués en pionniers de l'éducation nationale. Les directeurs de chaque centre coordonnent l'*Equipe directrice* chargée de la gestion et de l'accompagnement des processus économiques, administratifs, pédagogiques et communautaires du centre éducatif. À côté du directeur participent le sous-directeur ou coordinateur pédagogique, l'orienteur ou psychologue, le président de l'APMAE, le président du conseil des étudiants, le coordinateur de la pastorale, de l'équipe REC et celui de l'équipe de coexistence scolaire.

La relation qui prévaut entre les centres et le Bureau national est une relation d'autonomie fonctionnelle et de coresponsabilité. Cela nous permet une plus grande responsabilisation, de



la créativité et une action multiplicatrice. C'est seulement ainsi que nous avons pu grandir si vite et élargir notre influence dans l'éducation publique. Le Bureau national donne suite à l'exécution des projets et à l'accompagnement pédagogique nécessaire à la réalisation du Système d'amélioration qualitative de Foi et Joie (SMCFYA) en ses quatre piliers fondamentaux : gestion ; enseignement et apprentissage ; coexistence ; communauté et promotion sociale. Ce Bureau coordonne en outre les relations entretenues avec le Ministère de l'Éducation. En même temps, il promeut et garantit l'interaction entre les centres, la fidélité aux principes, à l'idéologie de Foi et Joie, ainsi que le sens d'appartenance à un corps national et fédératif. C'est grâce au fait d'être une grande famille en tant que réseau inter-centres et comme fédération internationale que nous avons pu avancer en nous appuyant les uns aux autres et en tirant mutuellement profit de nos dons et de nos ressources particulières, de notre expérience partagée et recréée. « L'idée que nous sommes une partie de quelque chose de bien plus grand que nous-mêmes... Le don de Foi et Joie est de nous fortifier dans ce don d'être une équipe plus grande ».

Nous cherchons à former des personnes, de véritables sujets, des citoyens et citoyennes transformateurs d'eux-mêmes et de leur réalité. C'est la pédagogie de la joie et de l'amour, comme Vélaz le répétait avec insistance. Nous nous efforçons de semer ces graines à partir de l'éducation initiale et des premières années, lors de l'apprentissage de la lecture éclairée et de l'écriture et tandis que nous avons le souci de la forme que prendra chez les garçons et les filles la *Transition* d'un niveau éducatif à un autre. Nous accompagnons également les adolescents et les jeunes dans leur rupture des *stéréotypes* sociaux, en leur apprenant à s'auto-évaluer et à s'intégrer en tant que personnes, en travaillant et en soignant leurs blessures, en les aidant à formuler un *Projet de vie*. Les programmes de *formation musicale comme moyen d'inclusion sociale* en cours dans 11 centres constituent aussi une voie de développement de l'harmonie et de la créativité. Une *Jeune Philharmonique* est née de ces initiatives. D'autres programmes, comme celui du *Protagonisme juvénile organisé*, leur fournissent des outils pour le travail en équipe, l'analyse de la réalité et la liaison avec les organisations et avec les mouvements juvéniles de leur communauté pour faire face ensemble aux maux qui les affectent, telle que la violence en particulier.



Les *Ecoles du pardon et de la réconciliation* (ES.PE.RE), avec tout le personnel du centre, nous permettent de disposer d'instruments utiles au traitement de la violence reçue, installée ou exercée, et à son apaisement. La canalisation générale des émotions, les processus de construction conjointe de la vérité, la formation en médiation des conflits, le passage d'une justice punitive à une justice réparatrice nous introduisent à une signification nouvelle et libératrice de nos conceptions diverses du pardon et de la réconciliation. La *Pédagogie du soin et de la réconciliation*, appliquée dans quatre centres pilotes et en liaison étroite avec le collège Loyola, nous pousse plus loin en cherchant à recentrer toute la dynamique éducative autour de l'exercice de la coexistence, en améliorant la qualité en toutes ses dimensions et en formant les générations nouvelles, mais aussi l'ensemble de la communauté éducative – familles incluses – aux soins personnels, des autres et de la nature, pour construire la paix.

Ce travail pour la paix et contre les préjugés qui nous divisent se situe de part et d'autre de nos frontières, à commencer par nos voisins de Haïti. Une directrice en témoigne : « Ils nous ont apporté un mémorandum nous demandant pourquoi nous nous étions mis à accueillir des haïtiens. Et moi, je me suis demandé ce que ferait

Dessus : Une jeune élève en train de dessiner sur le tableau.

Es.Pe.Re.

25 années d'éducation pour la vie

Nées pour la plupart d'une demande de la communauté, beaucoup d'écoles trouvent en elle leur soutien et leur point d'appui les plus importants.

le P. Vélaz s'il venait ici. Les communautés se sont organisées dans les sucreries (*bateyes*) et leur ont dit après étude de la normative : vous ne pouvez pas nous empêcher d'aller au polytechnique. Ils sont revenus m'appeler cette année-ci pour me redire après le Ministère que vous ne pouvez pas recevoir ceux de la zone. J'en suis arrivée à dire ceci au directeur : tout simplement, je ne te suis pas dans cette affaire. Le plus facile serait d'accueillir les plus faciles. Mais je rends grâce à Dieu, car – bien que nous ayons eu du mal – nous avons obtenu beaucoup dans cette affaire. » Trois de nos centres comptent plus de 60% de haïtiens parmi leurs étudiants et, bien que leur présence soit minoritaire dans les autres centres, c'est à condition égale qu'ils y sont reçus. En ce même sens, nous avons élargi nos liens avec Foi et Joie Haïti en favorisant les congrès juveniles inter pays, les visites de professeurs, les échanges culturels, les cours de créole et un accord binational.

Former pour la vie, c'est aussi former pour le travail. La formation technico-professionnelle et vocationnelle développée dans les 13 polytechniques inclut différentes spécialités selon les contextes : ébénisterie, électricité, tourisme et hôtellerie, infirmerie, art, agriculture et élevage, informatique, réfrigération, comptabilité. Dans

ces polytechniques, mais aussi dans les autres centres d'études supérieures, nous offrons une préparation à diverses habilitations pour la vie entière, ainsi qu'aux compétences relationnelles relatives à la direction de personnel, au travail en équipe, à l'observation des règles, à la maîtrise des conflits, au leadership, à l'entrepreneuriat. Des cours d'orientation en matière de vocations et de choix de carrière, ainsi que des accompagnements pour l'insertion à l'emploi et des stages approfondissent l'enseignement des spécialités. La possibilité d'accéder aux certificats de Microsoft représente un atout supplémentaire vers l'emploi en facilitant davantage ensuite la poursuite d'études universitaires. Des entreprises privées locales s'allient à Foi et Joie pour collaborer à l'insertion professionnelle des diplômés. Avec d'autres bienfaiteurs, elles contribuent aussi à la poursuite de notre mission.

Le passage de la logique de la compétence à celle de l'inclusion fait partie de toute notre dynamique éducative. Il ne s'agit pas de marquer notre différence, mais bien de partager notre expérience. Cela se rapporte très spécialement à notre relation avec les autres écoles publiques ; mais aussi aux divers charismes religieux que nous faisons confluer dans cette mission. Deux sœurs expriment leur partage de notre point de vue : « Nous ne sommes pas là pour la concurrence, ni pour essayer d'être les meilleures dans les centres que nous dirigeons. Nous n'y sommes pas non plus pour garder par de-vers nous ce qu'apporte notre charisme, mais bien pour le mettre en commun et le compléter ». « Foi et joie est un prolongement de nos charismes ». La richesse de cet apport conjoint de plusieurs congrégations se distingue aussi – et tout spécialement – par l'attention portée aux enfants petits et grands plus compliqués. Je termine sur deux témoignages encore : « Nous tenons à souligner que c'est à nous que sont adressés les étudiants les plus difficiles et que personne ne veut dans aucune autre école. Le grand défi serait celui-ci : rechercher les méthodes, la manière d'obtenir qu'ils changent et leur en ouvrir l'opportunité ». « Un moment donné, j'ai été impressionnée, en plein marché, par un petit garçon qui me regardait et me surprenait par un sourire évoquant pour moi le visage de Jésus. A l'école, ils m'appellent 'l'amie des mauvais étudiants'. Ils ne se sentent pas repoussés par moi. Ils attendent une accolade. Ils viennent à nous, assaillis par de nombreux problèmes en famille. Ils n'ont pas la possibilité de choisir. Ils sont là. Nous sommes là, en Foi et Joie. »



Hommes de feu ayant la passion de l'Évangile

Si nos Premiers Pères sont entrés ensemble dans un si riche discernement de l'appel de Dieu, c'est parce qu'ils ont expérimenté la grâce du Christ qui les a libérés. Le Pape François nous exhorte à prier instamment pour cette consolation que le Christ désire donner. La réconciliation avec Dieu est d'abord et avant tout un appel à une conversion profonde, pour chaque jésuite et pour nous tous. (CG36, D.1., n.17).



90^{ème} anniversaire de l'arrivée des jésuites

Les premiers jésuites irlandais arrivèrent à Hong Kong la veille de la fête de saint François-Xavier et célébrèrent leur première messe dans la cathédrale le 3 décembre. Était-ce un signe de Dieu nous invitant à être comme St. François-Xavier, qui avait un grand désir d'œuvrer en Chine ?

Alfred Joseph Deignan, S.J.

Traduction de Hervé-Pierre Guillot, S.J.

Dessous : (rangée devant de gauche à droite) : les Pères Daniel Finn, George Byrne, John Neary (Rangée arrière) : les Pères Richard Gallagher, Daniel MacDonald et Patrick Joy.

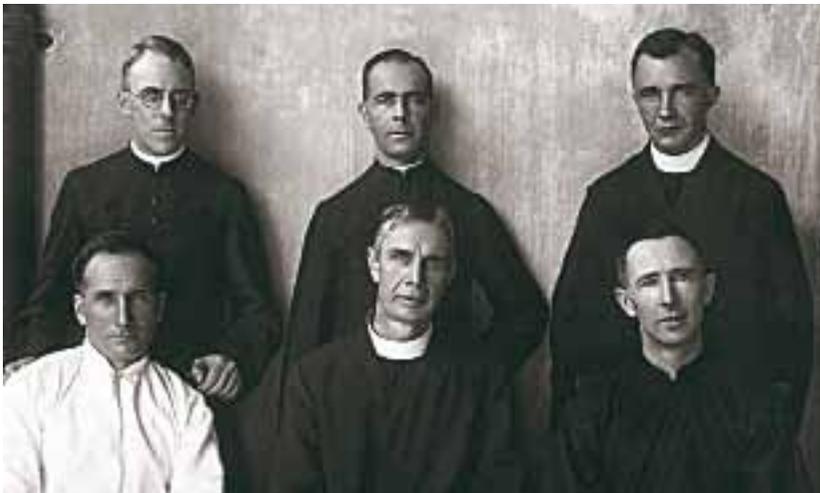
Arrivés à l'âge de quatre-vingt-dix ans, nous pouvons relire notre histoire et rendre grâce à Dieu pour ses nombreuses bénédictions. Nous sommes en effet pleins de reconnaissance lorsque nous voyons l'œuvre de Dieu accomplie par ses pauvres et faibles instruments que nous sommes. Les premiers jésuites irlandais arrivèrent à Hong Kong la veille de la fête de saint François-Xavier et célébrèrent leur première messe dans la cathédrale le 3 décembre. Était-ce un signe de Dieu nous invitant à être comme St. François-Xavier, qui avait un grand désir d'œuvrer en Chine ? Cette mission était en tout cas un nouveau défi et une expérience totalement inédite pour la Province d'Irlande : œuvrer à Hong Kong et en Chine, avec des personnes parlant une langue différente, le dialecte cantonais, avec une nourriture et des coutumes inconnues, et dans un climat souvent chaud et humide. Vraiment, des conditions très différentes de celles connues en Irlande !

L'évêque Henry Valtorta avait invité des jésuites anglophones à venir s'établir dans cette colonie britannique afin de construire et diriger une résidence pour étudiants catholiques

au sein de l'Université. Il s'inquiétait des dangers que représentait pour la foi des étudiants catholiques l'atmosphère athéiste des études à l'Université. Les premiers jésuites ouvrirent donc en décembre 1929 la Résidence Matteo Ricci pour étudiants catholiques, trois ans après leur arrivée. Cette Résidence étudiante fut le premier apostolat d'importance entrepris par les jésuites à Hong Kong. À cette époque, il n'y avait qu'une seule Université et la langue des enseignements était l'anglais. L'enseignement de l'anglais dans les écoles secondaires était donc aussi une matière importante. Le Père Finn devint le premier enseignant jésuite de l'Université en géographie. Il était archéologue de formation et avait effectué des fouilles sur un site de l'île de Lamma, découvrant des artefacts en poterie et en pierre datant de l'époque Chalcolithique. La Résidence Matteo Ricci, une résidence universitaire pour les étudiants catholiques, était le premier apostolat important dans lequel les jésuites étaient engagés.

Un second défi survint lorsque l'évêque demanda aux jésuites d'enseigner la philosophie et la théologie au Séminaire de Chine méridionale, qui ouvrit ses portes en novembre 1931 à Aberdeen. Les séminaristes provenaient de toute la Chine du Sud. Mais après la prise de pouvoir des communistes en Chine, les séminaristes ne purent plus venir à Hong Kong. Nous avons donc transmis le Séminaire au Diocèse de Hong Kong en 1964. Nous avons toutefois poursuivi nos enseignements au Séminaire du Saint Esprit jusqu'à aujourd'hui. Les Pères William Lo, Robert Ng, Marciano Baptista et Simon Wong font actuellement partie des enseignants sur place.

Le premier jésuite chinois qui rejoignit la Province d'Irlande en 1934 fut le Père Albert Chan. Il était historien, effectuant des recherches sur



la Dynastie Ming. Le premier jésuite issu des anciens élèves du *Wah Yan College*, Dominic Tang, rejoignit quant à lui la Province du Portugal. Il devint évêque de Canton en 1951, sous le régime communiste. Il fut arrêté et emprisonné en 1958 et a passé vingt-deux ans en prison, dont sept en isolement total. Il fut libéré pour raison de santé en 1980 et vint à Hong Kong en 1981.

Un événement intéressant à mentionner est l'arrivée en 1936, en provenance d'Irlande, du télescope de l'Observatoire Markree. Il fut le deuxième plus grand télescope de Chine méridionale, installé au Séminaire par le P. Thomas Cooney, un ingénieur. Les jésuites irlandais espéraient toujours pouvoir œuvrer en Chine proprement dite. Ils acceptèrent donc la requête de l'évêque de diriger et enseigner à l'École du Sacré Cœur de Canton. Deux jésuites irlandais reçurent cette mission en 1928. Une première tragédie endeuilla toutefois la mission jésuite lorsque les Pères Saul et McCullough succombèrent au choléra à Canton. Les scolastiques apprenant le chinois furent alors déplacés à Hong Kong, où nos apostolats se concentraient donc à nouveau. Un laïc catholique, Peter Tsui, nous demanda de prendre la direction de deux de ses écoles secondaires, l'une sur l'île de Hong Kong, en 1932, l'autre à Kowloon, en 1946. Notre mission reposait donc ainsi sur trois piliers, posés dès les premières années : la Résidence Matteo Ricci, le Séminaire et les écoles. Ceci se poursuit encore de nos jours. Le Père Stephen Chow est en effet aujourd'hui le Directeur de nos écoles, les rendant toujours plus ignatiennes. Ceci n'eût pas été possible sans la générosité de la Province irlandaise qui a envoyé en moyenne quatre jésuites à Hong Kong chaque année entre 1926 et 1970, pour un total de 106 jésuites.

Lorsque les jésuites arrivèrent pour la première fois à Hong Kong, les habitants sur place étaient très pauvres. Il y avait de nombreux réfugiés en provenance de Chine continentale, vivant dans des bidonvilles ou des cahutes en bois, sur les pentes boisées des collines environnantes ou sur les toits des maisons. Il n'y avait quasiment aucun service social à l'époque. Le Père Howatson instaura en 1946 le Club des garçons indigents, ainsi qu'une école du soir pour les garçons de familles pauvres. Cette initiative est devenue au fil du temps l'« Association du club des garçons et filles ».

En 1937, les Japonais envahirent la Chine. Environ 50.000 réfugiés se déversèrent sur Hong Kong en provenance de Chine continentale. Les Pères Thomas Ryan et Donnelly mirent



en place « L'Association de secours de guerre » et impliquèrent les étudiants de Wah Yan pour apporter aide matérielle et assistance médicale aux réfugiés. Les Japonais envahirent Hong Kong en 1941. Les Britanniques se rendirent. Toutes les écoles furent fermées. La crainte et la pauvreté se répandirent à nouveau. Le Père Gerald Kennedy, docteur de formation, assista les blessés à l'hôpital Saint Paul.

Le Séminaire fut bombardé et notre école de langue pillée. Les jésuites furent dispersés. Certains allèrent à Macao, où ils établirent une école, Saint Louis de Gonzague, afin que de nombreux garçons ayant pu s'échapper de Hong Kong puissent continuer leurs études. D'autres se rendirent en Chine continentale. Parmi ceux qui restèrent à Hong Kong, deux,

Dessus : Séminaire régional de la Chine méridionale dans les années trente (Assis de gauche à droite) : Eugene Ward, Dan Donnelly, Joseph Garland.

Dessous : Séminaire régional de la Chine méridionale dans les années trente.

Ricci Hall



90^{ème} anniversaire de l'arrivée des jésuites

*Dessous : Repas
communautaire
(de droite à gauche) :*
Maurice Headon,
John Gannon,
Alan Birmingham,
Fergus Cronin, Gerald
Kennedy, Jeremiah
McCarthy, Patrick
McGovern, Alfred
Deignan, Laszlo Ladany,
Peter Morris, Joseph
McAsey et Derek Reid.
*Assis en face
et reconnaissable
de profil : Richard Harris*

les Pères Patrick Joy et Gerald Casey, furent emprisonnés par les Japonais. Le Père Richard Kennedy, qui officia comme aumônier de l'armée britannique, fut également emprisonné à Singapour. Ce furent des années difficiles, mais, providentiellement, tous survécurent. En 1945 les Japonais se rendirent et Hong Kong dut se remettre à l'ouvrage sur le chemin de la reconstruction.

Le Père Thomas Ryan fut nommé Superintendant de l'agriculture *ad interim*. Beaucoup d'arbres avaient été coupés pour en faire du bois de chauffage. Il a donc mis en œuvre un programme de reboisement des collines, mis en place un marché de vente pour les fermiers et a aidé à la fondation du Département de Sécurité sociale et de la Société immobilière locale. En 1946, le Père Jeremiah McCarthy a initié un mouvement coopératif à Aberdeen et un marché central, où les pêcheurs pouvaient obtenir un prix régulier pour leurs prises. En 1950, le Père Michael Morahan était professeur à l'École pour les pêcheurs d'Aberdeen, et en 1960 il a ouvert "l'École des enfants" d'Aberdeen. La même année, il obtint un poste officiel pour la Sécurité sociale au sein de la police, le premier du genre, et il développa diverses activités et divers lieux de loisir, des soins médicaux et des services sociaux

pour la communauté des pêcheurs.

En 1947, Radio Hong Kong diffusa des prières catholiques, au total 659 jusqu'en 1960, préparées par le Père Richard Gallagher. Le Père Ciaran Kane quant à lui diffusa des prières du matin et du soir, 2.200 au total, et anima une fois par semaine une émission de musique sacrée appelée "Gloria" de 1996 à 1999.

En 1947 toujours, une école de langue fut ouverte à Canton et 19 jésuites résidaient sur place. Certains apprenaient le chinois. D'autres enseignaient au Collège du Sacré Cœur. Deux enseignaient à l'Université Chung Shan. Lorsque les communistes prirent le pouvoir, les Scolastiques furent déplacés et, plus tard, les prêtres, expulsés. Nos œuvres à Canton s'achevèrent en 1948. Le premier jésuite aumônier du port fut le Père Michael Pelly. Il fut suivi par les Pères McAsey et Cunningham. Leur mission était de s'occuper des besoins des marins et il n'était pas rare de les voir dire la messe sur les bateaux.

En 1966, le Père Collins institua la première coopérative de crédit et participa à la mise en place de la Société de réhabilitation en 1959, en vue d'aider les handicapés.

Les jésuites achetèrent un terrain et une maison sur l'île de Cheung Chau en 1952. Jusqu'à aujourd'hui, c'est la seule parcelle de terrain que les jésuites possèdent. Le reste de nos œuvres et sites sont sur des terrains loués. La maison devint notre école de langue, notre noviciat, puis un centre de retraite. Notre apostolat de formation spirituelle devint ainsi le quatrième pilier de nos œuvres à Hong Kong. Des jésuites, les Pères Stephen Tong et Paul Goh, y donnent des retraites et vont aussi en Chine continentale



pour aider à la formation spirituelle du clergé et des religieux. Le Père Robert Ng se rend dans différents Séminaires en Chine depuis plus de vingt ans, enseignant la théologie morale. C'est un retour à la formation des jeunes prêtres.

Lorsque le nombre de jésuites présents à Hong Kong eut atteint environ quatre-vingt membres, nous avons ouvert une nouvelle mission à Singapour et en Malaisie. Nous dirigeons un centre de formation hôtelier et deux paroisses, une à Singapour, l'autre à Petaling Jaya, en Malaisie.

En 1956, des émeutes secouèrent Hong Kong. Ce fut un moment de tensions pour la police et la population. Des groupes de jeunes exhibant *le petit livre rouge* de Mao terrifiaient les populations. Il y eut des bombes. Les écoles furent fermées, en raison de la crainte de bombes qui auraient pu y avoir été placées. Ce fut une période marquée par l'inquiétude.

Le premier jésuite à être ordonné à Hong Kong fut le Père Frank Doyle. Habituellement, les Scolastiques retournaient plutôt en Irlande pour étudier la théologie et être ordonnés là-bas.

Le Père Edward Collins initia le Conseil pour les mariages catholiques en 1967 afin d'instruire ceux qui souhaitaient suivre les méthodes naturelles de planning familial et demandaient des conseils à ce sujet. Il était assisté dans cette mission par les Pères John Russell, Peter Brady et Alfred Deignan. Le Père Alan Birmingham devint l'éditeur de l'hebdomadaire catholique appelé *The Sunday Examiner* et a continué à œuvrer pendant de nombreuses années en cette qualité. Les Pères Seán Ó Cearbhalláin et Robert Ng instituèrent la Maison d'Édition *Xavier Publishing* afin de publier des livres de spiritualité et le magazine *Spirit* en chinois, au total 108 numéros en vingt-sept ans. En 1997, le Père Alfred Deignan avec un groupe de laïcs initia l'Institut international d'éducation au leadership de Hong Kong afin de promouvoir les valeurs humaines fondamentales. Le Père John Russell fut nommé par l'évêque Secrétaire général de la Convention diocésaine en 1969 et le Père Patrick McGovern fut nommé par le Gouverneur membre du Conseil législatif et exécutif de Hong Kong en 1976.

L'histoire des jésuites à Hong Kong sur les quatre-vingt-dix dernières années a connu ses hauts et ses bas, mais Dieu a béni nos œuvres. Cette histoire est intéressante : nous avons commencé comme mission de la Province d'Irlande. En 1966, nous sommes devenus la Vice-Province de Hong Kong. En 1980, nous



étions Vice-Province de Macao-Hong Kong et en 1983, nous devenions Province de Macao-Hong Kong. En 1991, nous étions une Région de Macao-Hong Kong, dépendant de la Province de Chine. En 2002, Hong Kong reçut un Délégué Provincial de la Province de Chine et en 2005, nous sommes finalement devenus la Communauté Matteo Ricci. Que de changements !

À côté des piliers d'origine, Résidence étudiante, Séminaire et enseignement secondaire, un nouveau pilier fut ajouté en cours de route, celui de la formation spirituelle.

Mais cela ne doit pas cacher l'extraordinaire diversité de nos œuvres et services apostoliques. Les jésuites ont toujours été menés par le MAGIS, un plus grand bien. Il n'est pas surprenant que nous soyons emplis de reconnaissance envers Dieu. Aujourd'hui, il ne reste plus que six jésuites irlandais. L'un d'eux a 103 ans, mais Dieu nous a donné 11 jésuites chinois pour poursuivre le travail au service de l'Église en Chine et au service du peuple de Hong Kong. Nous prions pour obtenir de nouvelles vocations.

En haut : Jubilé d'ordination du P. Alfred Deignan en 2009

Dessus : A la fête pour les cent ans de Joseph Mallin le 13 septembre 2013, 900 personnes (étudiants, collègues, amis et proches) sont intervenus pour fêter l'heureux événement.

Cent ans de la Compagnie de Jésus

Un autre apport éducatif important a été celui de la publication de textes scolaires pour enseigner à lire et à écrire et pour l'enseignement des premières années. Il fut entrepris par le Frère Ángel Díaz de Cerio en 1948 et des millions d'exemplaires furent vendus au cours des ans.

F. Javier Duplá, S.J.
Traduction de Anne Stainier



Dessus : Concélébration d'évêques à l'Université catholique Andrés Bello (UCAB).

Les jésuites arrivèrent au Venezuela en 1916, après presque un siècle et demi d'absence. Ils avaient été expulsés d'Espagne et de ses domaines par le roi Charles III en 1767. Les gouverneurs vénézuéliens du XIX^e siècle, francs-maçons et anticléricaux pour la plupart, les empêchèrent de revenir après que la Compagnie fut restaurée en 1814. Le Délégué apostolique, Monseigneur Carlo Pietropaoli, et l'archevêque de Caracas, Monseigneur Felipe Rincón González, récemment nommé, parvinrent à ce que le président Juan Vicente Gómez leur donne la permission d'entrer. « Qu'ils entrent, mais sans faire de bruit », dit Juan Vicente dans une fameuse expression, typique des siennes. Et là, en octobre 1916, trois jésuites entrèrent pour diriger le Séminaire diocésain : le P. Evaristo Ipiñazar, le P. Miguel Montoya et le Frère José Usabiaga.

Le nombre des jésuites s'accrut rapidement, grâce aux envois depuis l'Espagne, et ils ouvrirent des collèges : les collèges San Ignacio à Caracas (1923), San José à Mérida (1927), Gonzaga à Maracaibo (1945), Javier à Barquisimeto (1953), l'Institut technique Jesús Obrero (1962), le Loyola-Gumilla à Puerto Ordaz (1965). En ces premiers temps, les jésuites réalisèrent non seulement le travail éducatif, mais aussi celui de la formation religieuse, aussi bien des séminaristes que des groupes paroissiaux. La direction du séminaire de Caracas, ensuite séminaire interdiocésain, dura de 1916 à 1953, et la formation religieuse fut donnée dans les temples et les paroisses fondés par des jésuites et surtout au moyen des Exercices Spirituels, spécialement lorsque l'on fonda des Maisons d'Exercices ou de retraites. Trois maisons sont consacrées

à donner des Exercices (Los Teques, Maracaibo et Mérida) et trois autres alternent cet apostolat avec des réunions sociales ou d'autres activités.

En 1927, les jésuites acceptèrent l'apostolat religieux dans le fameux temple de San Francisco, fameux parce que Simón Bolívar y fut proclamé Libérateur en 1813. Il continue à être le plus important de Caracas non seulement en raison de sa signification historique, mais aussi par la richesse du culte que l'on y célèbre, assuré par différents jésuites. L'apport le plus significatif que les jésuites ont donné dans ce domaine d'attention religieuse fut la fondation de diverses paroisses dans la péninsule de Paraguaná, zone pauvre et désertique, où ils travaillèrent entre 1936 et 1995. Actuellement, ils dirigent 7 paroisses ; deux d'entre elles sont des paroisses universitaires à Caracas.

Les jésuites ont travaillé beaucoup et très bien dans le domaine de l'apostolat social. Le P. Manuel Aguirre, de très belle mémoire, fonda avec le P. Víctor Iriarte la revue SIC, en 1938, d'un profond impact dans le pays, puis ensuite le Centre Gumilla, dédié à la formation sociale d'ouvriers, d'étudiants, de politiciens et du public en général. Actuellement, en plus de la revue SIC, on publie aussi la revue COMUNICACIÓN, d'une grande influence dans ce domaine si actuel.

Dans le domaine éducatif, outre les collèges déjà mentionnés, il y a deux initiatives de grande transcendance pour ce domaine de l'apostolat au Venezuela : l'Université catholique Andrés Bello (UCAB), fondée par le P. Carlos Guillermo Plaza en 1953, et le mouvement Foi et Joie, fondé par le P. José María Vélaz en 1955. L'UCAB a conféré le graduat à des milliers d'étudiants dans les quinze professions actuelles et vingt options de postgraduat, et son influence dans le pays a été permanente, spécialement dans les moments de crise comme ceux que vit le Venezuela. Le mouvement Foi et Joie a traversé les frontières du pays et actuellement, il s'est étendu à 21 pays dans trois continents, avec une population étudiante d'un million et demi de personnes à divers niveaux et en différentes modalités. Outre l'UCAB à Caracas et à Ciudad Guayana, la Compagnie de Jésus dirige l'Université catholique du Táchira à San Cristóbal. Foi et Joie dirige 5 instituts universitaires dans le pays.

Un autre apport éducatif important a été celui de la publication de textes scolaires pour

enseigner à lire et à écrire et pour l'enseignement des premières années. Il fut entrepris par le Frère Angel Díaz de Cerio en 1948 et des millions d'exemplaires furent vendus au cours des ans, au point qu'il soit légitime d'estimer que plus de la moitié de la population vénézuélienne a appris à lire grâce à ces textes.

Cette histoire est un motif de remerciement à Dieu pour le bon travail réalisé par les jésuites en ces cent dernières années d'activité au Venezuela. C'est aussi une occasion d'examen, pour conduire au discernement de notre identité et de notre mission par les temps qui courent et pour voir ainsi quelles sont les nécessités majeures de cette société dont nous nous occupons. C'est finalement une impulsion à nous consacrer au Venezuela avec la grâce de Dieu.

Dessous : Conférence à l'Université catholique Andrés Bello (UCAB).

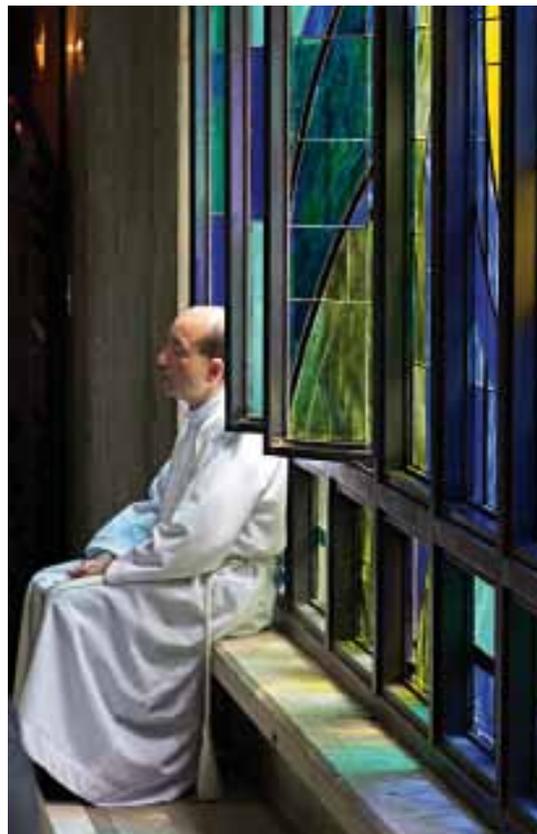
Caracas



Cent ans de la Compagnie de Jésus



Dessus : Conférence à l'Université catholique Andrés Bello (UCAB).
Droite : Durant la messe.



L'acte central de la célébration des 100 ans a pris place le 11 juillet de cette année 2016 avec la Conférence épiscopale vénézuélienne. Elle s'est tenue à l'Université catholique et a consisté en un forum sur le thème des 100 ans et en une messe présidée par le cardinal archevêque de Caracas Jorge Urosa Savino. Le forum fut présenté par le Supérieur provincial, le P. Arturo Peraza, et le P. Luis Ugalde y a disserté, faisant un exposé sur la venue des jésuites au Venezuela et sur ce qu'a signifié leur travail pour le pays dans les principaux domaines de l'action apostolique. « Dès son arrivée, la Compagnie de Jésus poursuivra trois grandes lignes de travail : renforcement de l'Eglise avec la formation du clergé, ainsi que d'organisations laïques, éducation scolaire dans les collèges et apport à la construction d'une société plus juste avec une nouvelle conscience chrétienne dans laquelle la foi, animée par l'amour, mène à remettre en question l'ordre socio-économique et politique injuste, et à construire une société plus juste en accord avec la doctrine sociale de l'Eglise ».

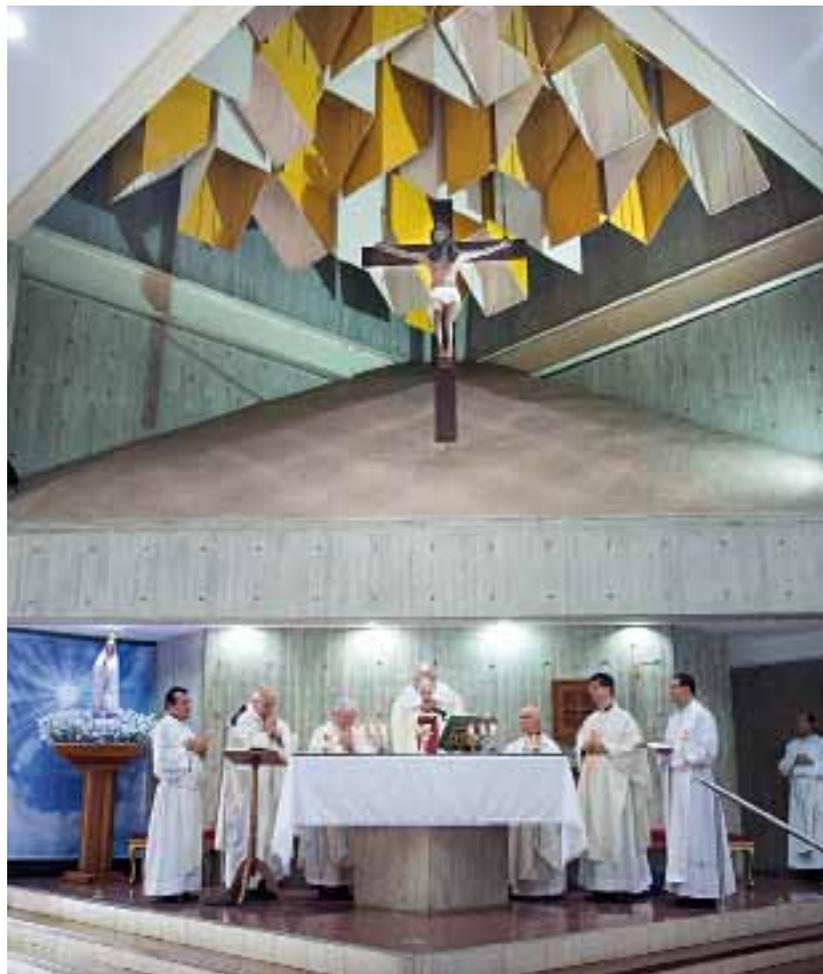
Le cardinal Baltazar Porras Cardozo, archevêque de Mérida, a exprimé sa satisfaction pour le travail accompli par les jésuites en union étroite avec la hiérarchie, ce qui n'a pas exclu les moments de tension entre courants plus avancés et autres moins disposés au

changement à l'intérieur de l'Eglise et de la Compagnie. Se référant à la situation actuelle du pays, il dit ceci : « La tâche éducative comporte des défis et des accents nouveaux dans sa spécificité pédagogique et culturelle, mais aussi, subsidiairement, en matière éthique-anthropologique, car les semences de l'intolérance, la mentalité violente dans le langage, l'utilisation indiscriminée de la force, la criminalisation de toute dissidence, le recours permanent au mensonge, manipulation de l'histoire passée et présente comme arme de domination et d'asservissement des esprits, la réponse violente et la perte d'identité conduisent à l'inaction et au désespoir. Calmer les esprits excités, prendre la patrie sur son dos, selon une expression de Bergoglio, se charger sans haine ni rancœur du bon et du moins bon que nous avons constitué la tâche titanique, mais nécessaire ». Une autre tâche dont les jésuites ont l'expérience est celle de faire face au sécularisme, qui exalte l'autosuffisance de l'humain et qui dénigre toute référence au religieux et en particulier à la vision chrétienne de la vie. Le cardinal Porras a encouragé la Compagnie en ce qui concerne cette tâche, ainsi que celle d'affiner la pastorale de frontières, endroits particulièrement nécessitant de présence évangélisatrice.

Le P. Eloy Rivas, directeur du centre Gu-

milla, avança vers l'avenir en présentant sept domaines d'action grâce auxquels la Compagnie de Jésus peut répondre aux défis actuels et avancer vers une société plus chrétienne et plus humaine. « Nous nous disposons à promouvoir la culture des droits humains avec ses devoirs correspondants, la culture de la démocratie dans tous les domaines de la coexistence humaine et la culture de la vie, pour bannir ainsi toute forme de violence et ses conséquences si présentes aujourd'hui au Venezuela ». Ces domaines d'action sont les suivants : 1) La promotion d'une éducation de qualité pour tous ; 2) La promotion de professionnels ayant une préparation technique solide, des principes éthiques, une conviction chrétienne et un engagement envers le Venezuela ; 3) La coopération relative à la formation des nouvelles générations de prêtres, de religieux, de religieuses et de laïcs engagés ; 4) L'accompagnement pastoral et organisationnel des zones et des situations de frontières physiques et humaines ; 5) L'impulsion vers l'expérience et l'approfondissement de la spiritualité chrétienne à partir de l'expérience des Exercices Spirituels ; 6) L'approfondissement du lien ecclésial de notre travail de pastorale des jeunes à travers le Mouvement chrétien des jeunes Huellas comme apport spécifique à la pastorale des jeunes de l'Eglise ; 7) Notre apport à la recherche et à l'action sociale.

L'Eucharistie fut présidée par le cardinal Jorge Urosa Savino, accompagné par le nonce Monseigneur Aldo Giordano et plus de 40 évêques. Dans son homélie, le cardinal a remercié de tout cœur pour le travail que les jésuites ont effectué le siècle dernier et pour celui qu'ils réalisent actuellement au Venezuela. Il a rappelé les 231 jésuites morts dans la Province au cours de ces années et il a demandé aux jésuites actuels d'affronter entre tous les thèmes, celui du sécularisme. « Aujourd'hui, au Venezuela et dans le monde globalisé, nous sommes au défi d'annoncer avec joie, créativité, imagination, ainsi qu'avec fidélité, clarté, conviction et fermeté, le mes-



sage de salut, la Parole de vie et de bonheur de Notre Seigneur Jésus-Christ qui est le trésor de l'Eglise pour le monde. Je crois que c'est là le plus grand service que nous, hommes et femmes de l'Eglise, nous devons rendre à nos frères dans le monde actuellement ».

Comme le disait le P. Provincial Arturo Peraza, le siècle passé de la Compagnie au Venezuela nous invite à trois choses : « à remercier le Seigneur pour ces 100 années de présence au Venezuela, en voyant notre histoire, les personnes et notre action dans le pays; à fortifier notre identité et notre mission en tant que compagnons de Jésus; à actualiser les réponses que nous voulons donner aux défis que la réalité nous pose à partir de la perspective du Plan apostolique de la Province, en rêvant avec d'autres à l'avenir que nous sommes en train de construire ensemble ».

Dessus : Concélébration à l'Université catholique Andrés Bello (UCAB).

1916-2016

Quarante ans des Services Sociaux Jésuites

Les Services Sociaux Jésuites ont commencé à partir de la régence d'un jésuite qui aidait de jeunes prisonniers à se réintégrer dans la société après leur libération de prison. Il leur trouvait des logements où ils habitaient avec des tuteurs.

Andrew Hamilton, S.J.

Traduction de Louis Marcellin-Rice

Dessous : Personnel des Services Sociaux Jésuites avec une banderole sur les réfugiés.

Selon une légende, St Ignace, en priant, comme plusieurs saints de son époque, levait souvent les deux pieds au-dessus du sol. Ceci semble peu probable. Mais Ignace aurait dit que ses disciples devraient vivre « toujours avec un pied levé, prêts à se ruer d'un endroit à un autre, selon notre vocation et notre Institut ».

En Australie, les Services Sociaux Jésuites (JSS) ont choisi l'image d'Ignace comme symbole central de la célébration de leur 40^{ème} anniversaire. Elle exprime l'esprit de l'organisation : un pied fermement planté dans la réalité désordonnée de l'humanité, et l'autre prêt à courir vers les personnes les plus démunies et les accompagner.

Les Services Sociaux Jésuites ont commencé à partir de la régence d'un jésuite qui aidait de jeunes prisonniers à se réintégrer dans la société après leur libération de prison. Il leur trouvait des logements où ils habitaient avec des tuteurs. En Australie les prisonniers sont vulnérables. Beaucoup d'entre eux souffrent de maladies mentales ; ils sont haïs et condamnés. Il en résulte que leur temps d'incarcération est un stigma qui redouble ensuite leur

difficulté à trouver un emploi.

Les Services Sociaux Jésuites poursuivent leur travail avec de jeunes malfaiteurs, et dans tous leurs derniers projets ils ont recherché les personnes les plus vulnérables de la société pour les aider à se réintégrer dans leurs communautés. Par l'engagement d'environ 230 employés et 280 volontaires leurs travaux se sont étendus en réponse aux changements dans la société qui affectent les plus vulnérables.



En Australie, les migrants et les réfugiés sont particulièrement vulnérables. Les gouvernements ont suscité l'antipathie envers eux et les ont maltraités pour les dissuader de demander la protection en Australie. Les Services Sociaux Jésuites ont sponsorisé des programmes de devoirs pour les enfants réfugiés et fourni des lieux où les femmes peuvent se réunir avec leurs enfants, souvent en garderie. Elles peuvent y apprendre l'anglais et les coutumes locales, et se soutenir entre elles.

Face à l'hostilité populaire générale envers les réfugiés et d'autres groupes minoritaires en Australie, les Services Sociaux Jésuites travaillent à la création de « communautés de justice », qui réuniront des avocats et du soutien pour changer les attitudes communautaires. Plus récemment par l'Alliance catholique pour les personnes demandant l'asyle, ils essaient de mobiliser les ressources des secteurs catholiques de l'éducation, de la santé et de la sécurité sociale. Ils ont aussi un programme pour former des orateurs dans les communautés vulnérables capables de s'adresser aux paroisses et aux écoles. Ces petites initiatives

sont complémentaires au travail des Services Jésuites des Réfugiés.

En Australie, malheureusement, il y a de nombreux suicides. Le stigma lié au suicide rend leurs familles et amis profondément affligés et brisés, incapables d'en parler, et conduit les autres à les éviter. Le silence qui s'ensuit rompt les rapports et conduit à des maladies mentales. Le programme Support après le suicide offre aux personnes un espace où du personnel qualifié et sympathisant les écoute et les encourage à parler de leurs expériences.

De nombreux Australiens indigènes aussi se sentent comme des étrangers dans leur propre pays. Une beaucoup plus grande proportion de jeunes Australiens indigènes souffre de mala-

Dessous : Personnel des Services Sociaux Jésuites à la manifestation pour les réfugiés le dimanche des Rameaux.

Réfugié



Quarante ans des Services Sociaux Jésuites

*Dessous : Une jeune
aborigène à Fitzroy.
Au fond : Des élèves du
Jesuit Community
College à l'ordinateur.*

dies physiques et mentales et d'addictions ; ils sont incarcérés, au chômage et vivent dans des familles plus instables que leurs contemporains non-indigènes. Ils sont hautement représentés dans de nombreux programmes des Services Sociaux Jésuites, qui ont donc donné de l'emploi à des indigènes.

Les Services Sociaux Jésuites ont également développé une présence dans le Territoire Nord, où des photos qui montrent des jeunes hommes cagoulés et apparemment battus par des officiers dans un établissement de justice juvénile ont provoqué un scandale généralisé et un engagement à réformer le système de justice. Dans le "outback" Australien de nombreuses personnes indigènes isolées souffrent de maladies rénales. Des travailleurs des Services Sociaux Jésuites ont pu faire en sorte qu'on leur apporte des machines de dialyse afin de leur épargner de très longs et douloureux déplacements à l'hôpital.



En plus de leurs efforts pour rejoindre les groupes des personnes les plus vulnérables, les Services Sociaux Jésuites ont également exploré des moyens plus efficaces pour les insérer dans la société. Un des programmes les plus populaires est le "Artful Dodgers Studio", qui célèbre actuellement son vingtième anniversaire et fournit un lieu sûr et accueillant où des jeunes désavantagés peuvent venir et s'exprimer en écriture, en musique et en art.

Quelques-uns de ces jeunes sont très doués naturellement. Lorsqu'ils acquièrent plus de confiance en eux et dans le programme ils peuvent devenir amis et tuteurs pour les plus jeunes. Ils sont aussi souvent appelés à parler aux étudiants dans les écoles locales et à leur offrir des spectacles. Un des plus doués est un jeune homme du Burundi qui fut jadis un enfant soldat. Aujourd'hui il a une réputation croissante comme chanteur de rap. Il étonne les étudiants lorsqu'il leur dit qu'en tant que jeune son plus grand désir était de porter un uniforme scolaire, tout comme eux, et de recevoir le don d'une éducation.

A cause de leurs compétences linguistiques limitées, des pressions de leur travail et de leurs espoirs culturels, beaucoup de personnes vulnérables ont des difficultés à profiter des programmes pédagogiques. Leur manque de qualifications leur rend difficile de trouver un travail. Alors le Jesuit Community College a été établi en 2011 pour fournir de brefs programmes éducatifs qui intéressent les étudiants à leurs propres niveaux et pour lesquels ils peuvent recevoir du mérite. La variété des cours est très grande, allant de servir du bon café, cuisiner, travailler dans des cuisines et des supermarchés, à porter des soins aux animaux, à trouver du travail, ainsi qu'à acquérir des compétences linguistiques. Ceux-ci complètent les formations informelles offertes par d'autres programmes. Elles comprennent des leçons de conduite, l'entretien des vélos, et des programmes conçus pour des groupes de cultures particulières. La liste des cours donne une idée de la vaste gamme d'intérêts et des besoins des personnes qui les suivent.

Ces dernières années les Services Sociaux Jésuites ont élargi leurs ressources en recherche politique et communications. En Australie beaucoup de soins pour les personnes les plus vulnérables dans la société sont financés et régulés par les gouvernements. Cependant en partie à cause de l'ignorance publique et d'idées fausses en ce qui concerne leurs vies et leurs besoins, souvent nourries par les médias populistes, ils ne réussissent pas à recevoir la priorité que les gouvernements devraient leur accorder.

Il est alors important pour les Services Sociaux Jésuites, avec l'autorité que leur donne le travail avec des personnes vulnérables, d'éduquer le public en ce qui concerne leurs expériences et leurs besoins. Il faut aussi engager le gouvernement avec des propositions de politiques fondées sur l'évidence. Pour ces raisons la construction d'une équipe média et des politiques est une priorité continue.

On peut voir combien ceci peut être effectif dans le projet de recherche "Dropping Off the Edge" qui a réuni de l'information sur des signes d'être désavantagés en Australie. Ce projet a trouvé que ces signes étaient concentrés dans relativement peu de zones géographiques, et aussi que les personnes qui sont désavantagées d'une manière ou d'une autre sont très susceptibles de souffrir d'autres formes de désavantage, ce qui suggère le besoin pour les gouvernements de construire à long terme des programmes coordonnés dans ces zones.

L'équipe politique a alors organisé des briefings pour les agences qui travaillent avec les personnes désavantagées aussi bien que pour les représentants des ministères de l'Etat, et l'équipe media a assuré que la recherche a acquis une couverture étendue. Ainsi une proposition qui offre de grands avantages aux personnes vulnérables exerce une grande influence.

Les Services Sociaux Jésuites puisent dans la tradition ignatienne pour inspirer, déterminer et guider l'organisation et son peuple. Vu que la société australienne est séculaire et d'une grande diversité, ceci constitue un défi continu. L'organisation, y compris sa contribution aux réseaux internationaux des jésuites dans les secteurs mines, écologie et prisons, est dirigée par des laïcs, hommes et femmes, et parmi son personnel se trouvent des Catholiques, des Protestants, des Juifs, des Bouddhistes, des Musulmans et des agnostiques. Tous sont inspirés par la vision que tout être humain est précieux



et lié aux autres, ainsi que par les mots-clés ignatien : l'accueil, le discernement, le courage. Les rencontres sur chaque niveau réfléchissent constamment sur la façon avec laquelle s'expriment ces valeurs dans la vie intérieure, le saint ministère et la gouvernance des Services Sociaux Jésuites.

Quel que soit le sentier sur lequel nos pas seront amenés au futur, il exigera aux Services Sociaux Jésuites d'être toujours prêts, le pied déjà levé, à sortir accueillir les personnes vulnérables. Ces Services continueront d'être appelés à lire le monde et ses besoins changeants, et à être prêts à soutenir les frais multiples de leurs responsabilités.

En haut : Musicien indigène pendant la messe.

Dessus : Alliance catholique pour les personnes demandant l'asyle en février 2016 dans la cathédrale St. Patrick avec Mgr Long.

Services Sociaux

À la lumière des documents des Archives romaines de la Compagnie de Jésus

Saint Stanislas Kostka

Saint Pierre Canisius envoie à Rome saint Stanislas Kostka avec une lettre de recommandation pour le Père Général François Borgia, dans laquelle nous trouvons les paroles *nos de illo praeclara speramus* (« nous attendons de grandes choses de lui ») qui deviendront célèbres et seront souvent citées dans les récits sur Kostka.

Robert Danieluk, S.J.
Traduction de Isabelle Cousturié

Dessous : Exemples de la signature de saint Stanislas Kostka dans les documents qui témoignent de son entrée au noviciat.

La vie de saint Stanislas Kostka (1550-1568) est suffisamment connue et il ne manque certes pas de littérature en différentes langues pour ceux qui voudraient en savoir plus sur son histoire. Donc, je ne crois pas qu'il soit très utile de nous étaler encore une fois dessus, à l'occasion des 450 ans de sa mort, même s'il est vrai que ce saint est peut-être moins cité aujourd'hui que par le passé. Cet article veut apporter sa modeste contribution en présentant quelques documents sur le jeune saint, dont sont en possession les archives romaines de la Compagnie de Jésus. Certains sont connus et ont même été publiés, d'autres ont une histoire qui confirme bien le dicton latin *Habent sua fata libelli* (Les livres ont leur destin). Presque

tous remontent à l'entrée au noviciat du jeune Kostka.

Stanislas est né en 1550 à Rostków (au nord de Varsovie) dans une grande famille de la noblesse polonaise. A 14 ans, il est envoyé avec son frère aîné Paweł (Paul) et un précepteur, au collège jésuite de Vienne. Dans les années 1564-1567, il demeure dans la capitale autrichienne et se consacre à ses études, menant une vie spirituelle très intense qui nourrira en lui un fort désir d'entrer dans la Compagnie.

Mais son père est absolument contraire à son projet. Les jésuites viennois n'osent pas le faire entrer en de telles circonstances, et conseillent alors à Stanislas de voir plus loin. En 1567, le jeune homme quitte donc Vienne en cachette et se rend à Dillingen, en Bavière. Sa fuite rocambolesque, y compris son changement de tenue pour échapper à son frère qui s'était lancé à sa poursuite, deviendra un des thèmes privilégiés de l'hagiographie du saint.

À Dillingen, le fuyard est reçu par saint Pierre Canisius, alors provincial des jésuites allemands. Pour voir si son désir de vie religieuse est un désir sérieux, Stanislas est plié, pendant plusieurs semaines, à d'humbles travaux dans le collège. Tâches qui constituaient bien entendu une sorte d'épreuve pour un jeune issu de la noblesse. Le candidat passe le test de manière plus que satisfaisante. Au point que saint Pierre Canisius, fin septembre, décide de l'envoyer à Rome avec une lettre de recommandation pour le Père Général François Borgia. Il est dit dans cette lettre *nos de illo praeclara speramus* (« nous atten-



dons de grandes choses de lui »), paroles qui deviendront célèbres et seront souvent citées dans les récits sur Kostka.

Cette lettre (surnommée par certains « lettre des trois saints »), écrite par saint Pierre Canisius en personne, le 25 septembre 1567 à Munich, est aujourd'hui conservée dans les archives de la Curie généralice. Une note de l'archiviste, P. Edmond Lamalle, écrite en 1986, témoigne qu'il a lui-même eu la joie de retrouver le document après en avoir longtemps perdu les traces. Ainsi, en plus d'une copie de la lettre, exposée dans les petites chambres du Saint, à Saint-André, nous avons aussi le précieux original.

Stanislas, muni de cette lettre, se remet en route pour Rome, accompagné de deux jeunes jésuites, envoyés pour y faire leurs études. Ils feront le voyage à pieds d'Allemagne à Rome. Arrivé dans la ville éternelle, le jeune homme est reçu par François Borgia. Le noviciat romain ne se trouve pas encore au Quirinal et Stanislas sera un des tous premiers à habiter la maison Saint-André. Il passe donc ses premières semaines entre la Maison Professe et le Collège Romain. Les deux institutions avaient un aspect bien différent de celui que nous connaissons, car à l'époque ni l'église du Gesù ni la maison actuelle n'existaient. Et le collège se trouvait à une autre adresse, n'était pas dans le lourd édifice que nous voyons aujourd'hui sur la place de même nom.

L'entrée de Stanislas au noviciat des jésuites est décrite dans deux autres documents qui méritent attention. Les deux textes portent la signature du Saint et témoignent que ce dernier a dû passer lui aussi, comme tous les candidats, un examen d'entrée. En fait, il s'agissait plus d'un entretien pour évaluer sa demande d'admission et vérifier qu'il n'y ait pas d'empêchement.

Le premier document porte la date du 27 octobre 1567. Il est intéressant car écrit par Stanislas lui-même ! Il s'agit d'une déclaration dans laquelle le jeune homme se dit prêt à se soumettre à cet examen, et signe : *humillimus famulus Stanislaus Kostka*.

Le document ne se trouve dans nos archives que depuis 2009, offert par le Collège Teutonique de Rome, où il était conservé pour des rai-



sons difficiles à expliquer (serait-ce suite aux tristes vicissitudes que la Compagnie connut à la fin du XVIIIème siècle ?). Le Collège appartenait jadis aux jésuites, comme témoigne une note du père Domenico Franceschini, Supérieur général de la Province romaine, en 1752, qui atteste de l'authenticité du texte par un cachet de sa main.

Le second document est une note dans le livre des novices qui confirme l'examen d'entrée soutenu par Stanislas avant d'intégrer la maison de probation le 28 octobre 1567. Cet acte porte lui aussi sa signature. On y trouve des informations sur lui ou sur sa famille. Mais le texte n'apporte rien de nouveau par rapport à ce que l'on savait déjà. Sa valeur de preuve, de souvenir et de relique, en fait néanmoins un précieux document.

Stanislas est donc accepté comme novice à Rome et peut finalement suivre sa vocation désirée depuis si longtemps ! Il le fait avec tout l'enthousiasme de ses dix-huit ans, comme on peut bien l'imaginer, se consacrant, les mois suivants, à la formation religieuse qui était of-



En haut : Stanislas Kostka est accueilli dans la Compagnie par le Père Général François Borgia. Au-dessus : Exemples de sa signature dans les documents qui témoignent de son entrée au noviciat. Ce document, donné à l'ARSI en 2009, est moins connu que les autres.

Rostków

Saint Stanislas Kostka

ferte aux futurs jésuites. Hélas, pendant l'été 1568, le jeune novice attrape la malaria et, en très peu de temps, meurt de la maladie dans la nuit entre le 14 et le 15 août à la maison Saint-André au Quirinal où il fut ensuite enterré.

Les jésuites s'empresent aussitôt d'écrire sa vie, donnant le coup d'envoi à une littérature qui ira de pair avec la réputation de sainteté dont Stanislas jouira immédiatement.

En 1605, le pape Paul V confirme son culte public autorisant certains actes dans l'église annexe du noviciat. Cette autorisation pontificale équivaudra à une béatification, et il sera, avec Louis Gonzague, le premier jésuite élevé à la gloire des autels. Le fondateur de la compagnie de Jésus lui-

même, Ignace de Loyola, n'a été béatifié qu'en 1609 ! Par contre, il faudra attendre plus longtemps pour sa canonisation qui ne sera proclamée qu'en 1726, par le pape Benoît XIII.

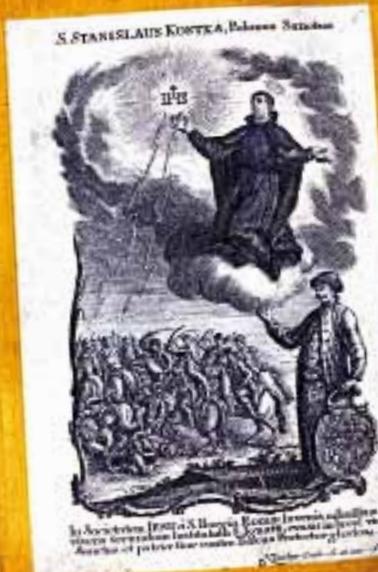
Dans son pays d'origine, Stanislas est déjà connu et aussitôt vénéré. Au XVII^{ème} siècle, les polonais voient en lui un patron important, à qui s'adresser dans les moments difficiles, dans les moments de guerre, qui ne manquaient pas à l'époque. La gravure reproduite ici témoigne de cette dévotion et de cette foi en son intercession.

Stanislas Kostka sera ensuite vénéré comme saint patron des jeunes, et comme patron des novices au sein de la compagnie de Jésus.

Ces documents d'archives témoignent d'une vie qui fut brève mais néanmoins suffisamment longue pour donner raison à l'espérance que saint Pierre Canisius avait exprimée en 1567. Saint Stanislas a certainement accompli de « grandes choses », même s'il les a accomplies de manière différente de ce qu'avait probablement en tête l'« Apôtre d'Allemagne » en écrivant au Père Général pour lui recommander ce candidat très prometteur.

Dessous : Lithographie illustrant Stanislas Kostka comme un important saint patron pour la Pologne.

Rome



滿瀧離塵志不迷
 醫齡悟道寵恩
 奇知機審矣先
 詳父倚杖飄然
 遠訪印神健綠
 常天上味身安
 豈待世間醫勿
 云八月功修少
 仰湘芳踪萬古
 稀

Examen Stanislas Polonus qui
 venit ad 27. Octobris 1605.
 Jul. 5. p. Innocentio 10. nullo subit impedire
 vocari Stanislas, atque deinde ordinem
 unum ex Polonis salutem, hunc patrem et
 matrem et vocari Joannes Polonus castre
 Namus Sacrosanctis, mater vocatur Mar
 parata: habet tres fratres et unam sororem
 viventes. habet vitam impedire societate
 nam est seque amicus. vacavit literis
 p. tres annos q. grammaticis et humanitatibus
 p. Bethonia, sed habere beneam in gram
 matulam habuit impedimentum. et est
 in differens ad suaque superiores. illi in
 vacavit, q. fit in quibusdam rebus
 humanitatem cum dicitur amicus
 Stanislas Kostka

En mission avec le Christ Réconciliateur

En préparation à la 36^{ème} Congrégation Générale, le Père Général Adolfo Nicolás invitait la Compagnie à s'efforcer d'entendre l'appel du Roi Eternel et d'identifier « les trois appels que nous discernons comme étant les plus importants que le Seigneur adresse aujourd'hui à toute la Compagnie ». Par l'intermédiaire des Congrégations provinciales et régionales, nos provinces et nos régions ont répondu à cette invitation. L'appel à partager l'œuvre de réconciliation de Dieu dans notre monde brisé est apparu souvent et puissamment. (CG36, D.1., n.21)



Interview au P. Adolfo Nicolás

Antonio Spadaro, S.J.

Traduction de Vincent de Beauhoudrey, S.J.

■ **Père Nicolás, quel est votre état d'esprit au moment de terminer votre service de Supérieur général ?**

Le même qui m'habite généralement à la fin d'une mission : j'ai fini d'être utile et je peux commencer paisiblement à envisager ce que je pourrais entreprendre.

■ **Quels ont été, au cours de vos années comme préposé général, les moments les plus significatifs pour la Compagnie ?**

Les synodes, la démission de Benoît XVI, l'élection du pape François. Les moments importants pour la Compagnie sont toujours ceux de l'Eglise.

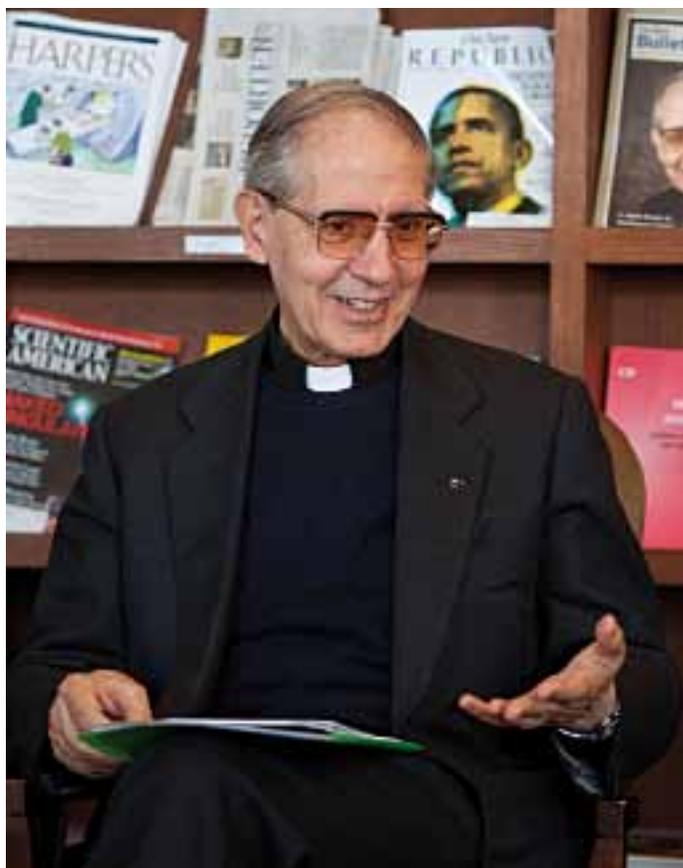
■ **Votre expérience de Supérieur général vous a permis de prendre la température de la vie religieuse ? A-t-elle changé depuis**

vosre élection ? Est-ce que vous percevez de la fatigue ? de la tiédeur ? ou au contraire des signes d'espérance ?

Je n'ai pas vu de changement. La vie religieuse va bien, et elle porte en elle un grand désir de servir l'Eglise et de répondre avec générosité aux défis de notre temps. Une nouvelle espérance a émergé avec le pape François ; il nous comprend bien, nous les membres d'ordres religieux, et il connaît la place et la mission de la vie religieuse.

■ **Le pape François a défini les religieux comme des pécheurs et des prophètes. Comment comprenez-vous ces mots ? Est-il important pour un religieux de se sentir pécheur ? Et qu'est-ce que signifie être prophète aujourd'hui ?**

Pour un religieux, c'est important de se sentir pécheur. Nous ne sommes ni meilleurs ni pires que les autres chrétiens et donc nous ne pouvons pas juger les autres. À chaque fois que par le passé nous nous sommes crus meilleurs, nous avons découvert ensuite des péchés cachés – que nous avons nous-mêmes cachés parfois – qui nous ont humiliés. Je pense avec le Pape qu'une Eglise qui juge les autres montre peu de sagesse et se met à la place de Dieu, l'Unique qui peut voir les cœurs. Sur la prophétie, je me risque humblement à une distinction. Il y a, d'une part, un service prophétique à l'intérieur de l'Eglise qui rejoint ceux qui ont la foi : c'est à cela que se réfère le Pape quand il parle de « mettre le bazar », de créer une certaine confusion et de donner à penser. D'autre part, il y a le service en direction de ceux qui n'ont pas la foi. Pour eux, la prophétie a peu de sens. Au contraire, ce qui réussit à les toucher, c'est les témoignages d'une sagesse plurielle, humaniste, évangélique, capable de faire réfléchir et de faire surgir des questions : est-ce vrai ? Est-ce plus humain, plus authentique ? Telle est la fonction des religieux dans de nombreuses situations aux marges de l'Eglise ou même au-delà de « nos frontières ».



■ **Quel est le langage prophétique pour aujourd'hui ?**

Je suis toujours touché par le lien qu'Israël établit entre le prophétisme et sa fin. Dans le livre de Daniel, on reproche la disparition du prophétisme en Israël. La seule raison plausible avancée est que le peuple en exil a perdu la foi. Seul un petit reste de foi est maintenu. Or le prophétisme ne peut exister qu'au cœur d'une communauté de foi. De nombreux religieux vivent maintenant dans des lieux où on ne professe pas la foi. Quel est le langage adapté à ces situations ? Il est intéressant de remarquer que lorsque le prophétisme disparaît, la sagesse apparaît comme le nouveau langage de Dieu. C'est peut-être là le vocabulaire le plus adapté à une Europe qui a perdu la foi. Peut-être avons-nous besoin de nous inspirer de la sagesse des sages et des peuples pour parler d'une manière que le monde puisse comprendre.

■ **Cette sagesse aide-t-elle à rester aux périphéries ?**

Oui, nous devons apprendre une nouvelle manière de regarder le monde pour parler aux gens. Aller aux frontières et observer comment vivent ceux qui sont au-delà de nos limites peut être très exigeant, mais c'est aussi très intéressant et attirant, parce qu'il y a du bon dans chaque personne, culture et religion. C'est pour cela qu'il faut, pour aller aux frontières, des hommes ayant une foi profonde, enracinée, cultivée, des hommes capables de parler avec sagesse et de se faire écouter.

■ **Vous avez beaucoup voyagé, vous avez une ample vision du monde. Quels sont, selon vous, les défis les plus grands pour le monde d'aujourd'hui ?**

Se demandant pourquoi aussi peu de Japonais se faisaient chrétiens, un évêque japonais avait l'habitude de dire : « Jésus a dit : « Je suis le chemin, la vérité et la vie. » La majorité des religions asiatiques sont des religions ou des spiritualités du chemin : shintoïsme, confucianisme, bouddhisme, kendo, aikido... Mais la plupart des missionnaires occidentaux sont venus prêcher et parler de la vérité. » Substantiellement, il n'y a pas eu de vraie rencontre avec le Japon. Plus je voyage à travers le monde, plus je pense que cet évêque avait raison : l'Asie est le chemin. L'Europe et les États-Unis se préoccupent de la vérité, l'Afrique et l'Amérique latine sont la vie et maintiennent vivantes



les valeurs que les autres ont oubliées (l'amitié, la famille, les enfants). Pour nous, jésuites, il est significatif que saint Ignace – si je le comprends bien – se soit plus intéressé au chemin qu'à tout autre chose. Il s'est intéressé à la manière de croître et d'être transformé en Christ. Pour nous, chrétiens, le défi est de réaliser que nous avons besoin de toutes les sensibilités, de tous les continents, pour rejoindre la plénitude du Christ, qui est aussi la plénitude de notre humanité. Cette vision est présente en arrière-fond de tous les appels du pape François en faveur des migrants et des réfugiés.

■ **Selon vous, la Compagnie a-t-elle adopté les défis de notre temps ? Comment évaluez-vous la façon dont elle accomplit actuellement sa mission apostolique ?**

Je pense que nous, jésuites, qui comme chacun sait ne sommes pas exempts de défauts, traversons une période apostolique heureuse dans la mesure où nous nous soucions de questions importantes telles que la pauvreté, l'exclusion, une bonne éducation pour tous...

■ **Vous aimez le Japon. Qu'est-ce que la mission dans cette grande culture peut nous enseigner ?**

La sensibilité musicale. Les Japonais sont parmi les peuples au monde qui ont le plus grand

Frontières

Interview au P. Adolfo Nicolás

sens musical. La religion y est beaucoup plus liée au sens musical qu'à un système rationnel d'enseignements et d'explications. Les Japonais – grâce aux racines du bouddhisme – vivent avec une profonde sensibilité, une ouverture à la transcendance, à la gratuité, à la beauté qui soutiennent les expériences humaines. Mais ce sentiment est menacé par une mentalité purement économique ou matérialiste, qui empêche d'atteindre les dimensions plus profondes de la réalité. La mission aujourd'hui au Japon et en Asie peut nous aider à découvrir ou redécouvrir la sensibilité religieuse comme un sens musical, comme conscience et appréciation des dimensions de la réalité qui sont plus profondes que la raison instrumentale ou les conceptions matérialistes de la vie.

■ **Cela concerne donc aussi l'éducation : en éduquant au sens musical, on éduquerait au sens religieux. Les institutions scolaires de la Compagnie ont-elles ici un rôle à jouer ?**

Ce serait une tragédie si nos institutions éducatives se limitaient à la rationalité et à l'autocompréhension de l'être humain caractéristiques de notre monde séculier et matérialiste ! La Compagnie ne s'occupe pas d'éducation

pour faire du prosélytisme mais pour transformer les personnes. Nous voulons former un nouveau type d'humanité, qui soit, pour ainsi dire, profondément musical, qui maintienne la sensibilité à la beauté, à la bonté, à la compassion, au-delà des intérêts de l'économie ou de la production matérielle. Le Christ propose une vision de l'humanité complète, qui porte la personne au-delà d'elle-même, au nom du soin et de la préoccupation pour les autres. Il ne se contente pas d'informer, mais il propose une sagesse profonde.

■ **Vous êtes Européen mais vous avez passé votre vie en Asie et vous y retournerez à la fin de votre charge. Que représente l'Asie pour l'Eglise et pour le monde aujourd'hui ?**

Une source d'espérance. L'Asie est différente et possède les sources de sagesse les plus anciennes de l'humanité. Si Dieu a été présent, à l'œuvre, au travail comme dit saint Ignace, en quelque partie du monde, il l'a certainement été avec une efficacité particulière en Asie. Nous en avons vu les fruits lors du tremblement de terre associé au tsunami et à la menace nucléaire au nord de Tokyo. Le monde n'a jamais vu une telle maîtrise de soi, une telle discipline, une telle solidarité et un tel détachement ! Cela n'a pas été le fruit d'un effort orchestré politiquement, mais bien la réaction spontanée d'un peuple éduqué, génération après génération, dans ces valeurs. L'Asie a manifesté ce jour-là quelque chose de significatif pour le monde, et je n'ai pas de difficulté à y discerner un message prophétique.

■ **Qu'en est-il de l'Eglise en Europe ? Quels sont les principaux défis et tensions qui attendent ce continent ? Quels risques doivent être évités ?**

Je ne suis pas un expert des questions européennes, il m'est donc difficile de répondre à ces questions. Ceux qui en savent plus que moi parlent de sécularisation, de crise de sens et d'espérance, de manque de joie, en plus de problèmes qui ne sont malheureusement pas spécifiques au continent, comme la pauvreté,



le chômage ou la violence. Reste que l'Europe occupe une toute petite place dans le monde, bien qu'elle soit encore importante.

■ **Le problème migratoire est toujours plus marqué. Quelle serait la juste manière de l'aborder ?**

Celle du Pape. Face à une situation de souffrance et d'exclusion, nous sommes tous capables de solidarité et de compassion. Il s'agit de faire nôtre cette situation et de chercher ensemble une solution d'avenir qui puisse vraiment aider chacun. Jusqu'à ce que nous trouvions une solution définitive juste, nous devons nous contenter de partager nos recherches.

En tant que jésuite, nous devons aussi toujours rappeler que la communication entre civilisations se fait justement à travers les réfugiés et les migrants. Le monde que nous connaissons s'est formé ainsi. Cela n'a pas été une simple addition de cultures, mais un véritable échange. Même les religions se sont diffusées de cette manière. Les migrants nous ont ouverts au monde. Sans eux, nous serions restés enfermés dans notre propre culture, vivant avec nos préjugés et nos limites. Chaque pays court le risque de s'enfermer dans des horizons limités, étroits, alors que, grâce aux migrants, il peut s'ouvrir à de nouvelles dynamiques.

■ **Cela implique-t-il de voir le monde autrement ?**

Le moment est arrivé où l'humanité doit se penser comme une unité et non plus comme un ensemble de pays séparés par des traditions, des cultures et des préjugés. L'humanité doit se penser comme ayant besoin de Dieu, et cette profondeur ne pourra venir que de l'union entre tous.

■ **Avec l'encyclique *Laudato Si'*, l'écologie est intégrée à la doctrine sociale de l'Eglise (voir à ce sujet, de Michel-Maxime Egger, *Environnement. Jalons pour une conversion*). Quelle est votre réaction personnelle face à**



ce texte ?

Je crois que l'intervention du Pape a été opportune et que ce thème ne pouvait plus attendre. C'était devenu une urgence. Nous avons tous besoin d'une nouvelle conscience pour accueillir positivement les initiatives qui surgissent partout pour protéger la création. Le lien que le Pape établit entre la nature et la situation difficile des pauvres me touche particulièrement, car ils sont les premiers à souffrir des conséquences de notre négligence.

■ **Le premier Pape jésuite de l'histoire a été élu en la personne de François. Qu'avez-vous ressenti au moment de cette annonce ? Et comment aborder l'élection d'un nouveau supérieur de la Compagnie (si votre démission est acceptée) alors que nous avons un Pape jésuite ?**

Nous autres jésuites pensions qu'il serait impossible à l'un d'entre nous d'être élu Pape deux cent ans seulement après la suppression de la Compagnie et trente-cinq ans après l'intervention pontificale sur notre gouvernement ! Mais l'improbable s'est produit. L'élection d'un général sous le pontificat de François, lui-même jésuite et connaissant de

Laudato si'

Interview au P. Adolfo Nicolás

nombreux jésuites, prend ainsi effectivement une signification spéciale. Je dois dire que depuis le début il s'est montré très respectueux des Constitutions de la Compagnie et très lié à sa manière de faire.

■ **Pour le pape François, un «jésuite doit être une personne à la pensée incomplète, à la pensée ouverte» (voir *Entretien avec le pape François !*, l'interview accordé par le Pape aux revues culturelles jésuites de 2013). Qu'est-ce que cela signifie pour vous ?**

Cela signifie quelque chose de très important et de très profond. En toile de fond, il y a cette conscience, parfois oubliée, que Dieu est un mystère, ou plutôt «le mystère des mystères». Il est évident que si nous y croyons, nous ne pouvons pas nous considérer en possession d'une parole définitive sur Dieu et sur les mystères dans lesquels nous nous débattons (la personne humaine, l'histoire, la femme, la liberté, le mal, etc.). Notre pensée sera toujours incomplète, ouverte à de nouveaux éléments, de nouvelles compréhensions, de nouvelles opinions sur la vérité, etc. Nous avons tant à apprendre du silence qui vient de l'humilité, de la simple discrétion ! Le jésuite, comme je l'ai dit une fois en Afrique, doit avoir trois

odeurs : celle des brebis, c'est-à-dire du vécu de son peuple, celle de sa communauté et des livres, c'est-à-dire de la réflexion profonde, et celle du futur, c'est-à-dire d'une ouverture radicale à la surprise de Dieu. Voilà ce qui peut, je le crois, faire du jésuite un homme à la pensée ouverte.

■ **Quelle est la place de l'Eucharistie et des sacrements dans la vie d'un jésuite ?**

À propos de l'eucharistie, nous avons tant insisté sur la présence réelle que nous en avons oublié de nombreux autres aspects qui touchent notre vie quotidienne. L'eucharistie est un échange de dons : nous recevons le pain comme notre nourriture quotidienne et, prenant une part de ce pain, nous l'offrons à Dieu. Le Seigneur transforme ce pain et nous le rend. L'Eucharistie est un échange de dons qui ne s'interrompt jamais et qui peut changer nos vies. Elle nous aide à être généreux et ouverts. Saint Ignace a vécu cette réalité et il a pris les décisions les plus importantes lors de la célébration de l'eucharistie. Je suis touché par la manière de célébrer du pape François : avec des pauses, de la dignité, un rythme qui invite à la méditation et à l'intériorisation. C'est ainsi que les jésuites célèbrent.

■ **Dans son homélie à l'église du Gesù (Rome) le 3 janvier 2014, le Pape a dit : « Ce n'est que si l'on est centré sur Dieu qu'il est possible d'aller vers les périphéries du monde ! » Quelles sont ces périphéries ?**

J'ai toujours été convaincu que les défis de la Compagnie sont ceux-là mêmes de l'humanité, et donc la pauvreté, le chômage, le manque de sens, la violence et l'absence de joie. La question est de savoir comment affronter ces défis. Et c'est là qu'intervient ce qui compte le plus : la préférence pour l'autre et le détachement qui permet d'aller là où manque la sécurité à laquelle nous sommes habitués.

■ **Le pape François est relié à la fameuse phrase tirée d'un éloge funèbre de saint Ignace : « Ne pas être enserré par le plus**



grand, être cependant contenu tout entier dans le plus petit, voilà qui est chose divine. » Qu'est-ce que signifie ?

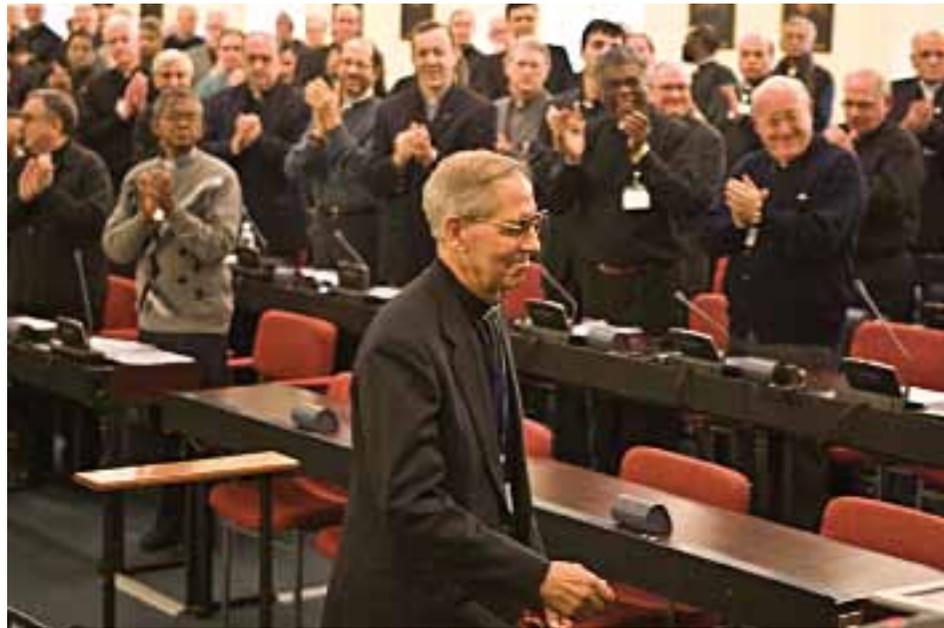
Il y a diverses théories. Je la lis comme un éloge de la liberté intérieure. Ne comptent ni l'œuvre que nous accomplissons ni sa grandeur ni même sa répercussion sociale ; ce qui importe, c'est la volonté de Dieu, rien d'autre. Et l'homme est capable de s'y associer, de se réjouir de la reconnaître et de l'accomplir, même si personne ne peut prétendre connaître avec certitude la volonté de Dieu. Nous sommes tous en recherche et toujours obligés de discerner où est cette volonté.

■ Qu'attendez-vous personnellement de la Congrégation Générale ? Quels sont vos désirs ?

Tout d'abord, que soit élu un bon Supérieur général, ce qui n'est pas si difficile vu que la Compagnie a survécu à ma présence ! Je pense que la Congrégation discernera sur la manière d'améliorer notre vie religieuse et notre service auprès de l'Eglise et de l'Evangile, pour mieux « servir les âmes », comme le voulait saint Ignace. Ainsi, j'espère que le fruit de la Congrégation sera une meilleure vie religieuse, dans l'esprit de l'Evangile et une imagination renouvelée. Les temps ont changé depuis la Congrégation précédente. Nous avons besoin d'audace, de fantaisie, de courage pour affronter notre mission qui fait partie de la plus grande mission de Dieu dans notre monde. J'espère aussi que le Pape s'adressera à la Congrégation en lui exposant son sentiment et ses préoccupations.

■ Comme votre prédécesseur le Père Kolvenbach, vous laissez votre charge. Benoît XVI, de son côté, a renoncé au ministère pétrinien. Faut-il en déduire que la règle de l'Ordre du généralat «à vie» doit changer ?

Je le pensais, mais le pape François m'a fait remarquer qu'il y a désormais suffisamment de souplesse dans les règles de la Compagnie pour qu'un préposé général puisse quitter sa charge, comme l'ont fait les trois derniers su-



périeurs généraux. Le Pape a aussi suggéré que les quatre assistants choisis pour cela puissent assumer un rôle plus actif pour suggérer au général que l'heure de la démission est arrivée. Avec les progrès de la médecine et l'allongement de la vie, il n'est plus envisageable qu'un groupe désireux de servir, et qui a besoin pour ce faire de se mouvoir avec agilité, soit obligé de supporter les trois ou cinq dernières années de faiblesse de son Supérieur général.

* * *

Il est temps de nous quitter. Je remarque cependant que la question sur le prophétisme et la sagesse continue à retenir l'attention du Père Nicolás. Il m'explique que ce thème le travaille intérieurement. Dans un monde qui semble avoir congédié la foi, mais où Dieu est encore à l'œuvre, comment parler de lui ? Le langage de la mission est bien celui de la sagesse, elle-même le fruit d'une pensée ouverte, qui se sait incomplète, et d'une foi qui sait reconnaître le Seigneur là où il se manifeste et non là où nos habitudes le cherchent. Je note là une profonde harmonie entre le Pape et le Supérieur général des jésuites. Le passage de témoin entre Pères généraux se fera peut-être sur ce point.

In æterno

Fascinés et emmenés

Les lampes de nos communautés se sont éteintes ensuite, une fois que cette trente-sixième Congrégation Générale s'est terminée. C'est le temps de la mission. Le feu de la lampe est à présent dans le cœur de la Compagnie.

Cipriano Díaz Marcos, S.J. – *Electeur de la Province d'Espagne à la CG36*
Traduction de Yves Morel, S.J.

Une petite lampe

Je suis arrivé à Rome le 1^{er} octobre pour participer à la 36^{ème} Congrégation Générale. Comme résidence, on m'a désigné une des huit communautés qui ont accueilli les délégués venus de l'étranger. Un peu perdu à mon arrivée, j'ai été à la chapelle pour apaiser aussi bien l'agitation du voyage que ce qui était sur le point de commencer. Il y avait une petite lampe allumée sur une petite table devant l'autel, presque au ras du sol. J'ai imaginé que c'était le signe communautaire pour accompagner les travaux de la Congrégation. Ce filet de lumière m'apaisa en me remplissant de confiance. Depuis lors, je suis retourné chaque jour, avant et après les travaux, près de cette lumière fragile de la chapelle domestique. Là j'ai prié. Devant elle j'ai eu confiance. Avec elle j'ai éclairé les désolations et j'ai été reconnaissant pour les consolations. Je suis sûr que les petites lampes éparpillées dans les autres communautés jésuites du monde ont illuminé le chemin de ces journées.

Moments clé

Un chemin qui a commencé voilà plus d'une année dans les provinces et les conférences géographiques respectives (la convocation remonte à décembre 2014.

Les Congrégations Provinciales ont eu lieu au cours du printemps 2015 et les Conférences pendant l'automne de cette même année), pour traiter des sujets de vie et de mission, et penser au profil du nouveau Général de la Compagnie de Jésus, dont l'élection serait l'objectif fondamental de la Congrégation Générale.

Maintenant qu'elle est terminée, des moments spéciaux survivent dans la mémoire. En commençant par la messe inaugurale dans l'église du Gesù, présidée par le père do-

minicain Bruno Cadoré, Maître de l'Ordre des prêcheurs et bon ami du P. Adolfo Nicolás. Dans son homélie, il nous a transmis la conviction que nous devons être audacieux pour essayer l'incroyable : « dire à l'arbre que voici, va te planter dans la mer... Une assemblée comme la vôtre, enracinée dans une tradition d'évangélisation si riche, se déploiera sans doute entre le devoir d'appeler sans cesse la Compagnie à oser l'audace de l'improbable, et la volonté évangélique de le faire avec l'humilité des

serviteurs ». Remettre sa vie pour quelque chose de plus beau, plus juste et plus fort nous fera vaincre la mort et établir une nouvelle possibilité. L'« audace de l'improbable » est devenu un horizon pour la Congrégation. Une belle homélie pour un groupe qui voulait plonger le regard dans le futur. Une eucharistie pleine de désirs pendant laquelle on a pu aussi se rendre compte de la fragilité physique du P. Nicolás.

Lui-même nous a parlé de cette fragilité dans l'Aula en présentant sa démission. Avec sa simplicité de toujours, son humour et sa cordialité, il a demandé à être relevé de sa fonction. « Je suis arrivé à l'heure de regarder comment continuer à servir dans d'autres tâches ». Après l'acceptation de la renonciation, le P. Federico Lom-

bardi lui a adressé quelques paroles de reconnaissance car il a offert à la Compagnie « une sagesse sereine qui invite à la cohérence ». Long applaudissement. Puis il est sorti de l'Aula et la porte s'est fermée derrière lui. Il est certain que le Seigneur continuera à conduire ses pas jusqu'aux profondeurs. Il est parti, mais il a laissé à tous son esprit de profondeur et d'universalité.

Et ce vide de sa renonciation a donné origine aux « *murmuraciones* », qui sont ce qu'on appelle le pro-



cessus en vue de l'élection d'un nouveau Père Général. C'est un temps de conversations, deux à deux, où l'on se questionne et s'écoute, où l'on s'interroge et est interrogé, où l'on se demande une information et où l'on est éprouvé par ce que l'on écoute. C'est un laps de temps de quatre jours pour discuter, prendre des notes et prier sur l'échange. Avec liberté et transparence. Ce sont des jours de portes closes où le déjeuner consiste en quelque chose de frugal pour poursuivre la conversation ou chercher le silence. Ainsi menés, on est parvenu à l'élection du P. Arturo Sosa.

À peine le P. Sosa s'est-il assis pour présider la table de coordination de l'Aula, comme nouveau Général, qu'il illumina l'assemblée avec un itinéraire de gouvernement qui orientait le futur. Ramer au large avec « l'audace de l'impossible ». C'est ainsi qu'il s'est exprimé dans sa première homélie comme Général en citant les paroles du P. Bruno Cadoré, et en allant bien au-delà.

Le lundi 24 octobre, à 9 heures du matin, nous avons eu la rencontre avec le pape François. Il est arrivé à l'heure et sans hâte. Avec le temps nécessaire pour partager la prière du matin. Nous l'avons vu se recueillir, comme nous-mêmes, et se laisser inspirer par les textes de prière de notre tradition qu'il connaît bien. Prier et chanter. Et faire silence.

Après la prière, les yeux grand-ouverts et le cœur attentif, l'assemblée a écouté ses paroles. Il nous a demandé de marcher unis et libres, obéissants et pauvres, disponibles pour céder en faveur des autres. Progresser en « ferveur » pour commencer des espaces de foi et justice, de miséricorde et d'attention et savoir les évaluer. Croître dans le service de la joie et de la consolation pour ne pas succomber, ni en laisser d'autres succomber de la désespérance et de la tristesse d'un temps complexe. Avancer dans l'accompagnement de tant de frères et sœurs qui subissent la croix même de Jésus Christ. Et le faire avec discernement, en sentant avec l'Eglise, en communion et service.

Peut-être espérons-nous qu'il précise la mission, mais il nous a donné quelque chose de plus, parce qu'il a ouvert l'horizon et la façon d'avancer en étant uni au peuple souffrant de Dieu. Sa proximité fraternelle et simple, son humilité et son service ont ému. Et la manière dont nous l'avons vu pendant ces journées de la Congrégation accourir aux « frontières » de la pauvreté, du dialogue œcuménique, des mouvements populaires, en conversation et soutien avec beaucoup de groupes. Cela a été toute une leçon de leadership apostolique. Que Dieu veuille nous rendre complices de sa réforme ecclésiale. À la suite des



sandales du pêcheur. Au large ! Pauvres et libres.

Compagnons en mission

Le rapport sur l'état de la Compagnie étant traité durant les premiers jours, le nouveau Général ayant été élu ensuite et le pape François ayant été écouté, la Congrégation devait aborder les défis apostoliques et les appels que le Seigneur adressait à la Compagnie. C'était le temps pour réfléchir sur notre vie et notre mission. Une commission avait préparé un brouillon qui fut présenté dans l'assemblée, puis discuté en groupes et qui est retourné dans l'Aula pour être étudié par les délégués. Après divers brouillons et les amendements finaux, le décret fut voté et approuvé sous le titre « Compagnons dans une mission de réconciliation et de justice ». Son noyau central dit que nous les jésuites, nous voulons participer au grand ministère de la réconciliation entre les êtres humains, avec Dieu et avec la création. Et que nous voulons le faire avec nos collaborateurs, à partir de communautés qui discernent la mission et vivent avec simplicité. « Des hommes de bonne volonté capables d'aborder l'obscurité du monde en étant consolés et guidés par le feu de l'amour du Christ ». Passionnés par l'Évangile et enracinés dans la spiritualité des Exercices.

Mais on a discuté aussi sur les modes de gouvernement et leurs structures d'organisation qui ont besoin de discernement, de collaboration et de travail en réseau. Et on a pris certaines décisions qui touchaient des questions internes de la Compagnie, comme le gouvernement des maisons internationales de Rome, le rôle du Général et ses responsabilités, l'amélioration et la clarification des pra-

Murmurationes

Fascinés et emmenés

tiques économiques ou la vie interne des communautés.

Finalement on a écrit une lettre aux jésuites en situations de violence et de conflit armé. Divers compagnons avaient amené à l'Aula des nouvelles de circonstances très difficiles. Et ils ont présenté un brouillon de lettre, plein d'émotion, auquel tous étaient invités à réfléchir. La correspondance épistolaire est une « manière de procéder » de la Compagnie qui rapproche les uns et les autres qui sont à distance et renforce les liens de l'affection. Nous leur écrivons comme les amis se parlent entre eux ; comme des amis qui se protègent et s'aiment.

Union des esprits

Le travail en commun nécessite de l'affection. On dit que, nous les jésuites, nous nous en occupons peu, mais ce n'est pas vrai. Dans les Constitutions de la Compagnie de Jésus on parle de « l'union des esprits ». Par là on veut donner à comprendre l'énorme importance qu'ont le social et la communication entre nous. À la CG36 sont arrivés 215 délégués provenant de lieux et cultures très différents pour travailler et vivre ensemble. Pour s'apprécier davantage comme compagnons. Tout y aidait : la marche de retour aux communautés, les repos entre les sessions, les événements extérieurs à l'Aula, les sorties pour partager une pizza, etc. Et beaucoup d'autres compagnons se

sont mis à leur service pour les promener et leur faire profiter de la beauté de cette ville de prodiges, pleine d'histoire ecclésiale, d'art et de culture.

Affection et soutien. Merci donc à l'hospitalité fraternelle des communautés, merci au groupe de logistique informatique, aux traducteurs, aux copistes, aux secrétaires, au personnel de service. Merci au travail splendide du groupe de communication, qui a servi de pont avec tant de personnes qui ont suivi les étapes de cette rencontre et l'ont soutenue avec leurs messages et leur prière.

Le P. Général a exprimé sa reconnaissance et la nôtre dans l'Aula après nous avoir invités à la confiance. Car nous-mêmes nous plantons, mais seul le Seigneur fera croître tout cela.

Je termine. Les lampes de nos communautés se sont éteintes ensuite, une fois que cette trente-sixième Congrégation Générale s'est terminée. C'est le temps de la mission. Le feu de la lampe est maintenant dans le cœur de la Compagnie. *Ite Inflamate omnia*, comme le disaient les premiers compagnons. Allons allumer d'autres feux, comme nos dernières Congrégations viennent d'y encourager. La croix et la flamme, au large, comme l'a exprimé le logo de la Congrégation. Les métaphores jusqu'à « l'audace, l'imagination et le courage », que demandait le P. Adolfo Nicolás en convoquant cette rencontre.



Le Père Général Arturo Sosa accueillant le pape François à la 36^{ème} Congrégation Générale (CG36).
Participants à la CG36 durant les murmurations.



Relecture de mon expérience de la 36^{ème} CG

Après cette élection, la 36^{ème} Congrégation Générale a poursuivi sa marche en « ramant vers le large », en étudiant un certain nombre de questions apostoliques qui se posent aujourd'hui.

Hyacinthe Loua, S.J.

À la fin de la 36^{ème} Congrégation Générale, je voudrais partager quelques « fruits » de cette expérience unique, on dirait synodale, pour la Compagnie universelle.

En effet, du 2 octobre au 12 novembre 2016, 215 jésuites venus des quatre coins de l'horizon, se sont retrouvés pour élire le nouveau Supérieur général et scruter les « signes des temps » pour le service de la Divine Majesté et de l'humanité aujourd'hui. Concrètement, il s'est agi d'une réflexion sur l'être de notre vie jésuite, et à partir de là, sur la manière dont nous répondons aux besoins spirituels et temporels du monde contemporain. Nous avons, en outre, réfléchi sur la question du leadership ou mieux de la gouvernance interne de la Compagnie, dans un monde complexe et en quête d'excellence.

La Congrégation a eu lieu dans un contexte

d'interculturalité. Toutes les Provinces et Régions étaient représentées par les délégués, chacun dans sa tunique culturelle et avec des expériences apostoliques particulières et enracinées dans l'histoire concrète des peuples de sa Province ou de sa Région de provenance. Ce qui a favorisé l'union des cœurs si chère à la huitième partie de nos Constitutions, c'est notre culture commune, notre part d'héritage comme compagnons : les Exercices Spirituels qui nous libèrent de nos attachements désordonnés et nous disposent au discernement.

C'est dans ce contexte d'interculturalité, où nous nous sentons « amis dans le Seigneur », que le Père Arturo Sosa, vénézuélien, a été élu, vendredi 14 octobre 2016, le 31^{ème} Préposé général des jésuites. Après le Père Kolvenbach un Néerlandais qui a travaillé au Liban et l'espagnol Adolfo Nicolás,



Relecture de mon expérience de la 36^{ÈME} CG

*Dessous : Le Père
Général Arturo Sosa
avec les délégués
d'Afrique à la CG36.
Page ci-contre : Des
participants à la CG36.*

pendant longtemps missionnaire au Japon, c'est bien hors d'Europe que la Compagnie de Jésus, poussée par l'Esprit et à l'écoute des appels de l'Esprit, est allée chercher le successeur de saint Ignace.

Après cette élection, la 36^{ÈME} Congrégation Générale a poursuivi sa marche en « ramant vers le large », en étudiant un certain nombre de questions apostoliques qui se posent aujourd'hui. Je voudrais revenir sur l'un ou l'autre point important qui pourrait faire l'objet de réflexion/discernement personnelle.

L'état de la Compagnie dans le monde

La composition de lieu a permis de passer en revue le contexte socioculturel dans lequel les compagnons accomplissent la mission de Dieu. La Congrégation Générale reconnaît et réaffirme que nous vivons un temps de crise d'un monde qui n'identifie pas aisément ses racines spirituelles, crise que l'on pourrait appeler perte du sens de Dieu.

C'est ainsi que le Père Général nous invite à ne pas arrêter de poser et proposer des questions pertinentes à la théologie et d'approfondir la compréhension de la foi que nous demandons au Seigneur de faire grandir en nous, tout en cherchant des alternatives pour dépasser la pauvreté, l'inégalité et l'oppression. L'efficacité de ce travail, selon le Père Sosa, dépend aussi de la collaboration

avec d'autres dans et en-dehors de l'Eglise.

En d'autres termes, nous sommes appelés à aller vers les frontières intellectuelles, culturelles et socio-économiques, les limites personnelles de la psychologie de chacun, les frontières spirituelles qui nous empêchent d'être plus près de Dieu et à dresser des ponts tendant à dépasser les limites de classe sociale, les différences ethniques, religieuses ou de genre, qui empêchent ou entravent la réconciliation entre les êtres humains. Notre monde, le contexte de notre mission, a « besoin de ponts pas de murs » (pape François).

Le discernement comme un préalable à la mission

La Congrégation a souligné l'importance du discernement comme un préalable à toute activité apostolique. Pour accomplir la mission du Christ dans le monde ou dans l'Eglise, nous avons besoin du discernement de communautés locales bien enracinées mais en même temps ouvertes à de larges horizons. La communauté jésuite locale, qui exerce le discernement, est la place naturelle de rencontre et de partage. Elle doit être une « maison », où simplicité de vie et ouverture de cœur permettent aux jésuites de rejoindre les autres et de partager avec eux.

Dans le quotidien de notre mission, nous sommes souvent appelés à faire des choix qui engagent la communauté, la Région, la Province voire la Compagnie et ces choix expriment nos aspirations. Mais avons-nous le temps de peser le pour et le contre de ces choix avant de passer à l'action ? La 36^{ÈME} Congrégation Générale souhaite que les compagnons commencent toute activité apostolique par le discernement communautaire.

Mission de réconciliation

La Congrégation a réaffirmé la centralité de la réconciliation dans la mission des jésuites dans le monde. Le décret sur « la vie et la mission jésuite » a fait l'objet de discernement en petits groupes et en plénière. Il en ressort un désir de participer à un grand mi-





nistère de réconciliation fondé sur la justice, la foi et la solidarité avec les pauvres, ce qui était déjà au cœur de l'expérience de nos premiers compagnons.

Je sais que certaines communautés ou régions voire Provinces font déjà l'expérience de cette mission de réconciliation. La Compagnie se donne comme outil de travail les Exercices Spirituels. Sources d'inspiration, les Exercices Spirituels permettent de reconforter ceux et celles qui souffrent des conflits, de la division, de la marginalisation et de l'injustice. La 36^{ème} Congrégation Générale encourage chaque jésuite à soutenir ceux et celles qui cherchent et défendent le bien commun et, en même temps, luttent contre le fondamentalisme religieux, l'intolérance et tous les types de conflits.

En fin de compte, la 36^{ème} Congrégation Générale a demandé au Père Général d'envoyer à toute la Compagnie des directives pour la vie apostolique en tenant compte des défis et enjeux de l'Eglise d'aujourd'hui, pour aider les jésuites à consoler et à guider avec le feu de l'amour du Christ, cette humanité déçue.

La gouvernance dans la Compagnie

Un autre point qui a fait l'objet de discussion porte sur la gouvernance interne de la Compagnie (Gouvernance rénovée pour une mission rénovée). Il était question de voir comment améliorer la gouvernance de la Compagnie au niveau universel. Les débats ont porté souvent sur la définition du rôle et de la place des Présidents des conférences jésuites dans la hiérarchie de la Compagnie de Jésus.

Le discernement sur le rôle des Conférences dans la gouvernance de la Compagnie est en cours et il se fait à travers l'expérience de la vie quotidienne de chaque Région et Province. C'est dans cette perspective que

la 36^{ème} Congrégation Générale a demandé au Père Général de poursuivre le travail qui reste à faire pour le renouvellement de la gouvernance de la Compagnie, étudier la gouvernance des réseaux jésuites qui couvrent des zones au-delà des « conférences » géographiques... Des discussions, il est ressorti clairement que le discernement, la collaboration et la mise en réseau sont des éléments-clés de notre manière de procéder, en termes de gouvernance tant locale qu'universelle.

Afrique, préférence apostolique pour la Compagnie ?

Cette question n'a pas eu de réponse claire, d'autant plus qu'il n'y a pas eu un document d'évaluation portant sur les préférences apostoliques. Par contre, la Congrégation a demandé au Père Général de réviser ou évaluer les progrès faits sur nos préférences apostoliques actuelles et, le cas échéant, pour en identifier de nouvelles, et promouvoir une plus grande solidarité des ressources humaines, institutionnelles et financières dans l'ensemble de la Compagnie afin d'obtenir une plus grande efficacité apostolique.

La solidarité avec les compagnons en zones de conflits

La 36^{ème} Congrégation Générale a écouté le cri du cœur des Nôtres qui rament en zones de conflits. Les délégués se sont sentis interpellés par les situations de violence ou de ten-

Mission

Relecture de mon expérience de la 36^{ÈME} CG

Dessous : Le Père Général Arturo Sosa avec les Pères Brian Paulson et Thomas Lawler à la CG36. Au fonds : Le Père Général Arturo Sosa avec les jésuites de la Province d'Afrique centrale, Jean-Pierre Bodjoko, Stanislas Kambashi, et Xabier Zabala.

sions dans lesquelles vivent et travaillent nos compagnons et leurs collaborateurs. Les effets destructeurs de toute cette violence sont là : les déplacements forcés, les réfugiés, les émigrations douloureuses, le trafic des personnes, la drogue, la guerre.

Les actes de violence liés au fondamentalisme ou fanatisme religieux se multiplient, entraînant ainsi la peur, la méfiance et de nombreuses pertes en vies humaines. Les compagnons qui travaillent dans ces zones prennent des risques. Beaucoup y ont déjà payé de leur vie, comme les Pères Patrick Gahizi, Chrysologue Mahame, Innocent Rutagambwa, Frans van der Lugt, Christophe Munzihirwa, les jésuites de Salvador et leurs

collaborateurs, etc. Pour manifester la proximité de toute la Compagnie, la 36^{ÈME} Congrégation Générale a décidé de faire une déclaration officielle de soutien, à l'endroit de nos compagnons et collaborateurs exposés.

Outre ces questions importantes sur la vie et la mission de la Compagnie, d'autres sujets, ont été abordés et ont fait l'objet de discernement : la gestion des Maisons internationales de Rome, la bonne gestion des finances de la Compagnie, la solidarité institutionnelle et la protection des mineurs.

Il convient d'admettre que tous ces différents points abordés n'épuisent en rien l'action efficace que chaque jésuite fait déjà dans son apostolat et dans sa vie personnelle. Les dernières Congrégations Générales ont défini notre mission comme un service dans la mission du Christ ; une efficace promotion de la foi et de la justice, de plus en plus vers les frontières. La Compagnie est à présent appelée à ramer vers le large, dans l'espoir de voir avec les yeux mêmes du Seigneur la beauté et les souffrances de nos frères et sœurs.

La 36^{ÈME} Congrégation Générale n'a donc pas tout fait, l'essentiel de la mission se joue aux périphéries, sur le terrain. La graine semée ne peut véritablement germer que si les jésuites acceptent que leur cœur batte en harmonie avec celui du Christ, seul à donner l'accroissement (1 Cor 3, 7). Pour saint Ignace les grands principes doivent être incarnés en prenant en compte les circonstances de lieu et de temps ainsi que les personnes pour un plus grand amour et un plus grand service (E.S. 230-234).

Je voudrais rendre grâce à Dieu qui nous a été favorable à Rome, comme il le fut pour les premiers Compagnons dans ce lieu fondateur de la Storta. Les portes de l'Aula de la 36^{ÈME} Congrégation Générale se sont fermées, et les délégués retournent aux carrefours des idéologies et dans les tranchées sociales, [là où] il y a toujours eu et il y a confrontation entre les exigences brûlantes de l'homme et le message éternel de l'Évangile pour y être encore présents et pour y annoncer la joie de l'Évangile.



Le discernement communautaire à l'épreuve de l'interculturalité

L'universalité à laquelle aspire la Compagnie n'est pas donnée, elle est constamment construite dans un processus de discernement communautaire au niveau des Provinces, des Conférences et des Congrégations Générales.

Ludovic Lado, S.J.

J'ai vécu la Congrégation Générale 36 (CG36) comme un long processus de discernement communautaire à l'échelle de la Compagnie universelle avec une forte composante interculturelle se posant à la fois comme richesse et défi. Il est vrai que j'avais déjà pris part à la Congrégation des procureurs de 2012, mais il s'agit de deux dynamiques de groupe différentes même si elles convergent quant à la finalité qui est la recherche de la volonté de Dieu pour la Compagnie de Jésus aujourd'hui.

L'une des particularités de la CG36 a été la mise en œuvre de la nouvelle formule qui fait commencer la Congrégation Générale au niveau des différentes assistances appelées après les congrégations provinciales à élire leurs représentants dans les différentes commissions préparatoires. La Conférence des Supérieurs Majeurs d'Afrique et de Madagascar (JESAM pour l'acronyme anglais) a organisé deux rencontres de ses délégués à la CG36. Lors de la toute première, j'avais été élu pour faire partie de la Commission vie et mission chargée de préparer un document sur la base du tri et de la synthèse des postulats faits par le *Coetus praeivius* devenu ensuite Comité de coordination. Cette phase de rencontre au niveau de l'assistance a permis aux délégués de l'assistance d'échanger sur les perspectives africaines de la CG36, car



Dessus : Séance de clôture de la CG36,

même si la Compagnie est universelle, nous regardons le monde toujours à partir d'un ancrage particulier. L'universalité à laquelle aspire la Compagnie n'est pas donnée, elle est constamment construite dans un processus de discernement communautaire au niveau des Provinces, des Conférences et des Congrégations Générales. La condition pour tendre effectivement vers cette universalité est que chaque compagnon qui fait le chemin accepte de dépasser ses attachements désordonnés aux perspectives locales pour écouter l'Esprit Saint qui parle aussi à travers le compagnon venu d'autres horizons. Cela n'est pas un acquis, et dans une expérience comme celle de la Congrégation Générale, c'est un effort constant à faire sur soi dans la rencontre et l'écoute de l'autre qui tout en étant différent

Coetus praeivius

Le discernement communautaire à l'épreuve de l'interculturalité

de moi a tout aussi le souci (préjugé favorable oblige !) de la mission de la Compagnie. C'est tout une école.

Le premier grand moment, pratiquement les deux premières semaines, a été la marche commune vers l'élection du nouveau général. J'ai été particulièrement marqué par la simplicité du Père Adolfo Nicolas qui a présenté très humblement les raisons de sa démission dès les premiers jours. Ensuite, il s'est effacé pour laisser la Congrégation Générale lui trouver un successeur qu'il fallait choisir parmi les 215 délégués représentant la Compagnie universelle. En plus des échanges sur le document *De Statu*, sur l'état de la Compagnie aujourd'hui, une dynamique de groupes interculturels est mise en route pour faciliter les rencontres et échanges dans l'espoir de favoriser un minimum de connaissance mutuelle. Ensuite viennent les quatre jours des fameuses *murmurationes* qui, à l'expérience, s'avèrent très efficaces pour s'informer sur de potentiels successeurs au général, lesquels au fil des conversations déontologiquement encadrés sont scrutés dans tous les sens, avec comme résultat l'émergence de quelques convergences. Mais le Jour de l'élection, chacun obéit à sa conscience devant Dieu et

Dessous : Frère James Edema (Province d'Afrique Orientale) saluant le pape François durant la CG36.



choisit celui qu'il pense être le mieux à même d'aider la Compagnie à continuer à accomplir sa mission aujourd'hui. Le vote de la majorité est accepté comme le choix de l'Esprit Saint. Discerner dans un choix démocratique le choix de Dieu est frappant. Cette première phase, jusqu'à l'élection du général, est marquée par une certaine gravité.

Ensuite vient la seconde phase, celle de l'étude des documents et de l'élection du conseil du Général. Cette phase a été beaucoup plus laborieuse avec ses moments de confusion malgré les travaux préparatoires des différentes commissions.

Dans la Commission vie et mission, nous étions six compagnons : un Indien, un Australien, un Canadien, un Espagnol, un Argentin et moi-même, un Camerounais. Une autre expérience de la recherche de la volonté de Dieu dans l'interculturalité. Produire de manière consensuelle un document qui intègre les soucis et les espoirs de la Compagnie universelle s'est révélé être un vrai parcours où souvent vous cheminez ensemble sans trop savoir où vous allez, avec la seule foi en la providence comme boussole. C'est un parcours qui exige un grand sens de liberté intérieure pour s'ouvrir à l'esprit à l'œuvre dans l'autre compagnon surtout en situations de désaccords, et ils ne sont pas rares. Cette liberté est aussi sollicitée quant à la suite accordée au document produit et soumis à l'appréciation des compagnons à la Congrégation Générale, qui reste souveraine et peut en fin de compte décider de ne pas l'adopter.

Tous les documents sont passés au peigne fin de l'analyse critique des compagnons que ce soit en plénière ou dans les groupes, et il faut être préparé à tout type de critiques des plus acerbes aux plus constructives. Encore une fois, l'universalité n'est jamais donnée, et c'est dans la convergence des esprits dont l'indicateur final est le vote démocratique sur chaque décision importante qu'on discerne l'Esprit Saint. Ce n'est donc pas parce qu'une commission a passé des

mois à travailler sur un document qu'il sera adopté. Malgré les avantages de la nouvelle formule à laquelle je suis plutôt favorable, il est apparu que la plupart des brouillons de décrets préparés par anticipation par les commissions se sont révélés peu utiles, sauf pour des problématiques techniques comme les questions de révision de notre droit. Ceci a été une source de bien de désolations individuelles et collectives.

On va vers une révision de cette nouvelle formule. L'élection successive des quatre conseillers *Ad Providentiam* et de l'admoniteur du Père général qui intervient au cours de cette seconde phase a sa version des *murmurationes*, moins dense que la précédente. Cette élection prend tout de même toute une journée et est un vrai test de patience, mais dans la bonne ambiance de responsabilisation de quelques-uns de nos frères pour le bien le plus universel.

Un autre moment important de la commission a été la visite du Pape, et lui serrer la main a été pour moi une expérience forte de communion avec l'église universelle symbolisée par le service pétrinien. Il a consacré du temps au dialogue libre avec les membres de la congrégation et malgré les attentes des compagnons en termes d'orientations apostoliques précises, le Pape s'est gardé de dire à la Compagnie ce qu'elle doit faire sur le terrain apostolique. Il a plutôt insisté sur l'importance du discernement face aux grands défis du monde.

Le décor de la nouvelle salle de la CG ainsi que la technologie (les tablettes) ont énormément facilité les votes et échanges relatifs aux documents et autres décisions de cette congrégation soigneusement préparée par des compagnons qui ont brillé par leur dévouement.

La 36^{ème} Congrégation Générale a été pour moi une grande école de discernement communautaire en situation d'interculturalité avec ses moments de consolations et ses désolations. Elle a été aussi un grand exercice de culture démocratique comme outil de



décision que je souhaite de tous mes vœux à nos pays Africains encore en quête de repères civiques et politiques. C'est aussi une occasion unique d'apprécier la vocation de chaque compagnon, hommes de toutes races et cultures cherchant, chacun, à « aimer et à servir en tout » pour la plus grande gloire de Dieu. Il ne reste plus qu'à prier pour que le nouveau Père Général, le P. Arturo Sosa, et son nouveau conseil coopèrent avec la grâce de Dieu pour aider la Compagnie à différents niveaux à se renouveler en redécouvrant la culture du discernement personnel et communautaire. Cela demande des compagnons de grande liberté intérieure, cette clé d'ouverture à l'Esprit qui n'est jamais acquise une fois pour toute mais est toujours à reconquérir chaque jour. J'en sors humainement et spirituellement grandi. A Dieu, gloire soit rendue !

En haut : Des participants à la CG36. Dessus : Le Père Général Arturo Sosa avec les Supérieurs Majeurs d'Afrique à la CG36.

De Caracas à Rome : l'histoire d'Arturo Sosa

[Traduit de l'espagnol]

Sur son élection comme Père Général

Comme tous les électeurs, je suis arrivé à la Congrégation en me demandant qui seraient les meilleurs candidats pour la charge de Général et, évidemment, je ne m'étais pas mis sur cette liste. Le premier jour de la *Murmuratio* [Quatre jours de prière, réflexion et discussions en tête à tête sur les possibles candidats pour la charge de Supérieur Général. Ed], j'ai commencé à recueillir de l'information sur ceux que je voyais comme candidats. Le 2^{ème} jour, j'ai commencé à sentir qu'on me posait des questions sur moi et qu'on en posait à d'autres à mon sujet. Le 3^{ème} jour, j'ai senti un malaise parce que les questions étaient beaucoup plus directes ; le 4^{ème} jour, encore plus. Durant les trois derniers jours de la *Murmuratio*, j'ai parlé avec 60 personnes et plusieurs me posaient des questions sur ma santé. Alors j'ai commencé à me faire à l'idée que ça pourrait arriver... tout en priant pour que les compagnons prennent vraiment au sérieux ce que dit saint Ignace : entrer dans la salle où se fait l'élection sans une idée déjà arrêtée. Le jour de l'élection, en entendant la lecture des bulletins, j'ai accepté ce qui arrivait, avec l'intuition profonde que je devais avoir confiance au jugement de mes frères et non pas au mien. S'ils m'ont élu, c'est qu'ils avaient leurs raisons, je suis prêt à répondre à cet appel du mieux que je peux.

Dans le cadre de cette élection, je pense qu'ils m'ont choisi à cause de l'expérience que j'apporte, aussi bien au niveau local qu'au niveau de l'apostolat international. Sans aucun doute, mon travail à Rome ces deux dernières années a eu de l'importance. Mais, surtout, je pense que je suis parmi les nombreux jésuites qui, en Amérique latine, ont essayé de mettre en pratique ce que les Congrégations ont promu au cours des 40 dernières années. C'est comme ça que je comprends leur choix ; une confirmation de la direction de la Compagnie de Jésus prise avec le P. Pedro Arrupe.

I - Toile de fond

La famille

Je suis né en 1948, durant la très courte période de démocratie qu'il y eut au Venezuela au cours de la première moitié

du 20^{ème} siècle. C'était le 12 novembre et le 24 du même mois, il y a eu un coup d'état contre le premier président élu de manière démocratique dans le pays depuis l'indépendance. Mes grands-parents ont vécu dans la grande pauvreté, mais mon père était de la génération qui a construit le pays.

Nous vivions dans le cadre d'une famille étendue, partageant nos espaces de vie entre diverses générations. Ce fut très important pour moi, ce « vivre ensemble ». Nos maisons n'avaient pas de clôtures entre elles, il n'y avait pas de distinctions entre un jardin et un autre : nous vivions les uns avec les autres. C'était une famille très catholique qui, par ailleurs, n'exprimait pas beaucoup son caractère religieux. C'est dans cet environnement que j'ai appris à voir la réalité depuis la perspective de celui qui vise à aller de l'avant, celui qui sait que les choses ne sont pas nécessairement telles qu'elles paraissent. J'ai grandi en luttant toujours pour aller un peu plus loin, plus avant, que ce qui était déjà là.

En ce sens, dans ma famille nous étions très sensibilisés à la réalité et convaincus de l'importance des études. On m'encourageait beaucoup à connaître l'ensemble de la réalité, à m'ouvrir au monde, à apprendre des langues par exemple. Mon père était un homme très attentif ; il voyageait beaucoup à l'extérieur comme à l'intérieur du pays. Si à l'époque il n'y avait que dix personnes au Venezuela qui lisaient la revue *Time*, il était de ceux-là. Il était économiste et avocat et il avait été deux fois au gouvernement. Souvent il m'invitait à l'accompagner dans ses périples à l'intérieur du pays.

A droite : Le Père Général Arturo Sosa sur la terrasse de la Curie Généralice de la Compagnie de Jésus à Rome, CG36.



Murmuratio

Quand nous arrivions dans une ville que je ne connaissais pas, il me disait toujours : « On va prendre le bus de *circunvalación* (ligne qui fait le tour de la ville) : il m'expliquait alors tout ce que nous voyions de la ville. C'était une manière de m'ouvrir les yeux à une réalité toujours plus large, à ne pas rester enfermé dans ce que je connaissais déjà.

Le collège

L'autre environnement dans lequel s'est déroulée ma jeunesse a été le Collège San Ignacio, à Caracas. J'y suis entré en maternelle quand j'avais 5 ans et j'y ai passé 13 années jusqu'à la fin de mon baccalauréat. Mon père lui-même avait été un élève de ce collège. C'était à l'époque où de nombreux jésuites travaillaient dans les collèges de la Compagnie, en particulier les jeunes jésuites en formation et des frères. Pour moi, le collège était un deuxième chez moi. D'après ma mère, c'était surtout là que je vivais puisqu'elle trouvait que je n'étais jamais à la maison ! Il y avait au collège des activités depuis le lundi jusqu'au dimanche, puisque nous avions la messe au collège le dimanche. Si je suis honnête, je dirais que je ne me souviens pas beaucoup des cours de chimie ou de mathématiques, mais très bien d'avoir été membre de divers groupes comme la Congrégation mariale et l'association étudiante. Nous avions de nombreuses activités parascolaires du genre. Et cela a beaucoup à faire avec la naissance de ma vocation, l'occasion que j'ai eue de faire l'expérience que tu découvres le sens de la vie quand tu te donnes, quand tu dédies ta vie pour les autres.

II - Itinéraire jésuite

Ma vocation

J'ai rencontré les jésuites au collège, et je n'ai jamais eu le moindre doute sur ma vocation à la Compagnie. Je ne la voyais pas d'abord liée au sacerdoce, mais comme une vocation « jésuite ». Plus précisément, dans ma mémoire, les jésuites qui m'ont beaucoup impressionné étaient les frères.



Il y avait de nombreux frères dans la Province du Venezuela. Concrètement, à l'école, il y avait des frères cuisiniers, et celui qui organisait les bus ; le chauffeur était un frère... et il y avait les frères enseignants. Les classes des niveaux élémentaires étaient souvent sous la responsabilité de frères qui étaient vraiment des pédagogues. Les frères et les jeunes jésuites en formation étaient ceux qui, véritablement, nous accompagnaient. Les prêtres, nous ne les voyions pratiquement pas !

Mon intérêt pour la Compagnie est né dans ce contexte, également très nourri par un regard fort sur la situation du pays. Je pensais qu'on pouvait faire quelque chose à propos de notre condition nationale et le meilleur endroit pour le faire, selon moi, était la Compagnie. Ma génération a été très sensible aux besoins de poursuivre la construction du pays ; mes autres compagnons de groupes ou de la Congrégation mariale ont été médecins, ingénieurs ; ils sont allés en Amazonie par exemple. Nous avons un fort sentiment de foi en un projet pour notre pays, un projet de société.

Le temps du Concile

Le Concile a été très important pour moi. Ce fut certainement une « bonne nouvelle ». Nous l'avons suivi comme un roman. La Congrégation mariale était le milieu où notre réflexion reliait le social avec le spirituel, et c'était là que nous lisions les documents du Concile qui ont alimenté nos groupes de réflexion hebdomadaires pendant quatre ans. Nous suivions l'événement pas à pas.

C'est à ce moment-là qu'a eu lieu l'élection du Père Pedro Arrupe. C'était une autre bouffée d'air frais. Arrupe a été choisi quand d'autres collégiens et moi-même étions en train de discerner si nous allions entrer dans la Compagnie. À l'école, la relation historique avec les missions jésuites du Japon et d'Ahmedabad, en Inde, était déjà bien ancrée. Donc, le choix d'un missionnaire au Japon comme Supérieur général des jésuites était très symbolique et important pour nous.

Au noviciat, nous avons le livre des décrets de la 31^{ème} Congrégation Générale, et nous le lisions plus que l'ouvrage du Père Alonzo Rodríguez [*Auteur d'un livre de spiritualité classique utilisé durant des siècles pour la formation des jeunes jésuites*. Ed] ; nous l'étudions. Puis vint la lettre de Rio [en mai 1968, les Provinciaux des jésuites d'Amérique latine ont adressé une lettre à la Compagnie pour stimuler son engagement dans la défense de la justice sociale. Ed], qui coïncidait avec la réunion de la Conférence des évêques d'Amérique latine à Medellín. Quelque chose de semblable au Concile. Nous vivions de près toute la dynamique et la réflexion en cours. Les documents préparatoires de la conférence ont été pratiquement transformés par une dynamique qui venait de la base, comme un cri qu'il fallait entendre. Les gens disaient eux-mêmes que nous devions changer, et cela était un grand encouragement pour l'Eglise d'Amérique latine, et pour l'Eglise du Venezuela.

Je dois dire que l'Eglise vénézuélienne était une Eglise très fragile ; c'est pour cela que le Concile a été si important pour nous. L'Eglise au Venezuela a été pratiquement anéantie au

De Caracas à Rome : l'histoire d'Arturo Sosa

cours du 19^{ÈME} siècle. Nous sommes dans une société beaucoup plus laïque que le Mexique ou la Colombie, beaucoup moins explicitement religieuse. De plus, elle a été durement touchée et expropriée par les gouvernements. C'est pour cela que les jésuites sont venus au Venezuela ; ils ont été appelés pour travailler au séminaire diocésain, pour former le clergé de cette Eglise pauvre et fragile qui n'avait pas de vocations. C'est là le contexte de Vatican II, de la lettre de Rio, de Medellín. C'est une manière de dire que l'Eglise a trouvé sa force dans les gens eux-mêmes, qu'elle a trouvé sa force dans la foi du peuple. Nous devons vivre de cette foi qui sera en mesure de générer une autre Eglise.

La régence au Centro Gumilla

A cette époque, la Compagnie crée des Centres de recherche et d'action sociale en Amérique latine (CIAS) poussant les jésuites à se former dans les sciences sociales. Beaucoup de compagnons ont été envoyés étudier l'économie, la sociologie, l'anthropologie, et ils ont commencé à former des groupes de recherche et de travail. Le premier des CIAS au Venezuela, on l'a appelé Centro Gumilla, du nom d'un jésuite qui a parcouru l'Amazonie et a écrit de nombreux ouvrages sur la botanique et sur l'anthropologie. Ce groupe a commencé juste au moment où je venais d'entrer dans la Compagnie ; comme novices nous avons dû aider à la création de la bibliothèque. Déjà j'avais hâte d'étudier les sciences sociales ; tout ce contexte était très motivant.

Quelques années plus tard, les provinciaux ont commencé à envisager la possibilité d'envoyer des jeunes jésuites en formation en dehors des écoles et j'ai eu la chance d'être envoyé au Centro Gumilla de Barquisimeto. Ce centre s'occupait essentiellement des coopératives paysannes dans les secteurs où vivait cette population. D'autres compagnons

sont allés dans des paroisses. La Province avait l'idée d'offrir aux jeunes jésuites des possibilités nouvelles, différentes de celles des apostolats traditionnels.

Théologie à Rome

C'est avec quelque réticence que j'ai dû venir à Rome parce que, au Venezuela, il n'y avait pas de possibilité d'étudier la théologie. Nous aurions voulu étudier la théologie au Chili ou en Amérique centrale, car à cette époque ces théologats étaient des lieux vivants, dynamiques, aux niveaux politique et religieux. En réexaminant cette époque, je suis reconnaissant d'avoir été obligé de venir à Rome, sinon je n'aurais jamais connu l'expérience d'une vie intense avec des jésuites de 30 pays différents. Certes, j'étais dans une université qui proposait une théologie très traditionnelle, mais les personnes et l'environnement étaient très vivants. En Italie, j'ai eu de bonnes relations avec des groupes qui formaient des communautés chrétiennes. Ces années ont été une clé de mon ouverture à d'autres points de vue sur la société, l'Eglise et la Compagnie.

Mon groupe a insisté pour que nous fassions la 4^{ÈME} année de théologie au Venezuela ; le Père Arrupe – appuyé par le Père McGarry – a été très compréhensif. Après la création du Centro Gumilla, un ensemble de communautés religieuses s'est concerté, au Venezuela, avec la perspective de créer une faculté de théologie ; et nous avons eu une année de séminaire intensif adapté.

III - Sciences politiques

Université centrale du Venezuela

Comme c'est souvent le cas, il nous faut toucher à tout ; pendant notre dernière année de théologie, nous travaillions aussi. À cette époque je faisais principalement des activités pastorales. Cette année-là nous vivions à Catia – une paroisse de la Compagnie à Caracas – et je travaillais avec un compagnon dans une paroisse située dans la vallée pendant que nous faisons les études de théologie. A la fin de cette année j'ai commencé mes études en sciences politiques à l'Université Centrale du Venezuela. Il s'agissait de l'université la plus importante du pays, où certains jésuites enseignaient et où nous avions la charge de la paroisse universitaire. Il s'agissait d'une entreprise majeure pour la Compagnie, intéressée à maintenir une présence, non seulement à l'université catholique mais aussi à l'Université Centrale où il y avait une plus grande ouverture idéologique.

Centro Gumilla

Après mes études de théologie, j'ai été envoyé au Centro Gumilla, et j'ai commencé à travailler à la revue SIC ; je faisais en même temps mon doctorat et je donnais des cours au premier cycle. J'ai travaillé dans ce centre social à partir de 1977. Quand le P. Luis María Ugalde a été nommé Provincial, je suis devenu le directeur de la revue, poste que j'ai occupé pendant les 18 années suivantes jusqu'en 1996. La revue était l'organe de communication du Centro Gumilla,



chargé de la diffusion du travail intellectuel, du travail de recherche que le Centre réalisait lui-même. La revue s'appelle SIC, ainsi en latin, parce qu'elle était née au séminaire bien des années auparavant ; plus tard elle avait été prise en charge par le Centro Gumilla.

Dans cette revue nous essayions de faire un suivi mensuel de la réalité sociale en même temps que d'encourager la formation socio-économique des étudiants, des groupes paroissiaux, des groupes populaires. Nous avions tous, en même temps, un lien fort avec l'université, où nous travaillions en dispensant des cours, ou encore avec l'un ou l'autre groupe de recherche. A Barquisimeto, nous avons créé des coopératives d'épargne et de crédit dans les quartiers périphériques et des coopératives agricoles dans les zones paysannes. Nous avons une réflexion commune très intéressante et, pendant ces années-là, je me suis occupé à lire, écrire, à discuter et à participer à diverses formations.

IV - Leadership jésuite

Période de mon Provincialat

J'ai eu la responsabilité de Provincial en 1996, quand on sentait que le vent des changements sociaux allait souffler très fort et qu'on avait besoin de renforcer l'identité de la Province. Tout était prêt pour nous ouvrir aux vocations vénézuéliennes au sein de la Province, non seulement à des vocations jésuites comme telles, mais encore à celles de tant de personnes qui s'engageaient déjà dans différentes institutions : l'université, les collèges, *Fe y Alegría* (Foi et Joie), les paroisses ; ce fut un moment fantastique, puisque tout un groupe de collaborateurs, munis d'un fort sentiment d'identité dans la mission partagée, étaient avec nous. C'est de là que vint l'idée d'élaborer un projet apostolique à long terme, jusqu'en 2020, un projet qui est encore actuel. Ces années ont été très intenses ; il s'agissait d'une réflexion remarquable pour laquelle la maison provinciale n'était que le catalyseur, car on impliquait beaucoup de gens, laïcs et jésuites. Cela a duré des années, jusqu'à ce qu'on soit arrivé aux grandes orientations de la Province.

Il fut un moment où nous avons réussi à donner à ce projet un sens de « sujet apostolique ». Cette expression que tout le monde emploie aujourd'hui dans le monde hispanique, on l'a inventée à cette époque au Venezuela. Là, j'ai été le tout premier Provincial à avoir l'intuition de ce que la mission apostolique ne nous appartient pas. Ce n'est pas le fruit d'une lecture, mais je l'ai expérimenté en me retrouvant avec des gens qui vivaient la mission avec une plus grande profondeur que nous-mêmes, pourtant à partir des conditions beaucoup plus difficiles que les nôtres. Certains d'entre nous, nous avons été libérés de certaines de nos occupations pour nous consacrer à ce projet ; cependant la



A gauche : Le Père Général Arturo Sosa durant l'entretien dans l'Aula de la CG36. Page ci-contre : Le Père Général jouant du tambour (ingoma) pendant sa visite au Burundi.

plupart de nos collaborateurs participaient tout autant au projet et devaient en même temps porter la responsabilité de leur famille, vivant parfois des situations complexes, sans pour autant réduire le niveau de leur fort engagement pour la mission. À la suite de ce mouvement, surgit la nécessité de créer des conditions pour promouvoir l'identité partagée. De même qu'il faut 20 ans pour former un jésuite par les études, des expériences et les Exercices Spirituels, nous nous sommes mis à penser une offre de formation et d'expériences plus systématiques pour les laïcs. De là surgirent de nouvelles manières de donner les Exercices Spirituels à toutes les couches sociales, parmi lesquelles le mouvement « huellas » (traces) qui se pose comme un véritable itinéraire de formation pour les jeunes. Au fond, l'idée était que l'expérience chrétienne est une expérience de formation dans la foi qui lie l'engagement apostolique avec la formation, la vie spirituelle et la connaissance du pays.

Université de frontière à Táchira

Táchira est à 1.000 km de Caracas, près de la frontière avec la Colombie et il n'y avait là-bas aucune possibilité de faire des études universitaires. Dans les années qui ont précédé le Concile, l'évêque de Táchira, qui cherchait comment encourager les jeunes à demeurer dans la région, eut l'intuition que ce qu'il y avait de mieux à faire serait de leur offrir un espace universitaire. Les jésuites ont aidé en créant une extension de l'université catholique Andrés Bello à Táchira, sous la responsabilité du diocèse. Vingt ans plus tard, elle est devenue l'Université catholique du Táchira.

Quand je suis arrivé à l'université elle était plus ou moins consolidée mais il fallait soutenir sa croissance tant du point de vue institutionnel que de celui de sa mission. Nous avons créé un nouveau campus, le nombre des étudiants a augmenté, mais surtout nous avons mis beaucoup l'accent sur le contact avec la réalité du milieu, clé de notre désir d'offrir une formation intégrale qui aille au-delà de l'académique.

En plus de l'université, nous, jésuites, avons à Táchira la responsabilité de deux paroisses dans la zone frontalière avec la Colombie, ainsi qu'une station de radio et cinq écoles de *Fe y Alegría* (Foi et Joie). Du côté colombien, il y a aussi des institutions de la Compagnie, notamment des écoles de *Fe y Alegría*. Aussi la question a surgi : ne devons-nous pas faire un effort pour travailler là-bas dans

De Caracas à Rome : l'histoire d'Arturo Sosa

un projet interprovincial et régional puisque, dans cette zone, la frontière a un caractère totalement artificiel. Il est vrai qu'il y a des raisons historiques qui expliquent le tracé de la frontière, mais des deux côtés les gens parlent la même langue, ils ont la même culture, et même les familles sont souvent réparties des deux côtés. Il s'agit de la frontière la plus perméable entre le Venezuela et la Colombie. Nous nous sommes demandés comment profiter de ce fort sentiment d'identité commune pour créer une zone apostolique qui pourrait unir les deux nations avec plusieurs types d'engagements propres à la Compagnie comme l'éducation universitaire, primaire, secondaire, le travail pastoral, le travail avec des réfugiés, etc. Nous avons réussi un travail très intéressant parce que les étudiants participaient dans les activités de la pastorale et des centres éducatifs, tandis que les autres œuvres utilisaient l'université comme centre de référence.

Expériences d'articulation latino-américaines

L'époque de mon provincialat a aussi été un moment de prise de contact avec la Compagnie de Jésus et l'Église latino-américaine. Je voudrais souligner trois expériences très fortes de construction conjointe que j'ai vécues à cette époque.

La Conférence des Provinciaux d'Amérique latine (CPAL) prit naissance alors que j'étais Provincial du Venezuela. La décision de maintenir deux Assistances était bien ancrée, en même temps que celle de créer une Conférence unique de Provinciaux pour toute l'Amérique latine. Le démarrage de la CPAL fut un pari pour l'articulation des engagements jésuites et il se fit contre l'avis de beaucoup. L'insistance du P. Francisco Ivern a compté pour beaucoup. L'Amérique latine est très grande et diverse, du Mexique à la Patagonie, cela fait déjà un long parcours, et on doit admettre que les Caraïbes n'ont rien à voir avec l'Argentine tellement elles sont différentes. Par nos efforts, nous avons dû rompre avec une très longue tradition d'Amérique latine du nord tout à fait séparée du cône sud. C'est alors que nous avons pu travailler à élaborer des projets communs.

Une autre expérience a été la naissance de l'Association des Universités confiées à la Compagnie de Jésus en Amérique latine (AUSJAL). J'ai donc participé à l'évolution de l'AUSJAL qui est devenu un véritable réseau et cela m'a été précieux. D'un club d'amis où les recteurs se réunissaient une fois l'an pour un partage d'expériences, elle est devenue une organisation qui fonctionne comme un corps – nous l'appelions « groupe d'homologues » – promouvant

des projets de lutte à la pauvreté, de leadership chez les jeunes, des projets auxquels participaient plusieurs universités. Ainsi, allait se créer le réseau au fur et à mesure. De ma petite expérience d'une université isolée à la frontière andine, AUSJAL allait être pour moi un souffle de vérité ; elle ouvrait des possibilités d'expériences, d'échange de professeurs, d'étudiants, d'idées et de projets, ce qui confère une autre dimension au sens du maintien des projets fragiles, mais significatifs.

L'autre expérience d'articulation supra-provinciale a été la naissance de *Fe y Alegría* (Foi et Joie) et sa transformation en un réseau international. Avec *Fe y Alegría*, les liens sont de longue date. En vérité, je dois avouer que j'ai commencé à connaître les bidonvilles de mon pays grâce à *Fe y Alegría*. Depuis le temps du Collège San Ignacio, quand j'étais en 6^{ème} année du primaire – c'est à ce moment qu'est né *Fe y Alegría* – on allait déjà, encadrés par ce mouvement, dans les quartiers populaires. En classe de baccalauréat, j'aimais la biologie et j'avais eu un microscope comme cadeau de la part de mes parents. J'allais souvent au *Barrio de Petares* (quartier populaire bruyant) au Collège Madre Emilia, un des premiers collèges de *Fe y Alegría*. Lorsque je suis entré dans la Compagnie de Jésus, ma mère m'a demandé : « Que vas-tu faire avec le microscope ? » J'ai répondu : « Je l'ai donné en cadeau au Collège Madre Emilia ! » Le Père Vélaz, fondateur du mouvement, était un personnage connu dans notre environnement ; aider *Fe y Alegría*, le voir grandir et devenir un réseau international, fut pour moi une expérience de joie réelle. Les réseaux sont spécialement importants à partir des frontières, là où les ressources sont rares. C'est un privilège de voir comment l'appartenance au réseau rend possible une école de *Fe y Alegría* dans des zones très vulnérables par la mobilisation d'une force que, seul, le milieu ne pourrait réussir.



Expérience au niveau du gouvernement central

J'ai vécu la 32^{ème} Congrégation Générale (CG32) de la Compagnie de Jésus quand je faisais mes études à Rome. Je ne pourrai jamais oublier les mots du Père Arrupe quand je l'ai entendu parler aux scolastiques du Gesù. Il racontait sa propre expérience de la Congrégation et l'importance de celle-ci pour la Compagnie. Puis, ma première expérience en tant que délégué s'est faite à la 33^{ème} Congrégation Générale (CG33), où j'ai été élu alors que je n'avais que 34 ans. J'étais le plus jeune délégué de la Congrégation. Ce fut une expérience très intense, une période complexe durant laquelle il n'était pas facile de nous mettre d'accord dans la Compagnie. Nous avons alors vécu le consensus rapide sur l'élection du Père Peter-Hans Kolvenbach comme une expérience vraiment inspirante. Le nouveau Père Général s'est conduit avec brio durant cette transition pour regagner la confiance des autres secteurs de l'Eglise envers la Compagnie sans porter atteinte à notre désir d'approfondir les grandes intuitions de la CG32. Plus tard, j'ai participé également à la 34^{ème} Congrégation générale (CG34), en travaillant sous le leadership du Père Michael Czerny, responsable de la coordination de la commission sur la justice sociale. Là, j'ai connu et rencontré le Père Adolfo Nicolás, qui avait été élu secrétaire de la Congrégation.

Mon implication dans le gouvernement central de la Compagnie commence à partir de la 35^{ème} Congrégation Générale (CG35), lorsque le Père Nicolás a créé les assistants non-résidents (certaines personnes nous ont appelés « volatiles » ou « volants »). Après avoir été élu, il m'a dit dans un couloir : « Je veux que tu participes au gouvernement de la Compagnie, mais pas à partir d'ici ». Il a nommé le P. Mark Rotsaert et moi comme assistants non-résidents et ce fut une expérience très intéressante. Nous participions au Conseil général, mais nous ne vivions pas à Rome. Nous venions à Rome principalement pendant les temps forts – réunion et retraite de quelques jours vécus par l'équipe de la curie, trois fois par année – et nous avons apporté un regard et une voix d'au-delà du quotidien. Ce fut une étape très fatigante, mais j'ai beaucoup appris, car cette expérience impliquait le maintien d'un contact avec la Compagnie universelle, au niveau du gouvernement, mais sans les échanges délibératifs comme dans les congrégations.

Quelques années plus tard, j'ai reçu de l'Assistant du P. Général un courriel me demandant : « Comment voyez-vous la possibilité de travailler en tant que responsable des maisons internationales de Rome ? » Et je lui ai envoyé la réponse classique des jésuites : « Je suis entré dans la Compagnie pour faire ce qu'on me demande, pas ce que je veux, mais je pense que... » et j'ai présenté tous les arguments pour ne pas donner une réponse favorable. Honnêtement, j'étais resté très calme, je pensais que les maisons internationales de Rome étaient hors de mes champs de compétences ; de plus, j'avais toujours été très critique à leur égard. Quelques semaines plus tard arrive la nomination. On ne m'a pas consulté à nouveau. Le Provincial m'a appelé et m'a dit : « J'ai une

nouvelle que j'hésite beaucoup à t'annoncer ; j'hésite à en parler parce que je ne sais pas ce que nous allons faire avec l'université où tu travailles si tu pars. » Et donc, j'ai abouti à Rome pour une deuxième fois.

Je dois dire que l'expérience de ces deux dernières années, ici, a été très intéressante. C'est très différent d'être étudiant à la Grégorienne quand on a 28 ans et de venir à 60 ans pour être responsable de 400 jésuites qui travaillent dans des maisons internationales. Cette nouvelle perspective implique qu'on connaisse les personnes de plus près, qu'on comprenne aussi les dynamiques des institutions. Je dois reconnaître les grands efforts qui ont été faits au cours des années précédentes pour renouveler les structures de ces institutions. Le rêve maintenant est qu'il y ait un consortium universitaire bien établi entre les trois institutions classiques de la Compagnie à Rome.

Au cours des deux dernières années, j'ai eu l'occasion de rencontrer le pape François quatre ou cinq fois, toujours à propos des maisons internationales de la Compagnie à Rome. La relation a toujours été cordiale et joyeuse, marquée par l'empathie à laquelle vous vous attendez de ce pape. Je pense que le message du pape François au cours des dernières années a ravivé l'enthousiasme dans la Compagnie pour ce que nous faisons, ici et un peu partout. De la même manière que le message de Benoît XVI à la 35^{ème} Congrégation Générale avait été un discours important à l'époque, François, au moment où nous sommes, confirme la mission de la Compagnie que nous poursuivons. Et il nous invite même à aller plus loin, comme s'il nous disait : « Vous êtes encore loin derrière par rapport à ce que vous pourriez faire. » C'est le Saint Père : avec son exemple et sa connaissance de la Compagnie, il continue de nous confirmer en nous disant : « Continuez ; c'est le bon chemin ! ».

V - Et maintenant... à cœur ouvert

En se tournant vers l'avenir

Les gens me demandent comment je me sens et je réponds toujours que je suis en paix. Je suis convaincu, tout d'abord, qu'il n'y a pas de Compagnie si elle n'est « de Jésus ». Et cela ouvre deux pistes : il ne peut y avoir de Compagnie de Jésus sans une union intime avec le Seigneur, et, d'un autre côté, si la Compagnie est véritablement la sienne, nous avons confiance qu'il nous aidera à en prendre soin. Je pense que cette centralité autour de Jésus est une de nos clés : si la personne de Jésus Christ n'est pas devant nous, en nous et avec nous tous les jours, la Compagnie n'a pas sa raison d'être.

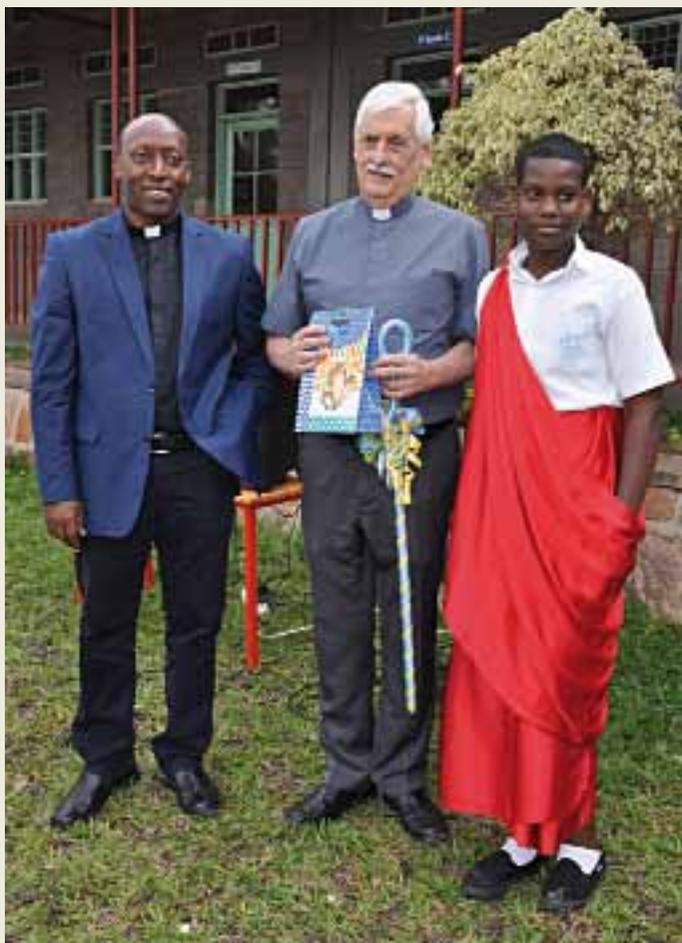
Une conséquence de cette intuition est la certitude qu'il s'agit de « sa » mission : notre mission partagée est celle de

Fey Alegria

De Caracas à Rome : l'histoire d'Arturo Sosa

Jésus, unis à toutes les autres personnes qui ont aussi reçu cet appel. À cause de cela, deux thèmes m'apparaissent fondamentaux pour ce qui vient, des thèmes que j'ai abordés à l'occasion de l'Eucharistie d'action de grâces que j'ai présidée le lendemain de mon élection : la collaboration et l'inter-culturalité.

L'accent sur la collaboration n'est pas une conséquence du fait que nous ne pouvons faire les choses seuls ; c'est que nous ne voulons pas agir seuls. La Compagnie de Jésus n'a pas de sens sans la collaboration avec les autres. Nous sommes appelés là-dessus à une grande conversion parce qu'en plusieurs endroits nous vivons encore de la nostalgie de l'époque où nous faisons tout ; on pense alors que la seule issue possible est le partage de la mission avec d'autres, mais on le fait avec réticence. Je crois profondément que c'est tout le contraire : notre vie a du sens tant que nous pouvons collaborer avec d'autres. L'autre thème est celui de l'inter-culturalité, qui vient d'ailleurs de l'Évangile lui-même. L'Évangile est un appel à la conversion de toutes les cultures pour les unir et les amener à Dieu. Le véritable visage de Dieu est multicolore, il est multiculturel et très varié. Notre Dieu n'est pas un Dieu homogène ; bien au



contraire. La création nous démontre de tant de manières sa diversité, combien les choses sont complémentaires les unes les autres. Si la Compagnie cherche à être l'image de cela, elle devra elle-même être une expression de ce visage de Dieu.

Je pense que, après le Concile, la Compagnie a atteint cette diversité culturelle. Nous avons su nous enraciner dans tous les coins du monde et de cela ont surgi des vocations authentiques. Vous pouvez rencontrer des jésuites, de vrais jésuites, partout, de toute couleur de peau, dans toutes sortes d'activités. Je crois qu'il y a là un signe de l'Église pour le monde. C'est dans la diversité que se fait notre lien avec Jésus et l'Évangile, et de là émane la créativité de la Compagnie, tout comme des gens avec lesquels nous partageons la mission. C'est formidable de voir alors notre capacité à apporter notre touche spécifique au message qui, lui, est le même pour tous.

Conclusion

J'espère fortement que cette Congrégation aidera la Compagnie et le nouveau Général à voir avec clarté dans quelles voies nous devons marcher et comment nous devons le faire. La Compagnie n'a pas de doutes sur sa mission, celle qu'a formulée la 32^{ÈME} Congrégation Générale et qui a été réaffirmée par les suivantes : c'est quelque chose qui circule dans le sang même de nos gens. Nous pouvons affirmer que nous savons déjà ce que nous pouvons offrir à l'Église. Le grand défi de la Compagnie maintenant est de nous organiser pour être efficaces dans le cadre de cette mission. Ainsi donc, j'ajoute à ce que j'ai souligné comme thèmes centraux la profondeur intellectuelle : nous ne pouvons pas simplement copier des modèles, nous devons en créer. Pour créer, il faut comprendre. La création est un processus intellectuel très ardu. Comprendre ce qui se passe dans le monde d'aujourd'hui, dans l'Église de notre époque, pouvoir comprendre la foi... La profondeur intellectuelle peut nous donner les clés pour centrer notre action sur ce qui fait déjà consensus, puis pour trouver les moyens les plus efficaces de vivre notre mission.

Mon impression, c'est que la Compagnie est très vivante et que bien des choses sont en marche. Il faut centrer notre attention, nous devons fertiliser ce que nous avons, sachant que nous pouvons planter mais que nous ne savons pas comment cela va croître ; cela, Dieu seul le sait. C'est Dieu qui travaille ; notre rôle c'est d'aider, nous ne devons pas faire obstacle. Notre passion est fondée sur la certitude que l'accompagnement que nous offrons aux gens est fondé sur la garantie que Dieu est avec nous.

Une communauté de discernement aux horizons ouverts

Ainsi, chacun de nous doit constamment désirer que son travail apostolique se développe, soit stimulé et soit soutenu pour porter du fruit, par l'encouragement de ses frères. Nous recevons toujours notre mission de Dieu dans l'Eglise, par l'intermédiaire de nos supérieurs majeurs et de nos supérieurs locaux, dans la pratique de l'obéissance jésuite – ce qui inclut notre discernement personnel. Si, cependant, notre mission n'est pas soutenue par le corps de la Compagnie, elle risque de s'évanouir. À notre époque d'individualisme et de compétition, il nous faut nous rappeler que la communauté joue un rôle très particulier car elle est un lieu privilégié de discernement apostolique. (CG36, D.1., n.8).



Une étincelle dans les ténèbres de Damas

Je me débattais avec la pensée d'animer des discussions sur la liberté personnelle et un leadership motivé en un lieu où prédominent la douleur et la peur.

Sandra Chaoul

Traduction de Yves Morel, S.J.

C'était ma quatrième visite à Damas au cours des derniers 6 mois et mon cinquième atelier avec le Service jésuite des réfugiés (JRS) de Syrie. Il y a un an, si quelqu'un m'avait dit que je serais en train d'animer des sessions de leadership en Syrie, j'aurais sans doute pensé qu'il déraillait. Pourtant, je me trouve aujourd'hui, le 9 mars 2017, en train de partager cette expérience le jour de mon anniversaire, sous le ciel étoilé de Saydnaya, tandis que s'entend un bombardement lointain provenant de Dahiyat al-Assad.

L'année passée a été riche en événements de tous les niveaux et a apporté beaucoup de grâces, au cours de ma première retraite de 8 jours en silence, lors du Programme ignatien de leadership de la Conférence des Provinciaux européens (CEP), et enfin pendant mes séjours en Syrie.

Je suis engagé dans les activités de leadership depuis 7 ans, en animant des sessions pour des groupes et des sociétés tout en travaillant avec les jésuites de la Province du Proche-Orient. Lorsque le Provincial a suggéré que je participe au Programme ignatien de leadership, je n'ai pas hésité mais je ne m'attendais pas à ce que cette expérience me mène là où je me trouve aujourd'hui. Si je peux partager quelque chose sur cet engagement, cela tournera principalement autour du fait de trouver de la lumière et de l'espoir au milieu de l'obs-

curité et de la confusion, et de trouver Dieu au milieu du silence et du combat.

Lorsque le directeur local du JRS de Syrie m'a demandé s'il serait possible d'organiser un atelier de leadership pour l'équipe du pays, je ne me souviens pas avoir eu besoin d'y réfléchir à deux fois. L'invitation m'apportait un profond sentiment de détermination et de joie intérieure, mêlé à quelque inquiétude ; non pas à cause du danger en ces lieux (j'ai été surpris d'être en paix avec cette idée, à la différence de mes parents et amis à Beyrouth), mais pour le sens qu'il y a à parler de leadership et d'autorité dans un pays déchiré par la guerre et un conflit politique. Je me débattais avec la pensée d'animer des discussions sur la liberté per-



Leadership



sonnelle et un leadership motivé en un lieu où prédominent la douleur et la peur.

J'arrivai là plein de préjugés nourris par une longue histoire de tension entre Libanais et Syriens. J'en suis revenu avec des relations profondes. J'ai appris la force et la résilience à partir des histoires qu'ils ont partagées. J'ai été profondément touché par leur désir et leur volonté de préparer un avenir plus brillant alors même que leurs portables leur apprenaient de nouvelles explosions. Au lieu de souligner mon impuissance en face de leur peine, l'expérience l'a transformée en acceptation de notre commune vulnérabilité et en une invitation à donner à Dieu sa place pour qu'il travaille dans notre groupe.

Je peux encore sentir l'énergie de notre

groupe tandis que nous commençons à réfléchir à nos relations avec l'autorité et à l'impact qu'elle avait sur la manière dont nous assumions notre rôle de leader. Les discussions sur l'Autorité sont lourdement grevées dans le contexte syrien et connotent beaucoup de crainte et un égal montant de ressentiment. Il est hautement improbable de rester neutre quand de tels sujets sont mis sur la table. Pourtant, comme les participants ont pris le risque de partager leurs histoires et de s'écouter les uns les autres, un espace de vérité s'est progressivement mis en place. Tandis que des idées et des questions nouvelles stimulaient l'esprit des participants, Dieu était en train de transformer leur cœur.

Au-dessus à gauche :

Un séminaire du JRS.

Au-dessus : Activités du JRS.

Dessous au centre :

Destruction en Syrie.

Dessous : Enfants éprouvés par la guerre.



Une étincelle dans les ténèbres de Damas

Les journées que nous avons passées ensemble ont beaucoup moins porté sur la communication du savoir, et plus sur la création d'une expérience où nous étions tous présents à ce qui nous motivait, engagés que nous étions dans des discussions de groupe. Formelle-

ment, cet atelier de leadership visait à créer des liens solides à l'intérieur des équipes du JRS. Il a aussi donné l'occasion à chacun de s'examiner, de grandir en conscience et de réfléchir sur ses interventions de leadership dans sa vie personnelle, à l'intérieur des équipes et dans sa communauté. Mais si l'on pouvait scruter le cœur de notre groupe, on verrait que ce qui se passait dépassait de beaucoup une formation traditionnelle.

L'esprit de Dieu était à l'ouvrage. Il était présent dans nos contemplations quotidiennes et la brise des calmes matinées de

Proche-Orient



Dessus : Séminaire du JRS.

A droite : Un membre du personnel travaillant avec les enfants.



Saydnaya. Il se révélait lui-même dans nos longues marches amicales, dans les temps de réflexion en silence et nos partages de groupe le soir. Il nous rencontrait à notre propre rythme, en nous rappelant que nous avons été appelés à vivre en plénitude. En silence, Dieu parlait à notre cœur et nous transmettait la consolation. Bien que les participants soient venus de divers contextes religieux et idéologiques, tous partageaient un profond désir de renouer avec l'espoir et la vie. Ceci devint le centre de nos discussions : un leadership qui engendre la vie, un leadership enraciné sur les valeurs, un objectif et d'authentiques interactions avec les autres.

Hadi, Maryam, Safir et Maha partagent leur expérience. Ils font partie de la famille étonnante du JRS Syrie. Chacun d'eux est une lumière à sa façon, dans un lieu habitué à l'obscurité. Ils sont l'avenir de la Syrie.



« **Les approches intéressantes** de l'atelier ont permis une auto-évaluation vraie et stimulante. J'ai été à même de détecter et d'examiner des problèmes cachés dans ma manière de penser, de redécouvrir mes capacités, et de voir le leadership avec un œil neuf. Ce fut une prise de conscience pour prendre le contrôle de ma vie et vivre différemment et d'une façon plus positive. La méthodologie expérimentale de l'atelier a éclairé de nombreux coins obscurs, surtout dans mes interactions avec les autres. Sandra ne m'a pas seulement aidé à découvrir de nouveaux concepts, mais il m'a rendu capable d'affronter des défis nouveaux et futurs, d'un cœur et d'un esprit plus ouverts. Ma vie a déjà entrepris un nouveau voyage et je suis totalement tourné vers un avenir meilleur. Ce fut une expérience très spéciale de construction du caractère pour laquelle je suis très reconnaissant. »

Hadi Nasser, JRS Syrie

« **La société syrienne** évolue actuellement vers des formations en développement humain visant à aider les gens dans les défis qu'ils sont en train de vivre. Je dois admettre qu'il a fallu surmonter un certain malaise pour réfléchir sur le leadership et à l'autorité, surtout étant donné ce que ces deux mots signifient dans notre contexte. L'expérience que nous avons de l'autorité et du pouvoir a profondément influencé la manière dont nous nous rapportons à ces concepts. Après avoir vécu ensemble l'atelier, ces mots ont pris un sens nouveau ... L'expérience a d'abord été difficile, spécialement lorsqu'on en est venu à partager nos sentiments non seulement avec les autres mais principalement avec nous-mêmes, mais elle a définitivement ouvert des fenêtres qui éclairent de nombreuses zones dont nous n'étions pas conscients, ce qui nous a aidés à avancer. »

Maryam El Mashreky, JRS Syrie

« **Je suis venu à l'atelier** en pensant qu'il ressemblerait à n'importe quelle conférence ou cours sur le leadership. Mais ce fut une histoire différente qui a mis en question ma manière de penser. Dans mon esprit, le leadership portait sur l'autorité et le contrôle. C'est devenu une intervention motivée dans la vie des gens dont nous nous occupons, afin de leur donner la capacité de continuer même lorsque nous ne serons plus là. J'avais l'habitude de me centrer beaucoup sur les atouts charismatiques du leader : mais j'ai trouvé quelque chose de plus profond et j'ai découvert le pouvoir du motif, du caractère et des valeurs. Je m'attendais à des réponses et à des solutions techniques. Je rends grâce parce qu'on m'a offert une invitation à regarder à l'intérieur. Dans le silence et par la grâce de l'esprit de Dieu, j'ai trouvé des réponses que j'avais en moi. J'ai entendu beaucoup de choses sur la spiritualité de l'accompagnement jésuite et j'aurais beaucoup voulu vivre cette expérience, mais je n'ai pas pu. Dans cet atelier, je suis heureux d'avoir trouvé un camarade qui m'a rappelé, par sa propre lumière, que nous sommes le sel de la terre et la lumière du monde. Je retourne à Alep muni de la grâce que j'ai trouvée dans mon équipe, de sorte que Dieu est glorifié à travers notre travail. »

Safir Salim, JRS Alep

« **Cette expérience a mis à notre disposition** un tas d'informations et des outils qui m'ont touché grandement dans ma recherche de moi-même et dans mon ouverture aux autres. Elle a fourni un tas d'idées et de concepts dans plusieurs domaines, qu'ils soient intellectuels, scientifiques, pratiques ou spirituels. Ce qui m'a le plus touché dans cette expérience concerne deux directions : la première est l'insistance que l'atelier a mise sur l'exercice du leadership au service d'un bien plus élevé : une vie meilleure. La seconde est qu'il a fourni des espaces qui m'ont mis face à moi-même, pour relire mon expérience antérieure et devenir ainsi capable de donner du sens à ma vie et d'apporter un changement à la société. »

Maha Kardouh, JRS Syrie

Gloire à Dieu en Sibérie

Tomsk - la ville des amis

La Sibérie est une terre de surprises. Beaucoup de mythes et de mystères sur ce paysage exotique sont démentis dès les premiers instants où l'on arrive.

Michaïl Tkalic, S.J. – Louis R. Hotop, S.J.

Traduction de Yves Morel, S.J.

« **Il y a diversité de dons**, mais c'est le même Esprit qui les attribue. Il y a différentes sortes de ministères, mais c'est le même Seigneur. Il y a différentes sortes d'action, mais c'est le même Dieu qui est à l'œuvre en toutes et en chacune. » (1 Cor 12,4-6)

Nous sommes créés pour la gloire de Dieu. Paradoxalement, la gloire de Dieu est la source de notre propre gloire et de notre propre joie. Si j'avais à exprimer mon expérience de deux années de régence en Sibérie, je dirais : j'ai été

transporté de joie pour la gloire de Dieu.

J'étudiais à Cracovie et je préparais mon examen de philosophie quand mon Supérieur Régional, le Père Anthony Corcoran, S.J., m'informa de ma prochaine mission. Il me dit que les jésuites allaient prendre la responsabilité d'une paroisse et d'une école dans la ville de Tomsk en Sibérie, et qu'il avait décidé de m'y envoyer pour seconder le prêtre de la paroisse et pour enseigner les sciences de l'informatique à l'école. Sur le moment, je fus enchanté de ma nouvelle mission : j'avais été dans cette ville auparavant et j'y avais plusieurs amis. Néanmoins, je n'imaginai pas à cette époque ce que Dieu avait préparé pour moi.

Je désire partager avec vous mon expérience de régence à Tomsk et vous montrer la ville où j'ai passé deux années heureuses entre les

Sibérie





*Nous sommes créés
pour la gloire
de Dieu qui est,
paradoxalement,
la source de notre
propre gloire
et de notre joie.*



études de philosophie et celles de théologie. Je désire rendre Tomsk plus proche de vous, telle qu'elle m'a été révélée.

Lorsque quelqu'un qui n'a jamais été en Russie apprend que j'ai vécu en Sibérie, il pense d'abord au temps glacial et à la toundra. La deuxième idée qui vient habituellement à l'esprit est l'histoire terrible des camps de travail et des déportés. D'autres imaginent un vaste néant exotique où les ours polaires sont les seuls à habiter leur demeure.

Une fois, un groupe de prêtres polonais a passé un été avec nous à Tomsk. Comme la plupart des gens qui se préparent à aller en Sibérie, ils ont rempli leurs valises de doudounes, coiffes d'hiver, pullovers polaires et lourdes bottes. À leur grande surprise, il faisait 40°C sans même une goutte de pluie et encore moins de neige. Il n'y avait pas d'ours polaire non plus !

La Sibérie est une terre de surprises. Beaucoup de mythes et de mystères sur ce paysage exotique sont démentis dès les premiers instants où l'on arrive.

Naturellement, il *fait* quelquefois froid en Sibérie. En hiver, il peut faire -35°C, mais ces journées se comptent sur les doigts d'une main. Les gens apprennent à vivre avec ce froid, ils s'habillent plus chaudement, mettent assez de carburant dans leur voiture quand ils voyagent, et apprennent à ignorer neige et glace. Après avoir vécu quelque temps dans ces hivers rigides, les gens finissent par commencer à s'y plaire ! Bien que le soleil n'apparaisse que deux heures par jour, il est facile de se perdre dans une tempête de neige, mais les hivers à Tomsk sont magiques. Chaque hiver, Tomsk organise le Festival international de la sculpture sur glace et les créations sont vraiment à vous couper le souffle.

Cependant, la meilleure saison dans cette

Tomsk - la ville des amis

La ville a une population de 570.000 habitants avec 10 universités, de multiples instituts de recherche, des instituts de spécialisation en économie et des incubateurs d'entreprise.

partie du monde, c'est l'automne. La taïga se revêt de couleurs incroyables lorsque la Sibérie s'enflamme avec des nuances de rouge, jaune, orange, vert et brun. Il est impossible de faire sentir toute cette beauté en parole. Il y a même une légende selon laquelle Alexandre I, Tsar de Russie, simula sa propre mort afin de passer le reste de sa vie dans les beaux environs de Tomsk. Il est difficile de résister à son enchantement, spécialement lorsque les fleurs sauvages ne cessent d'éclorre.

Tomsk est aussi connue comme une ville universitaire. La ville a une population de 570.000 habitants avec 10 universités, de multiples instituts de recherche, des instituts de spécialisation en économie et des incubateurs d'entreprise. Selon la Charte de Tomsk, les recherches scien-

tifiques et en éducation sont au cœur de la ville. Les scientifiques qui travaillent dans ces universités et ces instituts font des apparitions régulières dans les mass médias avec de nouvelles découvertes scientifiques et de nouveaux développements, utilisables dans le monde entier.

Les universités de Tomsk accueillent des étudiants de toutes sortes de pays – Etats-Unis, Espagne, Italie, France, Belgique, Pologne, Allemagne, Grande Bretagne, Australie, Philippines, Chine, Corée, Vietnam, Algérie, Turquie. Les étudiants étrangers viennent souvent étudier le russe, et faire la connaissance d'une ville russe qui ne soit pas une capitale. Cet environnement unique et ce mélange étonnant de cultures ont valu à Tomsk le surnom « l'Athènes de Sibérie ».

Étant donné que le Chemin de fer transsibérien n'a pas atteint Tomsk au commencement du 20^{ème} siècle, la ville fut limitée dans sa capacité à participer au projet technique et économique de l'Union soviétique. À terme, ce fut une bénédiction lorsqu'on considère l'architecture du « Baroque sibérien ». Grandes et longues maisons en bois, églises et bâtiments



du gouvernement qui semblent provenir tout droit de la terre, répandent çà et là dans la ville leur beauté naturelle, ce qui lui donne un aspect et un parfum majestueux. Novossibirsk, qui est toute proche, a perdu la plupart de ces structures, remplacées par le réalisme socialiste de l'époque – de grands parallélépipèdes menaçants et des statues à effrayer les touristes.

Tomsk est une ville ouverte sur les plans œcuménique et politique. C'est une terre d'exils historiques et elle jouit maintenant de la pluralité qui provient de cette part de son identité. De nombreuses familles ont des histoires difficiles et troublées. Beaucoup de leurs parents ont disparu ; ont été exécutés ; ont été envoyés dans les camps de travail. Pourtant il y a toujours une générosité et une ouverture sans égales. Vous pouvez rencontrer ici des gens appartenant à tout l'éventail politique et religieux. Orthodoxes, catholiques, luthériens, juifs, bouddhistes et musulmans, tous se rencontrent et prospèrent dans cette partie du monde.

En 1806, un décret royal du Tsar a permis à un prêtre catholique de prendre en charge la communauté catholique de Tomsk. Ce prêtre

était le Père Marcellus Kaminski, S.J. Ce décret a aussi marqué le commencement de la paroisse catholique romaine, nommée Intercession de la Mère de Dieu, Reine du Saint Rosaire. L'église a été construite en 1833 et catholiques et orthodoxes firent des dons d'argent pour la construction du bâtiment. Du temps de l'Union soviétique, le bâtiment fut employé par les autorités soviétiques comme entrepôt et pour divers usages profanes. Lorsque l'église fut rendue à la communauté catholique, l'évêque Joseph Wert, S.J., a de nouveau consacré l'église et il inaugura une nouvelle ère du ministère catholique à Tomsk. En 2014, la paroisse fut de nouveau confiée à la Compagnie de Jésus.

Aujourd'hui, la paroisse est riche de paroissiens de tout âge et de fidèles de nombreux pays

Tomsk



Tomsk - la ville des amis

qui participent activement à la vie de l'Église. La belle polyphonie de la chorale et l'atmosphère accueillante font de cette paroisse un endroit que nombre de fidèles considèrent comme leur maison. En plus des jésuites, deux communautés de religieuses sont engagées au service de la paroisse, à savoir les Missionnaires de la charité et les Servantes de Jésus dans la sainte Eucharistie.

La paroisse organise des retraites et des camps d'été en collaboration avec des prêtres locaux, des religieux et des volontaires venant de diverses paroisses et de différents pays. Les frontières de la paroisse englobent une vaste étendue de territoire, 317.000 km², c'est-à-dire plus que la Pologne ou l'Italie.

Depuis 1993, l'Église dirige une école paroissiale. En 2014, l'école a été confiée aux jésuites à leur retour dans la ville. La communauté paroissiale et l'école, malgré sa petitesse, ont reçu de grands signes de la faveur de Dieu à travers l'effort important de paroissiens actifs, de la



communauté jésuite et d'amis du monde entier. Cette ville éloignée de Sibérie est même maintenant considérée comme un site de pèlerinage pour des jésuites, des volontaires et d'autres personnes à travers le monde.

La paroisse est riche de paroissiens de tout âge et de fidèles de nombreux pays qui participent activement à la vie de l'Eglise.

Mes deux années à Tomsk ont bénéficié de plusieurs grâces importantes. La première est marquée par la joie et la consolation de travailler avec la chorale de la paroisse. Ce fut un travail difficile, plein de longues répétitions, des tas de traduction et d'adaptation musicales en russe, et des recherches passionnantes et néanmoins

parfois pénibles sur le sens véritable de la musique. Tout cela aboutissait chaque dimanche à la messe à un vrai festival de couleurs et de grâces musicales que l'on ne peut trouver que par la grâce de Dieu et un dévouement à toute épreuve.

La seconde grâce que je voudrais souligner est la joie de travailler avec les jeunes et les communautés de jeunes adultes. Nos relations étaient vibrantes, solides et authentiques, et bien que les choses fussent quelquefois difficiles et qu'il y eût des désaccords, nous nous sommes tous rassemblés dans notre aspiration commune pour servir la paroisse et glorifier Dieu. C'est ce que je me rappellerai le plus de mon temps passé à Tomsk, parce que nous étions liés ensemble par une corde invisible et mystérieuse, une rencontre et un nœud grâce aux relations que nous avons partagées. Cette corde nous rend plus proches les uns des autres de sorte que lorsque, enfin, nous atteindrons notre Seigneur au Ciel, nous pourrons chanter les louanges à l'unisson, comme une véritable communauté d'amis !

Mon travail d'enseignant ne fut pas toujours facile, mais grâce à l'aide et aux conseils de mes collègues, j'ai commencé à me sentir plus à l'aise dans la salle de classe. Ce fut un privilège d'apprendre et de croître en tant que personne dans cet environnement. Apprendre la patience et une compréhension vraie avec moi-même et les autres est quelque chose que j'ai demandé par la prière pour toute ma vie ; finalement j'ai réalisé que cette expérience était la réponse de Dieu. J'ai eu le sentiment de devenir contemplatif dans l'action. Exactement, comme tout ce que j'ai réalisé pendant ces deux années a été en dépit de ma propre imperfection. Ce n'a pu être qu'un don de Dieu.

Les gens de Tomsk seront toujours dans mon cœur. Nous avons partagé de nombreuses journées ensoleillées et nuageuses (et glaciales), et je sais que je fus en mesure de nouer de vraies amitiés durables. Ce fut une expérience de véritable humanité dans toutes ses formes et dimensions et, à sa propre manière modeste, cela ressemblait au Royaume de Dieu – un petit royaume, pourtant puissant, partagé et bien-aimé, au milieu de la Sibérie. Notre royaume est un Royaume de pierres vivantes. Là, l'Eglise n'est pas tellement représentée par des structures massives et monolithiques ou des statues ; on la trouve là où elle devrait être, dans le peuple. Tomsk est devenue ma seconde mère-patrie, une ville d'amis qui resteront toujours dans mon cœur.



Des jésuites et leurs partenaires viennent en aide aux migrants expulsés

La foi à la frontière

« Nous sommes ici pour leur rappeler que leur dignité est un don de Dieu. Ils ont de l'importance pour nous comme ils en ont pour Dieu... »

William Bole

Traduction de Yves Morel, S.J.

Pour le Père jésuite Sean Carroll, qui exerce son ministère le long de la frontière Etats-Unis-Mexique, les débats sur la politique d'immigration aux Etats-Unis ne sont pas uniquement politiques, ils sont une question personnelle.

Le P. Carroll est le directeur exécutif de *Kino Border Initiative* (l'Initiative de frontière Kino), organisation d'aide à l'immigrant, coparrainée par six groupes d'Eglise des Etats-Unis et du Mexique qui comprennent des jésuites. A l'établissement Kino à Nogales (Mexique), des immigrants expulsés trouvent un refuge et de l'amitié. On leur sert des repas chauds dans le *comedor* ou salle à manger, et ils peuvent trouver un abri dans les appartements proches loués par Kino pour les expulsés.

Le P. Carroll a expliqué que depuis sa fondation en 2009, l'Initiative de frontière Kino a servi et plaidé pour les immigrants et, qu'autrement dit, elle a fourni « une présence humanisante sur la frontière ». Cette mission est davantage devenue un défi à la suite des directions exécutives de janvier 2017 du Président Trump en rapport à l'immigration.

« Nous sommes ici pour leur rappeler que leur dignité est un don de Dieu. Ils ont de l'importance pour nous comme ils en ont pour Dieu », a dit ce prêtre qui est diplômé de l'Université de Stanford et membre de la Province de Californie de la Compagnie

de Jésus.

Kino est une collaboration internationale : les associés fondateurs comprennent la Province de Californie, le JRS des Etats-Unis, le diocèse de Tucson, la Province mexicaine de la Compagnie de Jésus, les Sœurs missionnaires de l'Eucharistie basées au Mexique et le diocèse de Nogales dans l'Etat mexicain de Sonora. Avec un personnel de 17 membres et une foule de volontaires, l'organisation a servi en 2016 environ 47.000 repas et a fourni d'autres formes d'assistance à approximativement 8.500 migrants. La plupart des bénéficiaires ont été expulsés après avoir vécu aux U.S.A. ou bien essayé d'entrer sans papiers dans ce pays.

Le message pastoral de la dignité donnée par Dieu résulte de procédés aussi bien tangibles que non tangibles.

« Nous les regardons droit dans les yeux. Nous les écoutons. Nous prions avec eux. Quand ils partent, ils se sentent un peu plus forts. Ils ont un peu plus d'espoir, » dit le P. Carroll qui se réfère à des migrants dans une variété de situations qui comprend ceux qui recherchent de l'aide pour accéder à la procédure de l'asile. « Nous ne pouvons pas résoudre chaque situation, mais nous pouvons leur rappeler qu'ils sont fils et filles de Dieu. »

Humaniser la frontière n'a jamais été facile. Il en était presque de même à la fin du dix-septième siècle lorsque l'homonyme de l'organisation, Eusebio Francisco Kino – un jésuite italien explorateur et astronome – vint comme missionnaire dans cette région et finit par défendre les droits du peuple indigène persécuté. Récemment, la tâche était loin d'être simple même dans le climat quelque peu amical de l'administration Obama. Pendant ces années-là, un record de 2,5 millions



Kino



de gens a été expulsé.

En 2015, l'organisation a attiré l'intérêt des médias avec un rapport intitulé « Nos valeurs sont en jeu : mauvais traitement du migrant et séparation des familles à la frontière », rapport qui estima que plus d'un tiers des migrants expulsés faisaient l'expérience de quelques sortes d'abus et de mauvais traitement de la part des agents américains de la frontière. Selon l'étude, ces traitements comprennent le vol, le mauvais traitement physique ou verbal, et des conditions inhumaines de détention.

Au cours des deux dernières années, Kino a déposé des douzaines de plaintes au nom des demandeurs d'asile d'Amérique centrale qui disent qu'ils ont été expulsés sans qu'on leur ait offert une audience d'accueil – ce qui est une violation évidente de la loi des Etats-Unis et internationale. Ces migrants font partie d'un nombre croissant de personnes qui ont fui la guerre des gangs et d'autres violences en Amérique centrale.

Alors que l'administration Obama centrait son application sur les plus coupables, son successeur, au dire de tous, jette un plus large filet.

Se référant aux migrants vulnérables, Kino déclara en janvier 2017 que les décrets de Trump « ne feront qu'empirer leur situation » en partie en augmentant de façon spectaculaire le nombre des agents de la patrouille de frontière et en donnant aux agents une latitude plus large de décider qui sera expulsé.

Avec ces nouveaux défis, Kino accroît ses services pour inclure, par exemple, une aide légale pour ceux qui essaient de piloter selon le processus d'accueil. On prépare aussi un effort pour acheter à Nogales une propriété qui permettrait à Kino d'abriter davantage

La foi à la frontière

Nous les regardons droit dans les yeux. Nous les écoutons. Nous prions avec eux. Quand ils partent, ils se sentent un peu plus forts. Ils ont un peu plus d'espoir.

de migrants expulsés. De plus, l'organisation cherche à ce que davantage de paroisses, d'écoles et autres institutions s'impliquent dans les problèmes de migration.

Kino a déjà un réseau animé d'amis et d'activistes bien au-delà de la frontière. En 2016, par exemple, 63 groupes sont venus à Nogales pour des voyages d'immersion qui durent bien quelques jours et amènent les visiteurs dans le *comedor* pour servir les migrants et parler avec eux. Souvent l'itinéraire

comprend aussi des marches dans le désert où les migrants se déplacent à pied ; des visites au tribunal de Tucson où les migrants sont poursuivis ; et un culte a lieu avec une communauté de propriétaires de ranches, dans l'Arizona rural du sud. La plupart des groupes viennent des écoles jésuites (y compris les lycées, collèges et universités) ainsi que de paroisses dans les alentours du pays.

Interrogé sur les nombreuses personnes qui soutiennent que les immigrants dépourvus de documents ont violé la loi et devraient être punis, le P. Carroll a répondu en retournant l'argument : « La loi les brise » dit-il en se référant aux familles séparées, à l'expulsion suivie d'un retour à des situations menaçantes pour la vie et d'autres résultats funestes d'un renforcement sévère de la loi d'immigration. « On suppose que si c'est la loi, elle doit être juste. Mais elle ne l'est pas. »

On apporte beaucoup d'aide, mais ceux qui sont en service sur la frontière disent que les migrants leur donnent et leur apprennent encore plus.

« Ils m'ont beaucoup appris sur la résilience, l'amour et le sacrifice, la confiance en Dieu » dit Hung Nguyen, S.J., membre de la Province de Chicago-Détroit qui a travaillé à Kino d'août 2015 à juin 2016. Comme beaucoup d'autres jésuites en formation, il a choisi le ministère de la frontière comme la seule manière de remplir la mission jésuite de se trouver avec les gens à la périphérie et aux frontières de la société.

« Je n'ai jamais vraiment quitté la frontière », dit Thomas Flowers, S.J., autre jésuite en formation qui a servi à Kino. « Je porte la souffrance, l'espoir et la bonté étonnante de ces gens avec moi et en tout ce que je fais. »



Nogales

Une région apostolique à la frontière colombo-vénézuélienne (RAIF)

Notre mission consiste à renforcer un être social ayant une identité frontalière pour qu'il transcende les frontières géographiques et devienne porteur d'un projet régional durable par lequel il surmonte la pauvreté.

Dizzi Perales, S.J.

Traduction de Yves Morel, S.J.



A gauche : Les jésuites Arturo Peraza (VEN), Manuel Zapata (VEN), Eduardo Uribe (COL), Libardo Valderrama (COL), Francisco de Roux (COL), Wilfredo González (VEN), Arturo Sosa (VEN), Gilberto Alejandro Rojas (COL) et Jesús Rodríguez (VEN) participent à une rencontre apostolique interprovinciale à la frontière entre le Venezuela et la Colombie en 2013.

La frontière colombo-vénézuélienne se caractérise par la richesse de ses interactions humaines – on y remarque les liens familiaux et les échanges commerciaux – elle partage une riche tradition historique et culturelle. Des va-et-vient de manière constante et continue, offrent des occasions pour le développement des communautés. Leurs habitants, parfois les manquent, en donnant la priorité aux politiques liées à la défense du territoire et à l'abri de l'économie de chaque pays. Les personnes ne comprennent pas les limites et les séparations ; elles partagent des racines, des traditions, et des relations qu'elles ont tissées pendant des années.

La présence des jésuites dans ce territoire a débuté en 1975 dans l'Alto Apure vénézuélien avec la fondation de la paroisse Notre-Dame du Carmen à Guasualito ; en Colom-

bie, les jésuites sont arrivés à Cúcuta, au nord de Santander, trois années plus tard, pour se charger de la direction du séminaire diocésain San José, de la maison des exercices *Casa de Oración Los Cujies* et du Vicariat épiscopal des religieux et religieuses du diocèse. À partir de ce moment a commencé la fondation de paroisses, de collèges, d'une université, d'écoles de *Fe y Alegría*, de stations de radio, du Service jésuite des Réfugiés (SJR). Durant ces années, certaines des œuvres ont fermé, d'autres continuent ; ce qui est important,

Los Cujies

Une région apostolique à la frontière colombo-vénézuélienne (RAIF)

La frontière entre la Colombie et le Venezuela a toujours eu une grande importance pour son rôle dans le processus d'intégration latino-américain.

c'est de se maintenir en mission et de la renouveler.

Des dizaines d'années plus tard, en réponse aux invitations de la 35^{ème} Congrégation Générale, dans son appel à aller aux frontières apostoliques du monde actuel, et en réponse au Projet apostolique commun de la Conférence des Provinciaux d'Amérique latine (CPAL), des jésuites et des laïcs envisagèrent la possibilité de travailler à un projet interprovincial en vue de construire une Région apostolique. Les provinciaux Francisco de Roux, S.J., de Colombie et Arturo Peraza, S.J., du Venezuela poussèrent le processus en chargeant le P. Arturo Sosa, S.J., de l'animer avec le désir d'entreprendre une rénovation de la mission et de répondre aux défis dans le service de l'Église et de nos frères. C'est ainsi qu'a commencé un processus de dialogue, de discernement, dans lequel nous nous sentons confirmés à un nouvel appel de Dieu ; lancer

des ponts entre nous, bâtir un horizon commun, découvrir de nouvelles formes de travail, nous relier, créer un réseau de réseaux. Nous avons été invités à une conversion de l'esprit et du cœur, à sortir de nous-mêmes, à voir plus loin que nos œuvres et à nous joindre selon nos spécificités, à découvrir à nouveau que nous partageons la même mission et que celle-ci va bien au-delà des nos espaces quotidiens. Dieu ne cesse jamais de nous appeler à discerner nos réponses et il nous demande d'améliorer le service de la mission évangélicatrice dans cette région binationale.

Le processus fut long, les œuvres et les communautés se sont liées. Nous organisons diverses assemblées, nous approfondissons la connaissance de la réalité. Chacun apporte sa richesse, ses espérances et ses peines, ses rêves et ses préoccupations.

Après diverses rencontres interprovinciales, le 7 mai 2012, dans la ville de Cara-



cas au Venezuela, les Provinciaux signent un décret qui établit la Région apostolique interprovinciale à la frontière colombo-vénézuélienne (RAIF) ; le processus commence en établissant le Plan stratégique qui nous permettra d'atteindre notre mission : renforcer un être social ayant une identité frontalière pour qu'il transcende les frontières géographiques et devienne porteur d'un projet régional durable par lequel il surmontera la pauvreté.

La frontière colombo-vénézuélienne, importante par le rôle qu'elle joue dans les processus d'intégration latino-américaine, reste toujours marquée par des tensions politiques, économiques et sociales, par l'influence de donneurs d'ordres très divers et de gouvernements centraux qui s'opposent ; c'est une zone de grande richesse et en même temps politiquement pauvre, étant donné la fragilité de l'organisation populaire et l'absence d'Etats responsables. Cette situation s'aggrave avec la présence de mafias colombiennes et vénézuéliennes qui occupent les espaces et contrôlent le reste de la société, des mafias qui sont de plus en plus liées à la criminalité transnationale ; il y a aussi la présence de groupes paramilitaires et la violence qui en résulte : assassinats, enlèvements et



racket. C'est une scène de corruption qui se conclut avec la domination de l'argent et des armes, avec perte de la valeur du travail honnête et d'une grande préoccupation au sujet des droits de l'homme. Nous devons aussi signaler l'existence d'importantes ressources énergétiques et la grande biodiversité qui contraste avec l'incapacité de parvenir à des



La frontière a été aussi théâtre de tension politique, économique et sociale, due à divers facteurs et à l'influence incontrôlée des gouvernements centraux.

Une région apostolique à la frontière colombo-vénézuélienne (RAIF)

Dans les divers secteurs (éducation, activités culturelles, moyens de communication, mesures de défense, travail des jeunes, organisation économique, recherche) ont été créés des projets transfrontaliers pour la préparation des esprits et des cœurs à la région apostolique.

accords binationaux pour la conservation des zones environnementales communes.

La RAIF élabore les œuvres de la Compagnie de Jésus consacrées au travail paroissial, éducatif et social dans les départements colombiens d'Arauca, Boyacá et du nord de Santander qui sont limitrophes des États vénézuéliens de Táchira, Apure et Zulia.

Actuellement, la RAIF est pourvue de 6 collèges de *Fe y Alegría*, de 4 stations de radio *Fe y Alegría*, de l'Institut radiophonique *Fe y Alegría* avec les Centres de formation au travail, du SJR-Venezuela, du Mouvement de jeunesse *Huellas* (Pistes), de la paroisse Saint Camille de Lelis de El Nula, la paroisse Saint Simon et Saint Judas de Ciudad Sucre, de l'Université catholique du Táchira et du Centre Gumilla pour le Venezuela ; de l'École de paix et de vie commune citoyenne

du Centre de recherche et d'éducation populaire (CINEP), de l'Université Xavérienne, du SJR-Colombie, de *Fe y Alegría* du nord de Santander pour la Colombie ; en dialogue avec l'Eglise locale et ses diocèses.

Pour l'élaboration du Plan stratégique, les Provinciaux ont nommé une équipe coordinatrice ayant la tâche de développer et accompagner le processus de conception et de réalisation de la Région apostolique formée par les jésuites des deux provinces. Cette équipe qui a été impliquée dans l'œuvre du processus, a considéré comme un défi initial et permanent celui d'approfondir la richesse des relations historiques et culturelles frontalières, car on peut y trouver les ciments d'une intégration humaine, sociale et politique solidement fondée ; l'équipe envisagea de mettre en valeur ce qu'est réellement la frontière, chez les acteurs aussi bien régio-



naux que nationaux, de favoriser la véritable image d'une population capable de produire, de commercer et de se fréquenter dans différentes dimensions de la vie sociale et culturelle ; de participer avec d'autres acteurs au suivi de la situation sociale, économique, politique et culturelle de la région frontalière en promouvant la réflexion participative et les actions qui contribuent au renforcement du sujet social de la démocratie ; et finalement, de promouvoir dans les différentes œuvres qui composent la région frontalière et en ses organisations mises en relation la conscience de la condition de faire partie des œuvres de la frontière.

Pour construire ce chemin, des actions sectorielles se sont créées et renforcées qui ont procuré un caractère transfrontalier dans les domaines de l'éducation, de la culture, de la communication, de la prévention, des jeunes, de la gestion des ressources, de la recherche ; et des projets se sont créés dans chacun de ces domaines, parmi lesquels se détachent ceux qui ont trait à la matière éducative ; la création d'une chaire de frontière pour ceux qui étudient dans les écoles et les collèges, le bénévolat d'enseignement pour l'amélioration de la gestion éducative, des journées d'éducation

à la frontière, des rencontres de communicateurs et formation de porte-paroles communautaires ; en matière culturelle : la caravane culturelle pour l'hospitalité à la frontière, le festival *Conéctate y Convive con la Frontera* (Reliez-vous et vivez en communauté avec la frontière) et des ateliers d'enseignement artistique pour le développement des communautés ; en plus du travail dans la culture de paix, de justice de paix et réconciliation, des troupes de service aux communautés, de la formation sociopolitique, de la formation et de l'insertion au travail des jeunes, et de la recherche dans le domaine des acteurs qui engendrent la violence.

Nous continuons à cheminer dans l'espérance, confiants en Dieu qui nous suivra en nous encourageant, nous unissant et nous renforçant pour répondre à la mission reçue.

Huellas



Lok Manch : Tribune du peuple en faveur du leadership du peuple

Lok Manch envisage l'Inde comme une nation égalitaire, juste, accueillante, démocratique et laïque. Il a pour mission de créer une tribune nationale solide pour assurer au peuple un meilleur accès aux projets du gouvernement, et améliorer la qualité des décisions politiques et leur application efficace.

Elango Arulanandam, S.J.
Traduction de Yves Morel, S.J.

L'Inde est la plus grande démocratie du monde, mais seule une minorité y fait la loi. Les riches et les puissants emploient leur influence pour faire pencher en leur faveur les décisions et les mesures politiques du gouvernement, pour maintenir la majorité dans la pauvreté dépourvue des ressources de base comme la nourriture, le logement et le vêtement. Les projets et les plans du gouvernement pour le bien être du peuple demeurent ainsi de simples chimères pour les villageois illettrés. Les gouvernements, celui du pays et ceux des Etats, promulguent des lois et établissent des projets pour le bien du peuple, mais ils semblent manquer de volonté pour les mettre en œuvre. Ils paraissent incapables ou dénués de la volonté de développer, de donner le pouvoir et enrichir les pauvres du monde rural qui forment la majorité de notre population.

C'est pour chercher à remédier aux insuffisances de

ce système social à deux vitesses que la Conférence jésuite de l'Asie du Sud (JCSA), grâce à l'aide des jésuites de l'Action sociale (JESA) des Instituts Sociaux indiens de Delhi et Bangalore, dirigés par des jésuites, a lancé un programme du nom de Lok Manch (Tribune du Peuple en Gujarati) le 2 novembre 2015, après plusieurs mois de préparation. À présent, Lok Manch est dirigé par le Secrétariat national, sous la conduite du Secrétaire du JESA. C'est un mouvement du peuple pour le développement du leadership parmi les *dalits*, les *adivasis*, les femmes, les minorités, les pauvres des villes comme ceux des campagnes, et les autres communautés marginalisées des régions, religions et cultures diverses.

Lok Manch fonctionne sur le principe de la collaboration avec les organisations, personnes ou agences de même orientation. Ce réseau rassemble une centaine



Dalits

d'organisations de même disposition opérant dans 12 Etats de l'Inde. Ce qui le caractérise c'est qu'il appartient au peuple. Kanchan Devi, âgée de 27 ans, qui bénéficie de la Loi de sécurité alimentaire nationale (NFSA), observe que « Lok Manch est une tribune pour que les gens marginalisés comme nous se rassemblent pour revendiquer nos droits, lutter pour ces droits, vivre avec dignité ». Kanchan Devi appartient à la communauté Musahar, une des communautés les plus défavorisées du Bihar. Elle n'a ni terre ni bétail, et n'a pas d'autre ressource que ce qu'elle gagne comme travailleur manuel journalier.

Lok Manch a pour ambition de faire de l'Inde une nation égalitaire, juste, accueillante, démocratique et laïque. Sa mission est de créer une organisation nationale solide afin d'assurer un meilleur accès des classes populaires aux projets du gouvernement, et d'améliorer la qualité des décisions politiques et leur application efficace. Pour remplir cette mission il faut recruter et former des leaders locaux qui feront ensuite pression pour obtenir les changements nécessaires dans les dispositions légales et les projets sociaux du gouvernement. Les leaders font pression pour un meilleur accès des familles appauvries aux projets sociaux tels que la Loi de sécurité nationale alimentaire (NFSA), le plan d'aide aux castes défavorisées, le plan d'aide aux populations tribales, l'assainissement de la distribution de l'eau, l'hygiène et d'autres projets des gouvernements. On utilise ces projets comme des moyens et des outils pour faire naître et former des leaders venus de la base, dotés de réels pouvoirs.

Les valeurs centrales qui guident Lok Manch sont la liberté, la justice, l'égalité, la fraternité, l'amour, la paix, l'engagement, la défense des droits des femmes, la crédibilité, le pardon et l'excellence. La mise en œuvre de ces valeurs se réalise grâce à la pratique de la décentralisation, de la prise de décision participative, de la responsabilité transparente,



de collaboration et du partage des responsabilités.

L'ensemble du pays est divisé en quatre zones, dont chacune est constituée de 23 unités, chaque unité ayant quatre organisations. Parmi les 100 organisations qui agissent en partenariat, 44 sont dirigées par des jésuites. Chaque unité contacte environ 12.000 foyers dans environ 80 villages, avec approximativement 160 leaders de communauté et 80 contrôleurs qui peuvent prendre en charge les problèmes locaux. En tout, ces 5.520 leaders seront habilités au bout de trois ans. Ils sont choisis dans leurs propres communautés par les communautés elles-mêmes, et ils sont formés pour répondre aux questions d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Leur démarche est fondée sur l'aller et retour « action-réflexion-action » formulé par Paulo Freire dans sa *Pédagogie des opprimés*.

Un aspect éminent de Lok Manch est son équipe cen-



En haut : Le P. Ed Fassett, Secrétaire pour la collaboration (Rome) à un séminaire à Lok Manch.
 Tout au bout à gauche : Un leader communautaire interagit avec des gens du Tamil Nadu.
 Centre : Interaction avec les petits élèves de l'école à l'heure du déjeuner.
 A gauche : Formation de leaders communautaires dans le Jharkhand.

Lok Manch : Tribune du peuple en faveur du leadership du peuple

trale. Elle a un rôle de cellule de conseil pour le secrétariat national, qui contrôle le processus pour s'assurer que les objectifs de Lok Manch sont atteints. Les membres de cette unité centrale assurent la liaison entre les partenaires au niveau zone, Etat et région et le Secrétariat national de Lok Manch dirigé par Ruby Mary et le Père Stanny Jebamalai, S.J., coordinateur du JESA.

Le thème dominant de la 36^{ème} Congrégation Générale a été « En ramant vers le large ». Il a insufflé chez les membres de la congrégation un fort désir d'audace. Le Père Général Arturo Sosa, S.J., réfléchissant à ce sujet, l'a



En haut : En voyage vers une rencontre de conscientisation des masses à Chattishgarh
Dessus : Organiser, éduquer et agiter (Gram Sabha d'Odisha)

bien exprimé quand il a dit : « Notre audace peut même aller plus loin et rechercher non seulement ce qui est improbable, mais ce qui est impossible, parce que rien n'est impossible à Dieu. Pourrions-nous alors rêver à des choses qui n'ont jamais eu lieu ? Moi je dis 'Pourquoi pas ?' Avec l'audace que donne la foi, nous sommes appelés à '*Avancer en eau profonde*' (Lc 5,4) ». À la fin du Second atelier national de Lok Manch, du 23 au 25 novembre 2016, à Pune dans le Maharashtra, le Père Edward S. Fassett, S.J., Secrétaire du Père Général pour la collaboration, en vint jusqu'à dire que Lok Manch s'est avancé bien plus loin que la 36^e CG dans « le discernement, la collaboration et le travail en réseau ».

Le Père Denzil Fernandes, Directeur de l'Institut Social Indien à Delhi, affirme qu'avec son organisation, Lok Manch continue à « intervenir dans les décisions politiques et à répondre aux questions sociales ». Le Père poursuit en ajoutant que l'organisation conscientise les gens sur le communalisme, les discriminations de castes et d'autres points négatifs. Kanchan Devi rejoint des milliers de sans voix pour souligner combien il est possible de construire en Inde une société qui soit égalitaire, juste, accueillante pour tous, démocratique et laïque, là où l'effort est collectif comme c'est le cas avec Lok Manch. Ainsi, la devise de Lok Manch est vraie : « Ensemble nous faisons la différence ! » Aujourd'hui, Lok Manch protège d'innombrables foyers et les rend capables d'éviter la famine. Selon le Père George Pattery, S.J., Président de la Conférence jésuite de l'Asie du Sud, c'est « la tâche sans fin de la lutte pour la liberté ».

Grâce à Lok Manch, les gens sont organisés pour présenter leurs problèmes et leurs doléances aux représentants élus et à l'administration gouvernementale. Le rêve de Lok Manch est de se transformer en un mouvement national où le leadership du peuple s'exerce depuis la base jusqu'au sommet de la pyramide. Quand le leadership de Lok Manch sera entre les mains du peuple, les jésuites et les autres collaborateurs joueront le rôle d'accompagnateurs et de complément au long des jours et ils seront disposés à obéir aux leaders ! Grâce à Lok Manch, *gram sabhas* (les assemblées des villages) sont activées et renforcées pour pouvoir travailler et rebâtir une demeure nouvelle fondée sur les valeurs humaines. Lok Manch a montré aux jésuites et aux autres une nouvelle manière de s'investir dans l'action sociale dans le pays et de propager le thème de la 36^e CG.

Pour plus de détails et des rapports : www.bamaralok-manch.net

Adivasi

Tout vient de Dieu...

Ils étaient des prêtres, à la fois savants et pauvres. Pour les premiers compagnons, la vie et la mission, enracinées dans une communauté de discernement, étaient profondément liées entre elles. Nous, les jésuites d'aujourd'hui, sommes appelés à vivre de la même manière, que nous soyons prêtres, frères ou en formation, tous partageant la même mission. Alors que nous réfléchissons et prions sur chacun de ces éléments, nous le faisons en sachant l'unité intime de la mission, de la vie et de la communauté de discernement, et en étant tous enflammés par l'amour du Christ. (CG36, D.1., n.5)



Un service porteur de joie

Travaillant aux marges, et fidèle à l'inspiration de St. Ignace, la Province de l'Afrique Orientale s'efforce constamment d'apporter de l'espérance et de rendre service au peuple de Dieu qui vit et besogne en marge de la société.

Diana Karua – *Responsable des Communications de la Province d'Afrique Orientale*
Traduction de Anne Stainier

Etablie en 1986, la Province jésuite de l'Afrique Orientale (AOR) comporte à présent 187 jésuites confirmés, en Ethiopie, au Kenya, en Tanzanie, au Sud Soudan, au Soudan et en Ouganda. Bien que la Province ne compte encore que 31 années depuis sa création, l'impact de son activité est ressenti à travers toute l'Afrique de l'Est, spécialement dans les domaines de l'éducation, de la justice sociale, de la communication, de la spiritualité ignatienne et du ministère pastoral. L'éducation et la justice sociale sont les deux priorités prépondérantes de la Province d'Afrique Orientale.

L'éducation jésuite dans la Province d'Afrique Orientale ainsi qu'en d'autres parties de l'Afrique fait œuvre vitale parce qu'elle est globale et qu'elle intègre des éléments d'autres apostolats tels que la spiritualité ignatienne, la paix, la justice et la réconciliation et le ministère pastoral. En Tanzanie, la Province couvre 13 institutions d'éducation, dont 4 écoles primaires, 6 écoles secondaires et 3 programmes d'éducation des adultes. Nos paroisses en Tanzanie offrent aussi des programmes d'éducation de base pour les enfants et pour les adultes, dans leur propre localité. Nos enseignants sont bien qualifiés et formés en pédagogie ignatienne. Par conséquent, les élèves de nos écoles sont rendus plus conscients des problèmes de l'environnement qui les entoure, et ouverts au souci des pauvres.

Au Kenya, la paroisse St. Joseph Ouvrier

dessert plus de 40.000 catholiques qui habitent dans la zone marginale de Kangemi. Ici, la Province gère l'école technique secondaire St. Joseph, le dispensaire St. Joseph, le Centre professionnel de la lingerie, où les vêtements liturgiques et religieux sont coupés, le programme *Upendo* d'assistance aux orphelins et autres groupes vulnérables, qui assure le soutien de l'éducation des orphelins et autres enfants vulnérables, ainsi que le programme social Uzima destiné aux femmes affectées ou infectées par le VIH/SIDA, dans le but de les former à la conduite de projets autonomes de production ou de services.

Le Kenya abrite aussi le Centre jésuite de Mwangaza, centre de retraite situé à Karen, ainsi que l'école secondaire St. Louis de Gonzague qui pourvoit principalement à l'éducation d'étudiants qui ont perdu un de leur parent – ou



Gonzague

les deux – suite au SIDA. L'école St. Louis se situe juste à côté du quartier pauvre de Kibera.

La paroisse St. Jean-Baptiste à Luhanga, Dar es-Salaam gère un jardin d'enfants et une école primaire, ainsi qu'un programme d'éducation de niveau secondaire pour adultes, dont l'objectif est de donner à ses étudiants une chance d'accéder aux études du niveau supérieur. Dar es-Salaam comporte aussi une école secondaire Loyola, et une école Gonzague préparatoire et primaire.

La paroisse de la Bienheureuse Maria Ledochowska à Dodoma, Tanzanie gère un Centre des jeunes qui fournit une formation professionnelle en informatique de base et en couture. La paroisse gère également une bibliothèque accessible à la communauté locale. En collaboration avec les Sœurs de Ste Gemma et d'Ivrea, les jésuites de Dodoma gèrent l'école préparatoire et primaire St. Ignace. Ils gèrent aussi l'école secondaire St. Pierre Claver.

En plus de ses activités paroissiales normales, la paroisse de St. François Xavier à Mwanza, Tanzanie gère le Centre Nyashana, qui abrite un jardin d'enfants et fournit une formation professionnelle, spécialement aux jeunes femmes, en cuisine et en couture, parmi d'autres activités. En Ouganda, la Province d'Afrique Orientale gère le collège jésuite Ocer Champion situé dans la ville de Gulu, au nord du pays. Ocer Champion, établi en 2010, poursuit comme objectif de faire accéder des enfants désavantagés à une éducation de qualité, à des conditions abordables.



Travaillant aux marges, et fidèle à l'inspiration de St. Ignace, la Province d'Afrique Orientale s'efforce constamment d'apporter de l'espérance et de rendre service au peuple de Dieu qui vit et besogne en marge de la société, comme c'est le cas au Sud Soudan. A cette fin, des jésuites de différentes parties du monde ont pris le risque d'aller au Sud Soudan pour y proclamer la Parole de Dieu et mettre en œuvre la mission de la Compagnie de Jésus. Aujourd'hui la Province jésuite d'Afrique Orientale poursuit son travail au Sud Soudan en collaboration avec d'autres congrégations religieuses, organisations et sympathisants, afin d'y fournir une éducation de qualité, prôner la paix et la justice et promouvoir la réconciliation, et offrir un accompagnement spirituel.

L'école secondaire Loyola à Wau, Sud Soudan, avait été établie en 1982 comme premier

Dessus : Le Père Général Arturo Sosa donnant la communion au Centre jésuite de Mwanzaga.

Dessous : Elèves de l'école préparatoire St. Ignace de Dodoma, en Tanzanie.



Un service porteur de joie

*Dessous : Elèves de l'Upendo Unit Centre
Dessus : Etudiants dans la bibliothèque du collège jésuite Ocer Campion de Gulu, en Ouganda.*

apostolat jésuite au Soudan d'alors. Suite aux conflits répétitifs entre communautés, l'école risque en permanence de devoir fermer. C'est ainsi, par exemple, que les affrontements de juillet-septembre 2016 ont entraîné le déplacement de centaines d'étudiants, les uns cherchant refuge dans les camps de l'ONU, tandis que les autres fuyaient vers d'autres villes à la recherche d'un lieu sûr. La communauté jésuite à l'école fait face elle aussi à de multiples risques et défis, tels que l'insécurité et le manque de ressources financières et matérielles. C'est à peine si de nombreux étudiants trouvent de quoi se nourrir dans leur famille. Pour les aider à se concentrer sur l'étude, l'école a mis sur pied un programme d'alimentation scolaire qui offre un lunch à tous ses 540 étudiants, dont 256 filles et

284 garçons. Quoiqu'il en soit de ces défis, des efforts stratégiques sont faits en direction de la paix et de la réconciliation aussi bien qu'un dialogue entre les étudiants et la communauté locale. L'école entraîne également ses étudiants à l'autonomie personnelle et à la prise de conscience de l'environnement. Un projet de ferme a récemment vu le jour, visant à soutenir le programme alimentaire et comme un moyen de donner aux étudiants des aptitudes agricoles pratiques. Entourée de tous ces défis, l'école a réussi à se maintenir en position de tête comme l'école la plus performante du Sud Soudan et même productrice des étudiants les plus brillants du pays. Avec le support de nos sympathisants, quelques bourses pour le mérite sont données aux étudiants nécessiteux, leur permettant d'entreprendre des études universitaires.

A Rumbek, Sud Soudan, la Province d'Afrique Orientale gère le Centre de formation écologique St. Pierre Claver et collabore avec le clergé local pour le service pastoral. Le Centre donne aux jeunes adultes une formation professionnelle pratique dans les domaines de l'informatique de base, des installations électriques et solaires, des bases de la construction, de la plomberie et des installations sanitaires. Par année académique, au moins 100 jeunes adultes reçoivent une formation qui prépare les uns à travailler avec les organisations non gouvernementales locales, tandis que les autres montent leur propre affaire.

Rumbek abrite aussi l'Institut jésuite multi-éducatif et agricole du Sud Soudan, situé exactement dans le village d'Akol Jal. Etabli en 2010 l'Institut offre un enseignement à court terme en élevage et pratiques agricoles modernes à la communauté principalement pastorale, dans le cadre d'un effort d'amélioration de la sécurité alimentaire et de renforcement de la capacité de la communauté à compter sur elle-même.

A Cueibet, la Province d'Afrique Orientale en collaboration avec le diocèse de Rumbek a ouvert, en juillet 2016, le collège Mazzolari des enseignants. Bien que Mazzolari soit situé en plein milieu de clans en guerre, sa croissance suscite des espoirs. Déjà 20 étudiants (18 garçons ; 2 filles) ont pris leur inscription au cours. Pour que le collège devienne totalement fonctionnel, une infrastructure plus importante sera nécessaire : il faudra construire des salles de classe, des laboratoires, une bibliothèque, un bureau du personnel, des dortoirs. Le collège envisage de recevoir une fournée annuelle d'au

Ocer Campion



moins 100 étudiants dès que les structures indispensables seront en place.

En Ethiopie, la Province d'Afrique Orientale gère l'Académie catholique Abay Mado à Bahir Dar City. Cette école, établie en 2012, compte actuellement 546 élèves, dont 256 filles et 290 garçons. Bahir Dar City est le lieu où les premiers missionnaires jésuites ont œuvré au 16^{ème} siècle. L'Ethiopie est également l'hôte du Centre Galilée, qui fut établi en 1975 à Debre Zeit pour y accueillir des retraites ignatiennes. A Addis-Abeba, la Province gère le Centre Pedro Páez depuis 2012. Le Centre s'occupe de la promotion de la justice sociale et du progrès social en collaboration avec d'autres organisations et des collaborateurs individuels.

La justice sociale implique un travail apostolique significatif, qui tient compte des défis délicats d'ordre politique et socio-économique qu'affrontent plusieurs des pays constitutifs de la Province. Toutefois et malgré ces défis, la Province n'en poursuit pas moins son engagement envers la justice sociale dans des régions déchirées par la guerre et notamment aux marges de la société. En effet, nous sommes encouragés par ces mots prononcés par le P. Arturo Sosa, S.J, Supérieur général, pendant la messe d'action de grâce de la Congrégation Générale 36, « Notre discernement nous porte à voir ce monde avec les yeux des pauvres et à collaborer avec eux pour faire croître la vie véritable. Il nous invite à aller vers les périphéries et à chercher à comprendre comment aborder globalement la totalité de la crise qui empêche les conditions de vie minimales pour la plus grande partie de l'humanité, qui menace même la vie sur la planète Terre en vue d'ouvrir un espace à la Bonne Nouvelle ».

Le Centre jésuite Hakimani travaille à la promotion de l'étude et de l'action concernant les problèmes conjoints de la justice et de la foi dans la Province d'Afrique Orientale. Etabli en 2001, Hakimani est en quête d'alliances stratégiques et de partage de réseaux avec des institutions comme le Service jésuite des réfugiés (SJR), les paroisses catholiques et les écoles, le but étant de faciliter la réconciliation et de promouvoir des conversations objectives de paix, particulièrement dans les régions déchirées par la guerre. Hakimani s'est engagé dans la production de programmes de radio et de théâtre télévisé inspirés par la défense de la paix et de la justice. En outre, le Centre gère le programme « Pensez que des alternatives positives existent », qui habilite les jeunes gens à développer leur créativité



et à se comporter en entrepreneurs novateurs.

La Radio Kwizera à Ngara, Tanzanie est une station communautaire de radio fondée en 1995 par le SJR. Actuellement sous la direction de la Province d'Afrique Orientale, elle diffuse des programmes qui favorisent une culture de paix, de réconciliation, de sécurité et de développement, de sorte que les communautés et les cultures soient assurées qu'elles peuvent coexister dans un même endroit. La Radio Kwizera jouit d'une vaste audience : environ 8 millions d'auditeurs dans le nord-ouest de la Tanzanie et dans l'est du Rwanda, du Burundi et de la République démocratique du Congo.

En haut : Etudiants du collège jésuite Ocer Campion durant un cours au laboratoire

Au milieu : Séminaire avec collaborateurs des jésuites.
Dessus : Frère Elias Mokuu, Directeur du centre jésuite Hakimani, à une conférence de presse sur la préparation des élections au Kenya.

On vous envoie donc encore à Bruxelles ?

Ne serait-ce pas une plaisanterie ironique de nommer un Anglais au Centre Social Européen Jésuite (JESC), organisation dont la mission consiste à promouvoir « une vision et des valeurs pour l'Europe » ?

Henry Longbottom, S.J.
Traduction de Yves Morel, S.J.

L'annonce en juin 2016 du résultat du référendum du Royaume-Uni concernant l'avenir de son adhésion à l'Union Européenne a provoqué des ondes de choc en de nombreuses directions. Intervenant quelques mois avant le début de ma régence à Bruxelles, le vote du « Brexit » m'a mis devant un défi très particulier. Il était compréhensible qu'autour de moi les gens se demandent si mes supérieurs avaient des arrières-pensées en m'envoyant au cœur même de l'institution politique que 52% de mes compatriotes ont exprimé le désir de quitter. N'est-ce pas une plaisanterie ironique qu'on nomme un Anglais au Centre Social Européen Jésuite (JESC), organisation dont la mission consiste à promouvoir « une vision et des valeurs pour l'Europe » ?

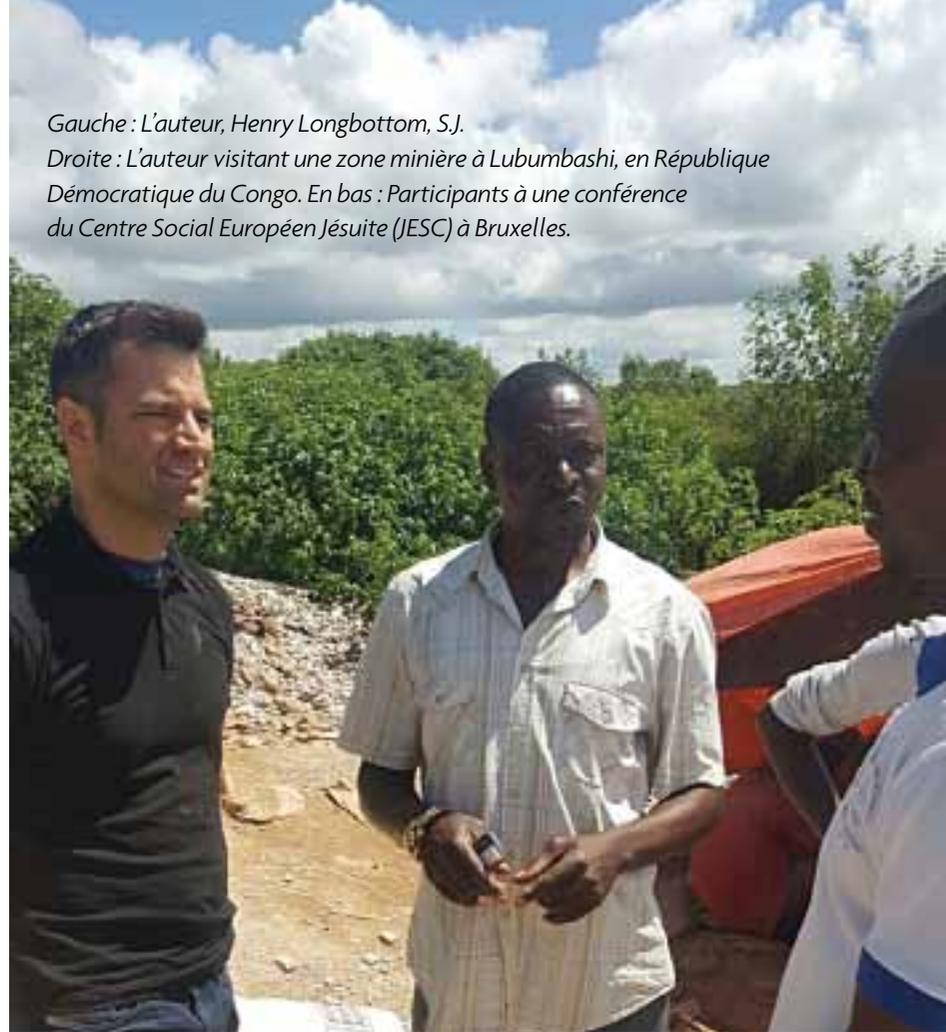
Je me posais aussi la question. J'imaginai que ma situation était analogue à celle d'Ignace et des premiers compagnons échoués à Venise. Exactement de même que leurs espoirs de prendre la mer pour la Terre Sainte furent anéantis par le déclenchement d'une guerre avec les Turcs, le spectre d'un Brexit contrecarrait l'espoir que j'avais de contribuer à l'édification d'une présence chrétienne dans le projet européen. Peut-être Bruxelles serait-elle ma « Venise ». Ce serait, comme pour ces premiers jésuites, un espace de temps où je pourrais faire le point, exercer un ministère pastoral et me préparer à une autre mission.

Cependant, après mon arrivée, ma compréhension du rôle que pourrait jouer un jésuite anglais (ou tout jésuite pour cette question) à Bruxelles changea subtilement. Tandis que je fais l'expérience du développement de mes propres ministères, la ville m'apparaît progressivement comme le type de « frontière » vers laquelle les Congrégations jésuites et le Pape François nous invitent souvent à aller. Bruxelles est une frontière parce qu'elle est située dans une falaise sur laquelle l'Europe cherche à se définir.

Face à une crise existentielle, l'avenir du projet européen est incertain. Les questions critiques concernant l'avenir de l'Europe sont nombreuses. Est-ce que les pays européens veulent adopter des attitudes « ouvertes » ou « fermées » lorsqu'ils décident les solutions politiques qui affectent l'économie, les réfugiés, la sécurité ou l'environnement ? Quelle devrait être la réponse à la montée des politiques populistes et aux disparités économiques toujours croissantes à l'intérieur de ces pays et des pays entre eux ? Malheureusement les débats sur ces questions sont caractérisés par la polarisation, qu'elle soit politique, générationnelle ou nationale.

Comme jésuites, nous savons que là où se trouvent des frontières, là se trouve une nécessité concomitante de réconciliation. À travers son travail avec les institutions politiques, les ONG, les groupes de foi, les écoles et les individus, la Conférence des Provinciaux européens basée à Bruxelles (dont le JESC est une œuvre) essaie de faciliter une telle réconciliation. Pour employer le langage de la 36^{ème} CG, nous essayons de créer des espaces pour que l'humanité se réconcilie. Dans ce processus, nous espérons développer des horizons en vue d'une prochaine réconciliation avec

Brexit



Gauche : L'auteur, Henry Longbottom, S.J.

Droite : L'auteur visitant une zone minière à Lubumbashi, en République Démocratique du Congo. En bas : Participants à une conférence du Centre Social Européen Jésuite (JESC) à Bruxelles.

On vous envoie donc encore à Bruxelles ?



Dieu et la création.

Ainsi donc quelle forme particulière ma propre contribution apporte-t-elle à cette « frontière européenne » ? Comme notre directeur aime dire qu'« au JESC nous faisons beaucoup », le cœur battant de la mission du JESC est son désir de fournir une analyse compétente et honnête des réalités sociales afin de plaider pour la justice dans la politique européenne et dans les structures politiques. Nous agissons ainsi en nous engageant en chrétiens, avec une référence particulière à la riche tradition de la pensée sociale catholique. Dans notre perspective et notre agenda, nous essayons de rester proches des pauvres.

Concrètement, l'œuvre du JESC se divise en deux parties. En premier lieu, nous nous occupons des affaires européennes. C'est le mode d'existence du JESC « ambassade jésuite auprès de l'Europe unie ». À travers

l'interaction avec des groupes et des individus, nous cherchons à nous relier à la vie du Conseil, du Parlement et de la Commission européens. Le JESC facilite donc la discussion et la réflexion sur les questions européennes en organisant des rencontres, des séminaires et en participant aux médias. Nous avons l'espoir d'encourager des manières de penser qui favorisent le bien commun. Le JESC travaille étroitement avec la Commission des Episcopats de la Communauté Européenne (COMECE), très visiblement à travers la production du journal mensuel online *europe-infos.eu*. Cette plateforme médiatique a pour but de produire une perspective spécifiquement chrétienne de l'Europe sur les questions mondiales.

En second lieu, le JESC participe à nombre d'initiatives de plaidoirie. Une caractéristique qui frappe rapidement tout nouveau venu sur la scène de Bruxelles, c'est la nombreuse armée d'agents de pression qui y travaillent. Représentant des gouvernements régionaux, des compagnies, des associations commerciales et une quantité d'ONG, ces experts habiles dans l'art de la persuasion luttent pour attirer l'attention des décideurs. Modestement, le JESC se joint au monde du lobbying. Nous le faisons en collaborant avec les organisations partenaires, qu'elles soient ecclésiales ou séculières, qui ont des buts semblables aux nôtres. À la différence des autres groupes de pression, notre but est d'élever la voix de ceux dont les inquiétudes sont trop souvent oubliées, de ceux qui dans le monde n'ont pas les moyens de recourir aux services d'une représentation payante. Comme pendant un certain nombre d'années, j'ai été avocat commercial avant d'entrer chez les jésuites, je suis conscient que les groupes basés sur l'Eglise, qui soutiennent l'accès à la justice de ceux qui sont économiquement désavantagés, ont un rôle formidable.

Depuis quelques années, la majeure partie de l'énergie de plaidoirie du JESC s'est centrée sur une campagne visant à introduire la législation de l'EU pour les 'conflits de minerais'. Les conflits de minerais portent sur des pro-

JESC

Dessus : Henry Longbottom au Centre d'Etudes pour l'Action Sociale (CEPAS), à Kinshasa, en République Démocratique du Congo.

duits comme l'étain, le tungstène et le tantale (qui sont tous des matériaux essentiels pour la fabrication d'équipement électrique), qui sont liés au financement de conflits, aux droits de l'homme qui en découlent et aux atteintes à l'environnement. En partenariat avec le réseau d'une société civile, le JESC a soutenu diverses stratégies de plaidoirie telles que « la carte du MEP », pour identifier les alliés et les zones d'opposition. L'avantage d'appartenir à un tel réseau de plaidoirie est que l'on peut trouver une position commune qui permette à la société civile de parler d'une seule voix. L'expérience d'appartenir à un tel réseau est mutuellement enrichissante et a sa propre dimension de réconciliation. Les anciennes suspicions et la compétition entre les ONG qui soutiennent des points de départ idéologiques et politiques différents sont remplacées par des relations et une confiance personnelles.

Un aspect du réseau des conflits de minerais que j'ai eu la fierté de développer, c'est notre relation avec les jésuites travaillant dans ce domaine. À travers les partenariats qui s'approfondissent avec le travail impressionnant des centres sociaux en Afrique centrale, spécialement dans la République démocratique du Congo, nous avons essayé de communiquer l'expérience et les voix des communautés directement affectées par l'exploitation des minerais. Ce faisant, nous cherchons à relier les réalités locales de la vie à des questions plus vastes. Le comportement des sociétés et du consommateur, ainsi que l'application des lois internationales, européennes et nationales sont tous connectés.

Que la Grande Bretagne reste ou non dans l'Union européenne, il y a toujours à faire à Bruxelles pour un jésuite anglais. Sans tenir compte du Brexit (et vraiment à cause de lui), il reste le défi de convertir – de « réconcilier » – les cœurs et les esprits à une foi en quelque chose qui transcende les intérêts personnels et étroitement nationaux ou ethniques. Se centrer sur la protection de ce qui est à l'intérieur de limites étroites ignore souvent la promotion du bien commun. Le travail du JESC dans le domaine du conflit des minerais témoigne que dans les économies mondialisées, il doit y avoir une gouvernance mondiale et des normes éthiques d'accompagnement pour protéger ceux qui sont vulnérables. Ceci consonne pleinement avec le message du pape François. En recevant le prestigieux Prix Charlemagne pour l'Europe en 2016, il a parlé de la nécessité pour



Gauche : Visite à Lubumbashi, en République Démocratique du Congo.

Dessous : Visite à une zone minière à Lubumbashi.

l'Europe d'étendre sa capacité à intégrer et dialoguer afin de redécouvrir un nouvel « humanisme européen ». Un aspect essentiel de ce nouvel humanisme est de protéger les vulnérables en facilitant le dialogue et la réconciliation aux frontières. Les efforts du JESC dans les affaires et la plaidoirie en Europe tentent exactement de faire cela.



Habiliter les femmes à combattre la misère et la faim

Le Forum d'action sociale Udayani dirigé par les jésuites forme les femmes à l'organisation de mouvements fondés sur les droits des gens. Côte à côte avec les organisations non gouvernementales et les activistes animés des mêmes sentiments, Udayani est le fer de lance du mouvement national du droit à l'alimentation.

Sujata Jena, SS.CC. – Irudaya Jothi, SJ.
Traduction de Anne Stainier



« **Ma vision du monde a changé**, une fois pour toutes, quand j'ai adhéré au groupe d'entraide, » disait fièrement Pratima Das, qui est la mère de deux filles dans une famille traditionnelle bengalaise d'un village reculé du district de Burdwan, dans l'Etat indien du Bengale-occidental. Elle explique qu'avant d'entrer en contact avec le groupe d'entraide, elle n'avait jamais connu de personnes étrangères, ni rien su des droits des gens. C'est grâce aux nombreux programmes de formation des femmes en petits groupes assemblés et entretenus par le Forum d'action sociale Udayani, - centre social des jésuites de Calcutta -, qu'elle parvint non seulement à prendre conscience de ses propres droits et des moyens de les revendiquer auprès du gouvernement, mais aussi à devenir elle-même membre de mouvements populaires. *Udayani* est un mot

du langage bengali qui signifie « éveil ».

Le Forum d'action sociale Udayani dirigé par les jésuites forme les femmes à l'organisation de mouvements fondés sur les droits des gens. Côte à côte avec les organisations non gouvernementales et les activistes animés des mêmes sentiments, Udayani est le fer de lance du mouvement national du droit à l'alimentation. Le mouvement du droit à l'alimentation est un réseau national qui préside, depuis maintenant plus d'une décennie, à la mise en œuvre du

Dessous : Femmes au travail dans les champs de riz.

Udayani



Habiliter les femmes à combattre la misère et la faim

Dessous : Au niveau des villages, on peut non seulement dire qu'aujourd'hui les femmes perçoivent des administrations les allocations qui leur sont dues, mais aussi qu'elles sont respectées et que leur voix est entendue.

*En bas à droite :
Mère et fils.*

droit des gens à la nourriture, à la fois depuis le niveau des dispositions nationales au sommet, jusqu'aux actions concrètes sur le terrain au bénéfice alimentaire des pauvres urbains et ruraux.

Il y eut une phase de formation disciplinée de femmes rurales tribales et *dalit* (parias selon la hiérarchie des castes en Inde et particulièrement déshéritées) par petits groupes d'environ dix participantes, intitulés groupes d'entraide. Environ 10 groupes formaient une 'fédération', ce qui facilitait leur gestion et l'octroi de leurs droits. La micro-épargne et le prêt mutuel

constituaient l'instrument initial. Tandis que nous maintenons encore l'activité d'épargne monétaire, nous avons reconnu le besoin d'assurer aux femmes une éducation en matière de développement et de moyens d'existence. Cependant, elles n'arrivaient pas à voir dans ces sujets des perspectives à leur portée, tant les fonctionnaires corrompus et les politiciens puissants les dépouillaient, jusqu'à les affamer.

Bien que la création et la mise en place des groupes d'entraide fût la priorité en l'an 2000 quand la province décida d'enregistrer le Forum de l'action sociale Udayani comme ONG, nous sommes rapidement passés, depuis l'année 2005, à l'éducation des femmes sur leurs droits fondamentaux. Le gouvernement de l'Inde introduisit alors un plan, par l'Acte national 2005 de garantie de l'emploi rural (NREGA), qui promettait 100 jours d'emploi par an, et le gouvernement paierait un salaire minimum. Mais cet Acte n'a pas atteint ces femmes vraiment méritantes qui avaient besoin de travailler. A ce moment, les instruire sur leurs droits et comment elles pouvaient les faire valoir contenait une réponse à une nécessité vécue. Elles ont alors trouvé le courage, dans leurs groupes d'entraide, d'aller exiger de l'administration villageoise l'application de leurs droits. A l'issue de

Alimentation





Thala Bajao Andolan (En tapant sur nos assiettes vides), du nom d'un dur travail récemment achevé, une participante du groupe d'entraide qui s'appelait Pallavi Mondal dit ceci : « Je n'ai jamais réalisé que j'avais le pouvoir de forcer l'administration de répondre à mes questions. » Dans le passé, les cadres politiques avaient un pouvoir de commande sur le développement et l'essentiel des informations gouvernementales n'était pas communiqué à la population.

Telles étaient les années de déluge dans une partie du pays, tandis que la population de certaines autres régions était exposée à la sécheresse et à la disette. Paradoxalement, les récoltes étaient bonnes et les grains débordaient dans les greniers du gouvernement ou pourrissaient dans des espaces découverts à cause de la pluie, mais la main d'œuvre précaire se retrouvait victime de la sous-alimentation. Cette dichotomie indignait de nombreux témoins dont certains eurent le courage de déposer un litige d'intérêt public devant la Cour suprême. A la surprise générale, la Haute Cour prit sérieusement note de la plainte reçue et, l'ayant dûment diligentée auprès du gouvernement fédéral, émit une ordonnance provisoire connue sous le titre des

Ordres de la Cour suprême sur le droit à l'alimentation 2001. La Cour définissait également huit plans alimentaires et sociaux en faveur des masses affamées et prenant soin d'eux « de la crèche au tombeau ». Toutefois, le passage de cet Ordre à son exécution, l'ambition de toucher avec ces plans un public resté jusqu'alors intouchable impliquait un ensemble de tâches trop ardu pour la Cour, laquelle appela donc divers organismes à collaborer à la mise en pratique et au maillage d'un réseau d'intervenants aux projets alimentaires et sociaux prescrits. La Cour nomma des conseillers de rang supérieur chargés d'assister son Commissaire à diffuser l'information dans la population, ainsi qu'à rendre compte et surveiller l'évolution des projets au niveau local. Udayani devint un partenaire du Conseiller d'Etat du Bengale-occidental dans l'Inde orientale.

Les femmes du Groupe d'entraide qui compte maintenant environ 500 groupes locaux avec environ 5.000 participantes sont devenues de plus en plus actives dans les projets alimentaires, du fait qu'elles sont seules à endosser la responsabilité de la nourriture donnée aux membres des familles. Nous autres d'Udayani

Dessus : Les femmes illettrées rurales étaient souvent blâmées, insultées et repoussées quand elles s'adressaient à l'administration locale pour réclamer ce qui leur était dû.

Habiliter les femmes à combattre la misère et la faim

avons réalisé que nous avons besoin d'intégrer un réseau de coordination avec les autres groupes animés par les mêmes sentiments que nous, tels que le Conseiller de la Cour suprême dans l'Etat et les autres ONG. L'organisation des groupes d'entraide offrait à Udayani une opportunité de devenir un leader dans l'Etat ainsi qu'un membre de l'Equipe nationale de ce réseau. Les femmes illettrées rurales étaient souvent blâmées, insultées et repoussées quand elles s'adressaient à l'administration locale pour réclamer ce qui leur était dû. La nécessité pour les femmes d'être équipées des compétences et du savoir-faire convenant à l'expression pacifique et démocratique de leurs protestations a fait l'objet de leur instruction. Ceci a pu les aider à participer aux démonstrations, aux « coins de rue », aux meetings, aux délégations porteuses de listes de réclamations attendant réponse immédiate de la part des fonctionnaires concernés. Les femmes ont eu accès au niveau supérieur de l'action publique, notamment aux « semaines nationales d'action » en proposant des thèmes appropriés, tels que *Thala Kholo* ('levez les verrous' de la porte des greniers), *Thala Bhajao* ('tapez sur les assiettes vides') et *Jantar Mantar Chalo* ('retrouvons-nous à Jantar Mantar' – un espace démocratique près du parlement à New Delhi, la capitale nationale).

Les programmes de formation ont rendu les participantes des groupes d'entraide conscientes de la situation d'oppression et d'exploitation et comment leurs allocations alimentaires étaient volées par d'autres personnes de différents niveaux. Elles ont aussi touché du doigt les âpres réalités d'existence de pauvres venus à la New Delhi en provenance d'autres parties du pays.

Quant au niveau des villages, on peut non seulement dire qu'aujourd'hui les femmes perçoivent des administrations les allocations qui leur sont dues, mais aussi qu'elles sont respectées et que leur voix est entendue.

Depuis 2008, côte à côte avec les membres du réseau et les activistes de base, les femmes des groupes d'entraide ont contribué à revendiquer une législation sur les droits à l'alimentation. En 2013, ces femmes ont savouré la victoire quand le parlement a voté la « Loi nationale sur la sécurité alimentaire de 2013 ».

Depuis lors, les femmes n'ont cessé de réclamer la mise en application de la Loi. A cet effet, elles ont lancé des campagnes de cartes postales signées à l'adresse du Premier Ministre et autres ministres concernés et souscrit au meeting de protestation nationale. Simultanément, elles agissent au plan législatif en faisant pression sur les différents partis politiques en faveur de l'exécution concrète des lois pertinentes en s'appuyant sur divers programmes tels que le Système des allocations de maternité et de distribution publique.

Les femmes sont les meilleures protectrices et promotrices de notre mère Terre. Nous aidons systématiquement les femmes à réaliser que le monde actuel évolue en direction d'un désastre de l'environnement et qu'elles sont destinées à

Bien que la création et la mise en place des groupes d'entraide fût la priorité, quand la province décida d'enregistrer le Forum de l'action sociale Udayani comme ONG, nous sommes rapidement passés à l'éducation des femmes sur leurs droits fondamentaux.



subir en priorité les conséquences des calamités naturelles. Certaines activités de formation sur ces sujets ont été introduites à l'intention des femmes prétendument semi-analphabètes ou illettrées.

Jardins d'herbes, jardins potagers, culture de champignons, pépinières, assemblage de lampes solaires : voilà quelques-unes des initiatives prises par Udayani pour équiper les femmes et les aider à protéger et promouvoir la nature. Les activités formatrices en ces domaines avaient pour but d'améliorer leurs capacités utiles à la promotion du système écologique auquel leur vie est entrelacée.

Basanti Soren, femme tribale activiste liée à Udayani depuis une quinzaine d'années fut menacée de mort à cause de son activité de formation des femmes à la défense de leurs droits. Néanmoins, les femmes s'unirent en grand nombre pour prendre son parti, enregistrer une plainte officielle auprès de la police et rechercher une protection.

Elle est maintenant reconnue dans la région comme chef de file indomptable, ayant établi le contact avec une foule de gens qui étaient victimes de l'apathie de l'administration. Son ascension apporte une confirmation à la re-

marque du Mahatma Gandhi : « D'abord ils vous ignorent ; et puis vous les faites rire ; ensuite ils vous combattent ; mais pour finir c'est vous qui gagnez ».

Les femmes exigent ce qui n'est autre que leurs droits garantis constitutionnellement, et le travail fait en collaboration avec des individus et des groupes animés par les mêmes sentiments qu'elles s'est révélé comme une grande source d'inspiration et de force. Le pays est paralysé par un capitalisme suranné qui œuvre et pèse contre l'intérêt des personnes opprimées ou tenues à l'écart. La seule façon de résister à ce monstre exige de « s'éduquer, mobiliser, organiser », - selon le mot d'ordre célèbre d'Ambedkar -, et de revendiquer ses droits.

Telle est la mission vers laquelle milite Udayani, traduisant en action concrète la pensée et l'esprit du pape François dans *Laudato Si'* et *Misericordiae Vultus*.

Tala Kholo



Les oreilles collées au sol

Notre intervention a créé une vague d'enthousiasme dans une communauté qui, trois décennies plus tôt, était noyée dans le désespoir, la tristesse et un avenir sans issue. C'est le début d'un développement dans une communauté qui tâtonnait dans le tunnel de l'obscurité.

P. A. Chacko, S.J.

Traduction de Claude Espitalier-Noël, S.J.

La communauté Malto (Paharia) se trouve dans la partie orientale de l'Inde située surtout dans les collines du Rajmahal. C'est une communauté très pauvre, illettrée, exploitée, mais culturellement riche. C'est ici, parmi une popu-

lation tribale, exploitée et en diminution, que les jésuites de la Province de Dumka-Raiganj ont décidé de travailler en 1983. Ainsi, vers la fin du siècle dernier, la Province, dans notre processus de discernement, en vint à la décision de

se mettre en route apostoliquement avec cette communauté. En 1983, ce n'était qu'un petit pas qui avec les années devint, dans la tribu Malto –aussi appelée Paharias ou habitants des collines– comme un banian, procurant ombre et secours, ainsi que l'occasion de vivre ensemble dans la camaraderie.

Quand j'ai rencontré Ghasi Malto pour la première fois, il m'engagea dans un échange informel qui devint, avec les années, une amitié durable. Ghasi était le chef du village de Satia. Durant nos conversations quelque chose a sûrement fait tilt en lui. Peu à peu nos échanges l'amènèrent à nous inviter, nous jésuites, à nous établir dans son village pour commencer notre activité apostolique.

Nous acceptâmes sa généreuse invitation et Ghasi mit un arpent de terre à notre disposition. Très vite commença là une école primaire avec seulement sept enfants du vil-

lage pour apprendre le mystère de l'alphabet. Nous les avons guidés dans l'apprentissage de leur vie. Ils eurent soif d'apprendre davantage. Bientôt leur nombre augmenta rapidement pour devenir quarante, soixante, deux cents, quatre cents...

Etant les enfants d'une communauté

Dessous : Habitations des Pahari.

En bas : Collines Rajmahal.



Les oreilles collées au sol

vivant dans la forêt, ils ne pouvaient s'empêcher de siffler des chants d'oiseaux tout en traitant avec des nombres abstraits ou des concepts statiques. Leur chasse aux papillons ou le fait de sauter d'une branche à l'autre dans les arbres avait une beauté et un charme bien spécifiques. De telles observations nous poussèrent à les lancer dans un processus d'éducation environnemental intégré dans le programme scolaire. Cet exercice produisit de riches résultats. Leurs cahiers furent remplis de dessins pleins d'imagination d'arbres, de fleurs, de papillons, d'animaux sauvages, de collines et de vallées ou encore d'une conversation entre un oiseau en cage et un moineau volant en toute liberté. Ils montèrent des sketches dépeignant l'histoire de leurs collines, décrivant

la déforestation au moyen de droits acquis qui amena la misère dans leur style de vie forestier. Leur prise de conscience grandissante de leur situation suscita le désir d'un changement et ce désir fut un message clair envoyé aux politiciens locaux et aux oppresseurs. En tant qu'enseignants, nous comprîmes aussi ce message et apprîmes d'eux tandis que nous les aidions de nos conseils.

Nous sommes fiers de voir cette communauté marcher en avant aspirant aux bienfaits du développement. « Cherchez et vous trouverez » ! Nous sommes heureux d'avoir contribué à leur quête d'une sensibilisation et d'une conscientisation plus grandes à leur environnement.

Signalée comme une tribu en décroissance et évaluée à un peu plus de 100.000 âmes, aujourd'hui elle refuse joyeusement de croire qu'elle doit rester pour toujours marginalisée. Le profond changement qui est advenu depuis n'est pas dû à nos efforts seulement. Bien d'autres ONG nous ont rejoints et ont apporté leur contribution pour aider cette communauté tribale à se développer tant soit peu.

Dessous : Des femmes Pahari vendent du bois pour vivre.
Centre : Un membre de la communauté Pahari s'occupe du travail du riz.
Page ci-contre : Des membres de la communauté Pahari.

Pahari



Un de nos efforts a été d'ouvrir les yeux du Gouvernement sur la situation critique de ces personnes. Aujourd'hui le gouvernement est obligé de laisser de côté ses vieux programmes tape-à-l'œil pour groupes de tribus marginalisées pour des projets éprouvés et des programmes sous vigilante supervision.

En plus de l'éducation, notre projet a pris d'autres directions : en propageant le système de médecine indigène, le développement communautaire pour le suivi des questions sociales, l'attention spéciale aux petites filles pour l'éducation, la santé et les traditions familiales.

La Province ayant pris au sérieux cet apostolat auprès de la communauté de la tribu Malto, deux autres centres ont ainsi vu le jour. Le projet du village Bathbanga dans le district de Sahibganj commença comme un apostolat socio-pastoral et est tourné principalement vers l'éducation, la santé et le travail pastoral. Le projet du village Bonpukuria dans le district de Pakur tient un foyer pour les enfants de Malto qui vont aux écoles publiques. Nous faisons aussi de l'animation sociale dans la communauté Malto et sommes impliqués dans le travail pastoral.

On est heureux de noter que notre intervention a créé une vague d'enthousiasme dans une communauté qui, trois décennies plus tôt, était noyée dans le désespoir, la tristesse et un avenir sans issue. C'est le début d'un développement dans une communauté qui tâtonnait dans le tunnel de l'obscurité.



Un prêtre jésuite aide les autochtones à se réapproprier leur propres traditions spirituelles

Lawrence J. Kroker, S.J.

Les jésuites ont une histoire écrite au Canada, datant du début 17^{ème}, lorsqu'ils commencèrent à évangéliser les autochtones dans le territoire inexploré connu comme « Nouvelle France ».

William Bole

Traduction de Georges Cheung, S.J.

Le Père Larry Kroker, jésuite canadien, est un chef honoraire d'une tribu autochtone ou « Première Nation » (selon la terminologie canadienne) – un honneur rare généralement décerné aux chefs d'Etat et autres dignitaires. Le jésuite détient ce titre dans la Première Nation de Fort William, dans le Nord-Ouest de l'Ontario, non pas à cause du pouvoir

mondain qui serait le sien, mais en raison du travail accompli par lui et par la Compagnie de Jésus pour les autochtones.

Les jésuites ont une histoire écrite au Canada, datant du début 17^{ème}, lorsqu'ils commencèrent à évangéliser les autochtones dans le territoire inexploré connu comme « Nouvelle France ». Le P. Kroker fait vite remar-

Fort William



quer que l'ordre (des jésuites) et le christianisme occidental en général ont une histoire remplie d'ambiguïté avec ces communautés. Il constate que les missionnaires d'antan avaient souvent regardé d'un mauvais œil la spiritualité traditionnelle pratiquée par les Premières Nations.

« C'était tabou », dit-il, faisant référence à l'attitude des colons européens et de la plupart du clergé qui les accompagnaient. « C'était considéré comme païen ».

Dans les temps modernes, cependant, les jésuites et les agents pastoraux laïques ont non seulement apprécié la spiritualité autochtone dans sa particularité ; ils ont aidé les



autochtones à se la réapproprier.

La liturgie nous donne un aperçu des changements dans des paroisses autochtones confiées, ou desservies d'une autre manière, par les jésuites. Par exemple, les phrases

et les gestes pendant la messe sont ponctués de roulements de tambour, conformément aux pratiques des cérémonies sacrées des communautés autochtones. Egalement dans la liturgie figure souvent le rite de purification appelé

Gauche : Le P. Larry Kroker, S.J. en 1971, année de son ordination.

Au milieu : Cérémonie au cours de laquelle le P. Larry Kroker, S.J., a été nommé chef honoraire d'une tribu autochtone, la Première Nation de Fort William



Lawrence J. Kroker, S.J.

« maculage ». Des herbes médicinales comme la sauge sont brûlées, et des plumes orientent la fumée sacrée dans l'assemblée.

Toutes ces innovations, et d'autres encore, ont leur racines dans le Concile Vatican II (1962-1965), qui appela toute une série de réformes dans l'Église catholique, dont un rôle plus grand pour le laïcat. Le P. Kroker se souvient que, à cette époque, des jésuites inspirés par le Concile avaient commencé à se demander : « Les autochtones ne pourraient-ils pas être les leaders spirituels de leurs propres communautés ? ».

Dans les débuts des années 70, la Compagnie commença à encourager les catholiques des Premières Nations à s'investir plus dans la gestion de leurs paroisses et ministères. Une équipe de prêtres jésuites – les Pères Michael Murray, Dan Hannin et James Farrell, avec le Père Kroker – allaient de village en village dans le Nord-Ouest de l'Ontario. Ils proposèrent une formation au diaconat, un ministère ordonné ouvert aux hommes mariés dans l'Église catholique. Leurs ateliers, qui impliquaient également les épouses des futurs diacres, comprenaient l'Écriture, la théologie et le ministère pastoral.

Avec le temps, cela s'amplifia. Les prêtres commencèrent à former des laïcs, hommes et femmes, pour d'autres ministères paroissiaux, y compris à donner les Exercices Spirituels de St. Ignace de Loyola, le fondateur des jésuites. Cette spiritualité met l'accent sur « trouver Dieu en toutes choses », et a une affinité frappante avec la manière autochtone de découvrir le Créateur dans la nature.

Le P. Kroker a grandi dans Thunder Bay. Sa mère était canadienne française ; son père était d'origine allemande. Pendant sa for-

mation jésuite (une dizaine d'années), il fut, à deux reprises, enseignant de latin et d'anglais, aux collèges jésuites de Montréal et de Toronto.

« Je me rendis compte que ma vocation n'était pas d'enseigner dans un collège », dit-il. « Je ne me sentais pas à l'aise dans ce contexte. Et je pense que ce n'était pas la raison pour laquelle je suis devenu un prêtre. » Le programme de formation du P. Kroker comprenait des bribes de ministère pastoral dans des paroisses autochtones, « où je me sentais parfaitement dans mon élément », se rappelle-t-il. Environ un an après son ordination en 1971, il comprit que le ministère presbytéral dans ce milieu était sa vraie vocation.

Pendant de nombreuses années, il fit le tour des paroisses des communautés de Première Nation. Son nom autochtone suivant sa désignation comme chef honoraire en 2011 est, de manière si parlante, Aski Shabwaweshkang – « Celui qui va partout ». Mais, bien avant, le P. Kroker est devenu le pasteur de l'église Sainte-Anne, qui se trouve à Fort William, dans le territoire des Premières Na-

Page ci-contre : Grace Esquega et le P. Larry Kroker à la paroisse Kitchitwa Kateri.

Page ci-contre en bas : Cérémonie au cours de laquelle le P. Larry Kroker, S.J., a été nommé chef honoraire d'une tribu autochtone, la Première Nation de Fort William.

Thunder Bay



tions près de Thunder Bay.

Peu après son arrivée là-bas en 1988, le P. Kroker eut une conversation avec une femme autochtone, qui amena un déclin à ce qu'il appelle « l'étape suivante de mon ministère ». Le pasteur avait souvent eu recours à Grace Esquega pour son aide dans divers ministères et programmes. Mais cette fois, Esquega lui dit : « Une fois que nous aurons compris qui nous sommes comme peuple autochtone, vous n'aurez plus besoin de nous demander pour le ministère et pour aider. Nous viendrons vous demander votre aide. »

Cette idée lui plut.

Le P. Kroker et les autres commencèrent à chercher des chemins pour rehausser le niveau du leadership autochtone dans les paroisses catholiques. Ce discernement aboutit à la formation, en 1996, de la paroisse Kitchitwa Kateri à Thunder Bay, au service des autochtones ayant migré à la ville ou en visite. La paroisse est dédiée à sainte Kateri Tekakwitha, le « Lis des Agniers », née en 1656 là où se trouve aujourd'hui l'Etat de New York, et canonisée par le pape Benoît XVI en 2012.

Plus concrètement, des leaders autochtones de la paroisse vinrent alors voir le P. Kroker pour les aider dans *leurs* ministères.

A la messe, les fidèles chantent souvent le « Notre Père » en Ojibway, la langue autochtone de la Première Nation de Fort William. En plus des pratiques telles que le maculage et le roulement de tambour solennel, la li-



turgie comprend des croyances traditionnelles autochtones. Par exemple, la liturgie du Vendredi saint d'avril dernier, les prêtres célébrants firent la déclaration rituelle suivante : « Aujourd'hui, nous célébrons la mort de Jésus sur la croix, l'Arbre de la vie comme cela est connu dans la tradition autochtone. L'Arbre sacré... est solidement enraciné dans notre Mère-Terre, et tire sa nourriture d'elle. Il s'élève pour atteindre le Créateur ».

Le P. Kroker déclare que d'autres paroisses dans la région, majoritairement autochtones – y compris Sainte-Anne dont il est toujours le pasteur – ont peu à peu adopté ces innovations liturgiques. « Ils veulent retrouver leur traditions spirituelles », nous explique-t-il. « Ils ont compris qui ils sont ».



Itinéraires

Tu me mets en contact avec Dieu ? Une nouvelle façon de donner les Exercices Spirituels ignatians dans la vie. Ils prennent en compte les Exercices qu'Ignace et ses premiers compagnons donnaient à des gens ordinaires. Une révolution discrète qui est devenue internationale.

Elena Rodríguez-Avial – Pablo Martín Ibáñez
Traduction de Y.V.

Depuis plusieurs années en Espagne se répand une nouvelle façon de faire les Exercices dans la vie ordinaire : les Itinéraires d'initiation et d'approfondissement de l'expérience de Dieu. Son but est d'aider l'exercitant à faire l'expérience de la rencontre et de l'union avec Dieu dans sa propre vie. Les Exercices sont une école de prière : avec cette nouvelle approche, l'expérience devient plus profonde et plus féconde et influe davantage sur la vie personnelle et communautaire de l'exercitant.

Quelques 1.100 personnes l'ont suivie au cours de cette année en Espagne. Cette nouvelle façon de faire n'est pas unique à la Compagnie de Jésus, certains prêtres et religieuses l'ont déjà lancée dans leurs diocèses et plates-formes apostoliques, et en plus de la possibilité de la faire en face à face, les Exercices peuvent aussi être vécus en ligne, où il y a environ 600 demandes qui n'ont toujours pas pu être honorées.

Pour ses créateurs la nouveauté de ces Itinéraires est qu'ils aident à « chercher une spiritualité qui n'isole pas du monde, mais qui aide à vivre dans celui-ci ». De cette façon, « à partir de la spiritualité ignatienne et s'inscrivant dans sa réalité, le retraitant fait l'expérience, d'une part que la prière transforme la vie et, d'autre part, il apprend une

nouvelle façon de voir, entendre, toucher, goûter et sentir. Il en découvre ensuite l'enjeu dans tout son quotidien, dans ses relations familiales, au travail, dans ses relations avec les amis ... dans sa manière d'être dans le monde ».

Les Itinéraires sont suivis actuellement dans de nombreuses villes. A Séville, où ils sont présentés depuis huit ans, cette année, plus de deux cents personnes se sont inscrites. Il y a aussi des groupes à Alicante, Elche, Valence, Vitoria, Madrid, Palencia, Salamanque, aux Iles Canaries, dans les Asturies, à Saragosse, El Puerto de Santa María (Cadix), Grenade, Huelva, Malaga et Loyola.

A Ségovie, où la Compagnie n'est pas présente, ils sont implantés dans les paroisses, proposés par plusieurs prêtres et une équipe de laïcs. Il en est de même à Ciudad Real, proposés par des prêtres diocésains : deux groupes suivent actuellement la première route. En Cantabrie, proposés par le diocèse, ils sont coordonnés par un groupe de prêtres et de laïcs, tout comme à Zamora. Et aux Iles Baléares, ce sont les Sœurs de la pureté de Marie, avec l'aide d'un jésuite, qui les proposent.

Les Itinéraires sont également internationaux : au Vietnam plus d'une centaine de personnes dans 14 groupes les font actuellement, et au Mozambique, il y a trois autres groupes de 8 personnes.

Voir et goûter Dieu en tout et en tous

Une retraitante raconte son expérience de cette façon: « Je pensais que ce n'était



Exercices

pas pour moi parce que je n'arrivais pas à sentir quoi que ce soit dans la prière ; et parfois cela me mettait même de mauvaise humeur » ; même s'il lui fut difficile d'entrer tout à fait dans les Itinéraires, « maintenant c'est totalement différent... sans m'en rendre compte, dans ma vie, je vois d'une manière différente des situations, mon mari, mes enfants... Jamais je ne l'aurais pensé. J'en suis reconnaissante ». Une autre les décrit de cette façon : « c'est comme préparer le terrain pour semer. Dès le début, cela aide à rétablir retrouver les cinq sens et tout son cœur (...) tout aide à prendre l'habitude de s'arrêter et de sentir la proximité de Dieu. Mais cela ne s'arrête pas là, on apprend une nouvelle façon de voir et de vivre qui me permet de découvrir et de savourer Dieu en tout et tout le monde, dans la vie quotidienne des personnes que je rencontre ».

L'expérience des guides

Pour Reyes Terry, coordonnatrice des Itinéraires à Séville, ceux qui viennent sont des « gens qui cherchent Dieu, qui veulent en faire l'expérience dans leur vie et essayer de répondre à l'invitation que Jésus nous fait au milieu des tâches quotidiennes : rame vers le large. Les groupes de face à face, nous dit-elle : « ne sont pas des groupes pour apprendre à prier, ni réfléchir, ni même pour

prier. Ils sont quelque chose de plus. Ce sont les Exercices ignatiens, inspirés sur le modèle de ce que donnait saint Ignace et ses premiers compagnons ; ils ont un objectif clair : parvenir à faire une expérience personnelle de relation avec Dieu ». Pour elle, « le rôle de l'accompagnant est essentiel, il propose des lignes directrices pour la réunion du groupe et cadre le sujet de la semaine. Il écoute, encourage, et aide à reconnaître la présence de Dieu ».

Inmaculada Romero, accompagnatrice depuis plusieurs années, comprend cette mission comme « un don, qui est d'être témoin de ce que Dieu fait petit à petit dans les personnes, son travail en chacun de nous. Je tente de collaborer à ce travail, et de remercier du don que me font les gens que j'accompagne, qui se confient et s'ouvrent à moi afin que je puisse être un témoin ». Son expérience est très positive : « Je pense que ces Itinéraires sont un moyen adapté aux personnes, quel que soit leur processus humain-spirituel. Ils vous aident à grandir en tant que chrétien engagé. C'est une bonne approche de la vie de prière, de discernement et de la spiritualité ignatienne ». Pour elle, ils conviennent aussi bien pour ceux qui sont proches de la spiritualité ignatienne que pour ceux qui ne la connaissent pas.

Les accompagnateurs ou compagnons



Gauche : Groupe conduit par le P. Francisco Cuartero, S.J.

Itinéraires

(jésuites, religieuses, prêtres et laïcs) reçoivent une formation continue dans les rencontres annuelles des Exercices dans la vie quotidienne au Centre de spiritualité de Salamanque.

Origine et évolution

Cette proposition a débuté au cours des années 1999 à 2000 au Centre spirituel jésuite de Salamanque où ont commencé à s'élaborer et se mettre en pratique les premiers Itinéraires. En 2006, lors d'une réunion interprovinciale de la Compagnie de Jésus, à Salamanque, le P. Provincial a choisi ces Itinéraires comme la nouvelle façon de donner les Exercices dans la vie.

Au total, il y a cinq Itinéraires qu'on peut réaliser sur environ sept ans. Les deux premiers sont une initiation, les deux suivants sont un approfondissement, et le cinquième sont des Exercices Spirituels complets. Pour les faire « en réel » des groupes d'environ 8 personnes sont formés. Une fois par semaine, ils se rencontrent et, guidés par un accompagnateur, ils analysent comment s'est passée la semaine, comment ils ont suivi les

Dessous : Groupe conduit par le P. Francisco Cuartero, S.J.

Loyola



exercices de prière proposés dans les onglets des dossiers qui ont été écrits, depuis 16 ans, par l'équipe du Centre spirituel de Salamanque formé de jésuites, de religieux et de laïcs.

Ces dossiers édités par les Editions Sal Terrae, actuellement du Groupe de communication Loyola, sont en cours de traduction en langue basque, portugaise, et vietnamienne et on a manifesté de l'intérêt aux États-Unis pour les traduire en anglais.

Itinéraires en ligne

Les promoteurs de <http://www.espiritualidadignaciana.org> se sont demandé pourquoi ne pas apporter de nouveaux auditeurs aux Exercices Spirituels en ligne, en utilisant les ressources des Itinéraires. Il y a deux ans, ils ont commencé à les offrir à partir d'une plate-forme Moodle où les retraitants peuvent télécharger des exercices hebdomadaires. Pour accompagner l'expérience, plutôt que de se rencontrer en groupe, ils ont un entretien hebdomadaire par Skype.

Selon Elena Rodríguez, qui travaille chez elle, à l'extérieur, et a trois enfants : « Ce fut pour moi la seule option pour développer et approfondir ma prière dans la spiritualité ignacienne et dans les Exercices Spirituels ». Son expérience est « très positive, je ne pensais pas que je pourrais améliorer autant ma relation avec Dieu, ni que cela pourrait m'aider à trouver Dieu si naturellement dans les objets de la vie quotidienne, dans les situations qui se présentent à nous tous les jours, dans les personnes avec qui je vis ».

Ce mode « en ligne » est suivi par 90 personnes, dont un tiers en l'Amérique latine. Mais la demande a été beaucoup plus élevée et il a fallu en laisser de côté 600 dont on ne pouvait pas s'occuper, faute d'accompagnateurs.

Pour cette option on compte aujourd'hui 50 accompagnateurs en Espagne et Amérique latine, dont 11 jésuites, 26 laïcs et 13 religieuses. A eux aussi, il leur est offert une formation continue sur la plate-forme.

Le projet commun JESAM-CEP sur la migration à Madrid

Une démarche d'accompagnement

C'est dans le partage d'un repas ou d'un verre, le partage des expériences quotidiennes et des divers moments de peine et de bonheur que les relations interpersonnelles grandissent et se renforcent. Partager nos vies avec les migrants rend humble.

Ashton Mugozi, S.J.
Traduction de Yves Morel, S.J.



Au début de ce XXI^e siècle, on a ressenti un fort besoin de collaboration entre la Conférence jésuite d'Afrique et de Madagascar (JESAM) et la Conférence des Provinciaux européens (CEP). En 2010, le projet JESAM-CEP a débuté par un partage des ressources humaines entre les deux conférences pour les questions de migration. Aujourd'hui, la collaboration se situe dans cinq champs principaux : Réfugiés et Immigration, Mise en réseau des Centres sociaux, Formation, Institut historique jésuite et Séminaire pour Provinciaux. Selon les paroles des PP. John Dardis et Michael Lewis, anciens présidents des deux conférences :

« La Commission Inter-conférences ou '*Commissio Mixta*' a pour objet l'édification

d'une Compagnie de Jésus vraiment universelle. C'est un modeste effort mais qui prend de l'importance au cours des années. L'Afrique et l'Europe doivent dépasser les incompréhensions du passé et progresser avec confiance et réciprocité. Nous désirons construire pour nos deux continents un avenir plus brillant et différent du passé ».

La collaboration dans le champ des réfugiés et des migrants en est maintenant à sa septième année d'existence. Ses racines se trouvent à Malte où l'on avait d'abord décidé d'implanter la collaboration, avec le JESAM fournissant un prêtre et le CEP un scolastique. Durant cette histoire de sept années, la collaboration a permis à huit prêtres et scolastiques d'Afrique et

Commissio mixta

Une démarche d'accompagnement

Dessous : Centre de détention similaire à une prison, dans lequel sont rassemblés les migrants. Centre : Après un cours de formation, les migrants reçoivent des attestations les aidant à chercher un emploi.

d'Europe de travailler ensemble.

Cependant, en 2016, la direction du projet a été déplacée de Malte à Madrid. Deux scolastiques jésuites y ont été envoyés pour s'occuper du projet, Tomasz Lipa de la Province de Pologne du Sud et Ashton Mugozhi de la Province du Zimbabwe-Mozambique.

L'image qui vient spontanément à l'esprit de la plupart des gens à propos des réfugiés est l'alignement de tentes dans un camp de réfugiés. Notre mission ici est tout à fait différente. À Madrid, le projet a prévu que nous travaillions sur les réfugiés urbains et la situation des migrants. Nous participons au projet de *Pueblos Unidos* qui constitue un élément du réseau des organisations au service des réfugiés et des migrants, le réseau nommé *Servicio Jesuita a Migrantes – España* (Service jésuite des migrants-Espagne).

Les migrants qui fréquentent *Pueblos Unidos* viennent d'Amérique latine. Cependant, il y a eu récemment un afflux de migrants venant d'Europe orientale et d'Afrique de l'Ouest. *Pueblos Unidos* offre un espace pour la réception des migrants et des gens qui ont besoin de soutien social, personnel et familial, ainsi que

de formation et d'accès à l'emploi. *Pueblos Unidos* promeut l'autonomie personnelle parmi les migrants et leur participation active dans la société. Nous mettons en place des programmes de soutien juridique, psychologique et scolaire pour les enfants ; des programmes de logement ; de nombreuses activités qui rendent possible l'édification d'un cadre de coexistence interculturelle où les divers groupes coexistent dans le dialogue et l'attention à l'identité de chacun.

Nous participons à la mission universelle de *Pueblos Unidos* qui a pour but d'accompagner, servir et défendre les migrants par ses divers projets.

Une part importante de notre travail consiste à recevoir les gens. Au centre de réception a lieu notre premier contact avec les migrants. Durant ce premier contact et les rencontres suivantes, nous essayons d'identifier les besoins de chacun et de les orienter vers les professionnels appropriés tels que les avocats et les travailleurs sociaux. Nous utilisons aussi le centre de réception pour organiser diverses activités telles que des discussions sur des questions touchant les migrants ou bien des journées internationales comme « la Journée des femmes » et « la Journée



internationale des migrants ». Ce faisant, nous créons un espace pour les diverses traditions culturelles et religieuses.

Un des objectifs majeurs de l'organisation est d'aider les migrants à trouver du travail ou une formation ouvrant sur des activités professionnelles. Il est impossible à qui n'a pas de travail d'avoir une vie digne. Nous offrons différents cours centrés sur le développement professionnel et la formation à des qualités interpersonnelles telles que l'identité, la confiance en soi, l'assurance et l'interaction. Nous utilisons des méthodes comme le coaching pour les aider à développer leurs capacités.

Nous organisons des visites au centre de détention des migrants à Aluche Madrid. En cet endroit, on peut réellement faire l'expérience de ce que signifie être aux frontières. Là les migrants sont détenus pour violation de visa, entrée illégale, et absence de la documentation requise, ainsi que ceux qui viennent de prison. La période maximum de détention est de 60 jours dans l'attente de la déportation. Les volontaires du *Servicio Jesuita a Migrantes – España* (JRS Espagne) à Madrid, Barcelone et Valencia visitent annuellement plus de 500 personnes dans les différents centres de détention.

Il y a deux sortes de détenus : « les nouveaux arrivants » et « ceux qui ont déjà passé quelque temps dans le pays ». Beaucoup d'images et de vidéos de la télévision montrent l'arrivée des groupes de « nouveaux arrivants » sur les côtes de l'Europe. Habituellement rien n'est dit sur leurs premières semaines sur la « terre



Dessus : La communauté des jésuites de La Ventilla. Deux africains habitent chez eux le temps de se préparer à vivre par leurs propres moyens.

promise ». Le second groupe passe un certain temps en Espagne. Cependant la police les appréhende avant qu'ils n'aient régularisé leur documentation. Il faut au moins trois ans de séjour pour être régularisé.

Le P. Patrick Royannais, prêtre diocésain de France, qui a visité le centre de détention pendant un an, explique ainsi notre intervention : « Notre objectif consiste à apporter un petit peu d'humanité à des gens qui n'ont souvent aucune idée sur les raisons de leur séjour en centre de détention. Notre rôle est de les informer, les aider à comprendre la situation actuelle et leur expliquer quelles issues ils peuvent attendre à l'avenir. Je pense que c'est fondamental en matière des droits de l'homme, pas quelque chose d'abstrait, mais une manière de vivre avec dignité. Nous sommes aussi comme des frères compatissants qui pleurent avec ceux qui pleurent, et rient avec ceux qui rient. »

Dans certains cas, les juristes interviennent pour faire libérer ceux qui sont injustement détenus. Nous rassemblons aussi des données sur les traitements injustes et cruels dont nous avons été témoins. Tous les ans nous rédigeons un rapport qui a un grand impact sur la société et le gouvernement.

Baobab est un projet qui s'occupe de façon spécifique des immigrants d'origine africaine. Le Projet Baobab a débuté il y a 11 ans pour répondre à une situation de vulnérabilité qui menace les jeunes migrants africains pendant leurs trois premières années en Espagne. Ces jeunes gens arrivent avec un très faible espoir de trouver du travail et de gagner leur vie parce qu'ils n'ont pas les documents nécessaires. Le projet cherche à créer de l'espoir dans la vie de ceux qu'il accueille dans ses deux résidences en leur offrant abri, éducation, santé et assistance juridique pendant deux ans. Après quoi,



Une démarche d'accompagnement

*Tomasz Lipa, S.J.
donnant un cours
de formation
sur l'affirmation
de sa propre identité
et l'estime de soi pour
les immigrés.*

un migrant peut faire une demande de permis de résidence et avoir une chance de trouver du travail grâce à la formation et aux programmes d'intégration qu'il a suivis.

Le projet fournit une grande partie des ressources matérielles et financières aux jeunes gens, et il y ajoute aussi l'accompagnement et l'intégration. C'est cette partie du travail que nous (les scolastiques jésuites) et d'autres volontaires fournissent. C'est un accompagnement qui a pour but d'aider les hommes à s'intégrer dans la société espagnole et à faire le deuil du traumatisme de leur voyage compliqué dans le désert sur la route de l'Espagne. Notre rôle consiste à être avec ces hommes, à identifier leurs besoins et à essayer d'apporter espoir et consolation. Ce rôle pastoral comprend le partage des repas, l'accompagnement au moment des deuils, la visite des malades et simplement d'être là avec eux. C'est un ministère de présence !

Ce projet est tout à fait semblable au Projet Baobab ; cependant, il est ouvert à tous les groupes de migrants qui sont dans des situations vulnérables. Sa visée principale est l'accueil des réfugiés et aussi le fait de créer une culture d'accueil au sein du peuple espagnol. Outre le fait d'accueillir les réfugiés, les autres buts sont l'intégration sociale et économique des réfugiés, l'assistance juridique et civile et la sensibilisation de divers groupes de la population dans les écoles, les universités et la société civile à la situation des réfugiés. À l'accompagnement financier et matériel s'ajoute un appel en faveur de l'accompagnement de l'homme

par l'homme. Nous nous situons dans une famille d'une espèce différente avec qui nous cheminons depuis son premier contact avec *Pueblos Unidos* jusqu'au moment où ces gens quitteront le projet. Nous essayons d'être là avec ces familles et ces individus en les aidant à se débrouiller dans la grande ville où ils ne connaissent personne. Nous sommes souvent la seule famille qu'ils aient ici.

La dernière, mais une des plus importantes parties de notre projet, est notre propre communauté jésuite. En réponse à l'appel du Pape François, nous avons créé une communauté d'hospitalité où nous accueillons deux migrants africains et nous y avons aussi adopté un style de vie plus simple qui se rapproche de celui de nos hôtes (« un berger qui a la même odeur que les moutons »). Ceci concerne la simplicité de nos repas que nous préparons nous-mêmes, le fait de ne pas avoir de télévision par satellite, pas d'alcool aux repas et aux récréations de communauté.

Surtout, c'est dans le partage d'un repas et d'un verre, le partage des expériences quotidiennes et des divers moments de peine et de bonheur que les relations interpersonnelles grandissent et se renforcent. Partager notre vie avec les migrants rend humble. Leurs voyages sont souvent marqués par une souffrance et des difficultés terribles, mais ensuite l'espoir et le courage demeurent. Cette démarche d'accompagnement et ce ministère de présence nous montrent de façon authentique que Dieu travaille dans son peuple.

Certains de ceux que nous accompagnons ne sont pas chrétiens. Certains non-croyants savent très peu de choses sur notre condition de jésuites. Cela n'a pas grand sens pour eux. Néanmoins, bien que nous ne puissions pas faire pour eux beaucoup plus que d'être là, nous constatons du changement et du bonheur qui nous donnent le sentiment que Dieu travaille en silence. En fin de compte, pendant que nous accompagnons les migrants, leur foi, leur espoir et leur croyance dans des situations apparemment sans espoir nous fortifient dans notre propre voyage de foi et de vocation.



Former des leaders en vue d'une société plus juste est un défi

A travers le CIAS (Centre de Recherche et d'Action Sociale), la Province d'Argentine-Uruguay a voulu offrir l'éducation, l'appui et le sens de la communauté nécessaires pour inciter de jeunes talents à assumer leur rôle de leaders politiques dans la société.

Mariela Sorrentino

Traduction de Yves Morel, S.J.

Dans l'Argentine d'aujourd'hui, 40% de ses habitants vivent dans la pauvreté et presque 10% subissent l'indigence. Un pays qui est loin de la terre promise qu'il fut pour les immigrants européens d'abord, puis pour les Latino-américains. L'outil principal pour transformer cette réalité et positionner l'Argentine sur le sentier du développement économique et humain qu'elle a une fois promis est la politique. Notre pays a besoin de politiques ayant la vocation du service, de la formation et des valeurs, et beaucoup de jeunes se sentent appelés à être les promoteurs d'une transformation positive. Cependant, le manque d'occasions concrètes pour être un politique honnête et à succès fait que des jeunes ayant une grande aptitude pour le leadership et une vocation pour le public n'entrent pas en politique et, par contre, choisissent d'exercer dans le monde privé, dans les organisations sans but de gain ou dans le milieu académique.

Devant cette situation qui affecte le présent et le futur de l'Argentine, spécialement de ses citoyens plus vulnérables, la Province d'Argentine-Uruguay, à travers le CIAS (Centre de Recherche et d'Action Sociale) a voulu offrir l'éducation, l'appui et le sens de la communauté nécessaires pour inciter de jeunes talents à assumer leur rôle de leaders politiques dans la société.

Dans ce contexte, en 2015 nous avons inauguré l'École du Leadership politique du CIAS en Argentine. Grâce à un programme inédit de formation et de vie politique en commun, nous nous sommes proposés de réunir et promouvoir une nouvelle génération de leaders pour transformer de manière positive les institutions et stimuler le développement du pays.



Notre pays a besoin de politiques ayant la vocation du service, de la formation et des valeurs, et beaucoup de jeunes se sentent appelés à être les promoteurs d'une transformation positive.

Avec cet objectif, nous élaborons le Programme en Leadership et Analyse politique avec le but de préparer les étudiants à ce qu'ils aient une carrière politique réussie dans trois dimensions :

- Vocation, valeurs et communauté
- Connaissances techniques
- Capital politique

Pour que la politique consolide sa capacité transformatrice, une condition requise était fondamentale : que les participants proviennent de toutes les origines politiques, partisans et sociales du pays. Une condition requise et un défi qui prouvent leur réussite sur le chemin du dialogue et du débat constructif. « Je souligne deux facteurs : la formation plurielle, d'excellence que suscite la pensée libre ; et la relation avec le groupe qui nous permet d'éprouver nos opinions pour comprendre une réalité beaucoup plus complexe », dit un élève de la première édition du Programme.

Le Programme a une durée d'un an pendant lequel huit matières sont données : Les Coalitions du Gouver-

Leadership

Former des leaders en vue d'une société plus juste est un défi

nement dans la Politique argentine, Macroéconomie, Microéconomie, Communication politique, Leadership, État et Administration publique, Formation aux Médias et Négociation. L'École a été fondée par son Directeur actuel, Rodrigo Zarazaga, S.J., et trois jésuites forment une partie du corps professoral : Ruben Strina, S.J., Rafael Velasco, S.J., et Gonzalo Zarazaga, S.J. La planification académique est à la charge de Lucas Ronconi, chercheur principal du CIAS.

L'instance de formation que nous proposons dépasse le plan d'études formelles pour laisser la place à différentes initiatives pensées pour que la vie politique en commun soit une pratique quotidienne et pour que la connaissance de la réalité du pays soit une interaction fréquente.

Dans ce sens et avec le but de promouvoir une réflexion ouverte, nous invitons les principales personnes qui se rapportent au milieu politique, économique et social à débattre avec nos étudiants. Tous les candidats à la Présidence des dernières élections (2015) ont visité le CIAS et ont dialogué avec les étudiants sur les sujets clé pour l'Argentine présente et future.

De même, les étudiants effectuent divers voyages à l'intérieur du pays avec l'intention de rencontrer les différentes réalités sociales et culturelles qui concernent notre territoire étendu. Les initiatives que les étudiants proposent dans les villes et les zones rurales reculées, grâce auxquelles ils peuvent éprouver des idées préconçues et atteindre une connaissance plus juste des circonstances qui conditionnent les secteurs plus vulnérables du pays, ces initiatives sont particulièrement enrichissantes. Ces initiatives, pour lesquelles nous comptons sur l'aide de Marcos Alemán, S.J., offrent aux étudiants une perspective nouvelle, plus réaliste et profonde, laquelle à son tour leur confère de meilleurs outils pour concevoir des politiques publiques.

Le Programme cherche aussi à ce que les étudiants puissent dilater leurs horizons, à travers un regard global qui leur permette de comprendre la situation de l'Argen-

tine et de l'Amérique latine dans le monde, et celle du monde en général. Pour cela, à la fin du cycle scolaire, le CIAS organise un voyage à l'Université Notre-Dame (Indiana) et à l'Université Georgetown (Washington DC) pour les étudiants les meilleurs. Grâce à cette expérience, possible grâce à la collaboration de Timothy Scully, C.S.C., et de Matthew Carnes, S.J., nos étudiants ont la possibilité de rencontrer des politiques, des fonctionnaires et des professeurs de renommée internationale. Pour mériter ce voyage, les participants sont évalués en fonction de leur parcours académique, de leur assistance et de leur engagement dans les valeurs éthiques du CIAS.

Le CIAS accorde des bourses allant jusqu'à 100% du cout total du Programme, aussi bien sur la base de critères du besoin économique qu'en fonction du mérite académique. Ces bourses sont soutenues grâce à l'apport de nos bienfaiteurs.

Les candidats au Programme parcourent un processus de sélection guidé par l'objectif de recruter exclusivement des jeunes avec l'intelligence, l'ambition et l'intégrité nécessaires pour être des leaders dans le domaine politique. Nos étudiants ont entre 23 et 35 ans. Certains d'entre eux participent déjà à des partis politiques ou à l'administration publique, et cette participation n'empêche pas d'être admis. Le CIAS n'a pas de filiation partisane et il s'emploie activement à avoir des étudiants de tout le spectre idéologique et socioéconomique.

Nous désirons et espérons que nos étudiants transforment l'Argentine avec conviction, liberté et exemplarité.



Zarazaga

La conviction pour accéder au pouvoir sans la distorsion de faire de la politique comme une fin en elle-même et, par contre, faire de la politique pour les autres.

La liberté pour choisir le modèle d'un pays inclusif dont ils croient qu'il rebondira en une vie meilleure pour chaque Argentin, sans se laisser tenter par les intérêts égoïstes qui les entourent.

L'exemplarité pour être authentiques et crédibles, et comprendre que dans ces deux qualités ils trouveront une source inépuisable de pouvoir.

Avec cette conviction, cette liberté et cette exemplarité, une fois que le Programme est finalisé, nous adaptons la Communauté CIAS à celle à laquelle les participants s'incorporent pour renforcer les liens de camaraderie et continuer les activités de formation et d'action. La communauté CIAS, coordonnée par Jorge Monge, Directeur exécutif du CIAS, se forge dans la vocation pour le public, dans l'hétérogénéité idéologique et l'homogénéité des valeurs éthiques. Il s'agit d'un réseau d'appui permanent à nos étudiants dans leur carrière politique et il établit des liens véritables entre les diplômés mêmes, et entre les diplômés et nos professeurs et des réseaux d'alliés dans la société civile et politique, locale et internationale.

En mars 2017 nous avons commencé la 3^{ème} Édition du Programme de Leadership et d'Analyse politique. Nous savons que la transformation d'un pays est un défi à long terme, mais les résultats que nous avons atteints jusqu'à présent nous stimulent pour continuer à travailler avec toutes ces personnes qui comprennent la



politique comme un service aux autres et spécialement aux plus vulnérables. Voici certaines de nos réussites :

- Pour la première édition (2015), 260 candidats se sont présentés. Pour la seconde édition (2016), 422. Et pour la troisième édition (2017), 736. Dans chaque cas, 30 participants de tout le pays furent choisis pour faire les études du Programme. La quantité croissante de personnes intéressées à faire partie de l'École de Leadership politique du CIAS témoigne de la demande des jeunes pour générer une transformation positive du pays.

- 80% des participants de l'École de Leadership politique du CIAS occupent aujourd'hui des charges dans l'Administration publique et leurs décisions ont une incidence directe sur le développement économique et humain au niveau local, régional et national.

- Les personnalités les plus distinguées du domaine politique, économique et social trouvent dans le CIAS un espace pluriel pour la réflexion. C'est ainsi que des ex-présidents, des candidats à la Présidence, des gouverneurs, des ministres, des intendants, des responsables syndicaux et sociaux visitent le CIAS pour analyser la conjoncture et le futur du pays à moyen ou long terme.

- Nous donnons 5.200 heures de formation théorique et pratique.

- Nous réalisons 7 voyages en différents lieux à l'intérieur du pays pour participer de manière directe et empathique avec la diversité sociale, culturelle et économique de notre territoire.

- Les meilleurs étudiants de l'Édition 2015 ont fait le voyage aux Universités de Georgetown et Notre-Dame pour continuer leur formation. Les étudiants les plus remarquables de l'Édition 2016 l'ont fait en avril 2017.

- Nous menons 54 activités d'intégration orientées vers le renforcement des liens et pour stimuler la vie politique commune de tous les participants.

Nous avons créé un réseau dynamique de personnes diverses unies par une vocation partagée pour la politique comme outil de changement et de justice sociale. Et c'est un bon début pour l'Argentine que nous souhaitons.



Pour que la politique consolide sa capacité transformatrice, une condition requise était fondamentale : que les participants proviennent de toutes les origines politiques, partisans et sociales du pays.

L'espace nécessaire à la formation de leaders potentiels

Afin de promouvoir une plus grande inclusion des étudiants de milieu rural, les jésuites ont conçu un programme pour aider à accorder les capacités de ces étudiants aux normes de l'école. A partir de là, le projet Ulmera a été conçu pour fournir des cours de rattrapage à ces étudiants.

Erik John J. Gerilla, S.J.
Traduction de Y.V.

Pour un jeune pays comme le Timor Oriental, l'éducation de la dernière génération est cruciale pour le développement futur de la nation. Dans un pays où l'accès à une éducation de qualité n'est pas garantie, spécialement dans les zones rurales, fournir tous les moyens et le soutien possibles pour l'éducation des jeunes, constitue une contribution importante au développement. En dehors de la capitale, Dili, les jésuites dirigent deux ensembles scolaires. Ces institutions visent à pourvoir aux besoins d'éducation des com-

munautés locales aussi bien qu'à aider des élèves venant d'autres secteurs. Il y a d'abord l'école paroissiale jésuite de Ermera, *Escola Nossa Senhora de Fatima* (NOSSEF), dans la vallée rurale de Railaco, à une heure de Dili. L'autre école est le collège-lycée jésuite de Santo Inácio de Loiola (CSIL), maintenant dans sa cinquième année de fonctionnement.

L'un des défis auxquels sont confrontées ces écoles, c'est de trouver comment augmenter le nombre d'élèves des communautés locales et des villages éloignés et défavorisés.





Chaque endroit fait face à des défis uniques, et les jésuites essaient donc d'intervenir en fonction des besoins de chacun. A Railaco, un certain nombre d'élèves doit franchir des montagnes escarpées et des terrains accidentés tous les jours pour aller en classe. Depuis leurs villages retirés, ils doivent marcher entre deux et quatre heures, pour rejoindre l'école située dans le village central de Railaco. Il est clair que, par manque de repos suffisant, les élèves sont fatigués et ils ne peuvent pas bien se préparer à l'école pour le lendemain. Leur

potentiel d'apprentissage n'est pas optimisé. Ils deviennent éteints et incapables de suivre les performances de leurs camarades. C'est un inconvénient énorme, qui signifie souvent

L'un des défis auxquels sont confrontées ces écoles, c'est de trouver comment augmenter le nombre d'élèves des communautés locales et des villages éloignés et défavorisés.

Ecole



L'espace nécessaire à la formation de leaders potentiels

Un plus grand nombre d'élèves locaux entrent maintenant à l'école.

Leur détermination à s'améliorer et leurs efforts soutenus grâce au projet Ulmera ont engendré des résultats positifs.

pour plusieurs d'entre eux, un abandon de la scolarisation au bout d'un certain temps. Pour trouver une solution à ce problème, les jésuites se sont embarqués dans la mise en place d'un internat temporaire pour héberger les élèves et leur éviter de marcher tous les jours. Les résultats de l'initiative sont tout à fait remarquables.

Dans l'école de Kasait, à Liquica, le nombre d'élèves de la communauté locale a plutôt diminué depuis 2012. La raison principale en est qu'ils manquent de préparation pour pouvoir entrer en compétition avec les candidats plus brillants de Dili et des autres districts. Afin d'obtenir une place parmi les candidats reçus en Cinquième ou Quatrième, le principal obstacle est de passer l'examen d'entrée ou tout du moins d'obtenir des

notes assez élevées pour figurer sur la liste d'admission. Malheureusement, les élèves de la communauté locale de Kasait n'obtiennent généralement pas d'assez bons résultats aux examens d'entrée et donc leur admission est difficile. Afin de favoriser l'intégration des élèves en milieu rural, les jésuites ont conçu un programme pour les aider à être capables de répondre aux attentes de l'école. Ainsi le projet Ulmera a été conçu pour fournir des cours de rattrapage à ces étudiants. Les résultats ont été remarquables. Un plus grand nombre d'élèves locaux entrent maintenant à l'école. Leur détermination à s'améliorer et leurs efforts soutenus grâce au projet Ulmera ont engendré des résultats positifs.

A Railaco, l'internat temporaire commence à accueillir des élèves depuis 2015. Lorsque le Père Roberto M. Boholst, S.J., a démarré le projet, il avait envisagé construire un dortoir pour ceux dont les familles vivent dans les villages lointains. En raison de ressources limitées, la solution fut de construire un abri temporaire. La première promotion comportait seulement 12 élèves, mais le nombre est passé à 30 deux ans plus tard. L'état de l'endroit

Ulmera



est devenu moins propice à l'apprentissage. Néanmoins, les élèves ne sont pas préoccupés du rétrécissement de l'espace de vie. Ils ont appris à renoncer au confort.

Un de ces élèves s'appelle Jose Soares. Il est reconnaissant pour les installations malgré la promiscuité de cet hébergement : « Je suis reconnaissant aux jésuites de nous avoir donné cet endroit simple où nous pouvons rester pendant nos études. Je suis heureux d'avoir pu améliorer mes résultats du fait que j'avais plus de temps pour étudier depuis que je ne devais plus rentrer tard à la maison ni me lever tôt ». Un autre, Nelson Alves da Costa, exprime son espoir que les jésuites puissent ouvrir un espace plus grand, car il reste encore plus de personnes dans les villages éloignés, et qui luttent encore pour aller à l'école.

L'école reste une école paroissiale diocésaine et les jésuites n'ont donc pas les mains libres pour prendre des initiatives comme ce dortoir provisoire sans au moins, informer le curé. L'église de Railaco a dans les faits un statut quasi-paroissial mais elle reste sous la juridiction de la paroisse de Gleno, à 7 km de Railaco. Un effort pour construire un dor-



L'espace nécessaire à la formation de leaders potentiels

toir plus conséquent est maintenant en cours. Nous espérons que les jésuites pourront rassembler assez de soutiens pour construire cette structure. Le projet mérite d'être poursuivi précisément en raison du remarquable impact qu'il a sur la performance des élèves. Les registres scolaires actuels montrent qu'il y a une différence significative dans la performance des élèves entre avant et pendant leur séjour à l'internet temporaire.

Quant au projet Ulmera, le Père Joseph Raymond Patrick (Weyms) Sanchez, S.J., ancien directeur du CSIL (2015-2016), affirme que le projet est né de l'identification des défis auxquels les enfants sont confrontés pour accéder à une éducation de qualité telle que les écoles jésuites la proposent. Parmi ces défis figurent le manque de préparation face aux

exigences élevées de l'école, l'attitude de leurs parents envers l'éducation et les ressources limitées de leurs familles. En conséquence, le projet vise à sensibiliser les parents d'élèves locaux sur l'importance de l'éducation et à les orienter sur les chances d'obtenir une éducation de qualité. Les possibilités comprennent des bourses qu'ils peuvent demander ; des enseignements complémentaires à ce qu'ils peuvent recevoir dans leurs écoles actuelles, en particulier dans les domaines du portugais, des mathématiques et de l'anglais, afin d'accroître leurs chances de passer le test d'entrée au CSIL ; sont aussi proposées des activités de construction de la confiance en soi afin que les élèves locaux réussissent bien les entretiens du processus de candidature.

Pour atteindre ces objectifs, un programme d'éducation supplémentaire (SEP) a été élaboré pour aider les élèves de la cinquième à la neuvième année de l'école de Kasait; ils ont démontré qu'ils peuvent répondre aux exigences des études dans le CSIL. Les cours dans ce programme, qui comprennent le portugais et les mathématiques, les aident

Projet





à devenir de meilleurs candidats à l'examen d'entrée du CSIL et favorisent l'acquisition de compétences dont ils auront besoin s'ils sont acceptés dans l'école. Le deuxième programme majeur du projet Ulmera, le Programme d'éducation complémentaire (CEP), est destiné aux élèves actuellement inscrits au CSIL. Il vise à fournir des enseignements complémentaires et des activités conçues pour approfondir la maîtrise de ce qui est enseigné à l'école. Les cours couvrent l'anglais, les mathématiques, le portugais, l'éducation aux valeurs et le développement de la personnalité. Ce programme a lieu de février à décembre chaque année.

De toute évidence, une amélioration de la performance des élèves du projet Ulmera peut être observée et les indicateurs sont suffisants pour que l'administration scolaire poursuive le projet avec une vigueur accrue chaque année. L'objectif est d'augmenter la population scolaire du voisinage, car ce sont eux qui en ont le plus besoin. Nous sommes encore loin derrière la proportion de 30% d'accès au CSIL mais avec un effort soutenu

pour aider les locaux à travers le projet Ulmera, les espoirs sont élevés que les chiffres seront atteints prochainement.

L'internat temporaire de Railaco et le projet Ulmera ont été conçus tous les deux à partir du fait que les jésuites devraient contribuer plus activement à l'amélioration de la qualité de vie de la communauté sociale. Une façon de concrétiser ce processus consiste à donner aux élèves défavorisés des zones rurales un accès à une éducation de qualité. La qualité de l'éducation et la formation du caractère que l'internat temporaire et le projet Ulmera s'efforcent de proposer produiront certainement des bénéfices pour les communautés locales. Dans ce processus, des leaders potentiels sont formés au contact de l'éducation jésuite qui structure selon des valeurs et ne se préoccupe pas seulement de l'amélioration des capacités intellectuelles. Sans ces dispositions pour l'internat et les cours de rattrapage, ces élèves de la zone rurale n'auraient que de minces chances de recevoir une éducation jésuite et d'ouvrir une nouvelle voie pour un avenir meilleur.

L'état de l'endroit est devenu moins propice à l'apprentissage.

Néanmoins, les élèves ne sont pas préoccupés du rétrécissement de l'espace de vie.

Ils ont appris à renoncer au confort.

Un missionnaire de la miséricorde sur roues

Quel privilège ce fut de recevoir cette mission. J'ai éprouvé un fort sentiment de communication avec mon frère, François, tandis que je l'appuyais dans ses désirs pour son Année jubilaire de la Miséricorde.

Richard Shortall, S.J.
Traduction de Yves Morel, S.J.

« Père, je sens que je suis soulagé d'un grand poids ». Telles sont les paroles que j'ai souvent entendues après m'être assis avec un paroissien dans l'église pendant une de mes visites de communauté dans le diocèse rural australien de Maitland-Newcastle. Pendant l'Année jubilaire de la Miséricorde, vingt-neuf communautés du diocèse eurent la possibilité d'une célébration quotidienne de l'Eucharistie et d'une conversation privée avec leur Missionnaire de la Miséricorde. Dans toutes ces communautés il y avait une église, mais dans beaucoup d'entre elles il n'y avait pas

eu de prêtre résident durant de nombreuses années. Visiter ces communautés m'a rappelé les prêtres colons du dix-neuvième siècle qui parcouraient ce diocèse à cheval. Comme eux je dressais ma tente dans une communauté pour une semaine d'affilée. La différence entre ces prêtres pionniers et moi était que ma tente n'était pas en toile mais que c'était une autocaravane. L'Archevêque Fisichella, que le Pape François a chargé de superviser l'Année de la Miséricorde, m'a appelé le *Missionnaire de la Miséricorde sur roues* !

Ce ministère étonnant a débuté en mai 2015 lorsque j'ai reçu un exemplaire de *Misericordiae Vultus*, l'instruction du Pape François au sujet de l'Année de la Miséricorde. Plus je lisais ces paroles, plus j'étais intrigué par ce qu'il avait à l'esprit. Quand je suis arrivé au paragraphe 18 où il écrit : « Pendant l'Année de la Miséricorde, j'ai l'intention d'envoyer des *Missionnaires de la Miséricorde*. Ils donneront un signe de la sollicitude maternelle de l'Eglise pour le Peuple de Dieu... » Je me suis senti envahi du désir d'être un missionnaire de cette sorte dans le Diocèse Maitland-Newcastle.

C'était une chose de ressentir un tel désir et tout à fait une autre d'imaginer ce à quoi ressemblerait le fait d'être un Missionnaire australien de la Miséricorde. J'avais quelques idées sur ce que je désirais faire, mais pas sur la manière de le faire. Plus tard, lors d'une



Winnebago



conversation avec Mme Teresa Brierley, Vice-chancelière des Ministères pastoraux du Diocèse de Maitland-Newcastle, elle dit, « Je sais ce qu'il faut faire. Vous pouvez passer une semaine d'affilée à visiter les communautés de paroisse qui ont une église, mais pas de prêtre résident vivant dans une Winnebago ». « Et qu'est-ce qu'une Winnebago ? » demandai-je tout à fait perplexe. Teresa me dit que c'était un genre d'autocaravane ! L'Esprit Saint était clairement présent cet après-midi-là et, sous peu, l'Évêque Bill Wright offrit son soutien à ce projet. Une fois que le Père Brian McCoy, le Provincial jésuite australien, m'eut donné son soutien, je fus à même de soumettre ma demande au Conseil pontifical pour la Nouvelle Évangélisation. Un mois plus tard, j'ai été informé que ma demande avait été acceptée et qu'il fallait que je me joigne aux autres Missionnaires de la Miséricorde à Rome pour le Mercredi des Cendres, afin d'être formellement investi par le Pape François en la basilique Saint-Pierre.

Malgré des sentiments croissants d'anxiété du fait que j'aurai à lutter non seulement pour conduire la puissante bête qui serait ma demeure pendant dix mois, mais aussi pour y vivre en solitaire, j'ai réservé mon vol pour Rome. Pendant les semaines qui ont précédé, j'ai dû souvent me dire, « Pourquoi sur terre as-tu ouvert ta grande bouche ? » À la fin de janvier, l'Archevêque Fisichella publia une déclaration de presse qui décrivait le ministère des Missionnaires de la Miséricorde. Dans



l'un des paragraphes de la fin, je fus étonné de lire, « Une histoire intéressante peut aider à saisir l'intérêt que cette initiative a recueilli dans le monde entier. Le Père Richard d'Australie visitera vingt-sept communautés dans son Diocèse rural de Maitland-Newcastle là où il y a seulement une église et pas de prêtre résident. Se déplaçant dans un camping-car, il voyagera de communauté en communauté en tant que 'Missionnaire de la Miséricorde sur roues' ! Ce n'est qu'un exemple de la manière dont on estime que le Jubilé atteindra tout le monde, en permettant à chacun de toucher la proximité et la tendresse de Dieu ». Manifestement, il n'était plus possible de faire machine arrière !

Pour mardi gras, juste un plus de 700 des 1.000 Missionnaires de la Miséricorde ont été en mesure de s'assembler avec le Pape Fran-

*Page ci-contre :
Le camping-car
du Missionnaire de la
Miséricorde du diocèse
de Maitland-Newcastle
Dessus : Le p. Richard
Shortall, S.J., était
un des Missionnaires
de la Miséricorde
envoyé par le pape
François au cours
de l'Année jubilaire
de la Miséricorde.*

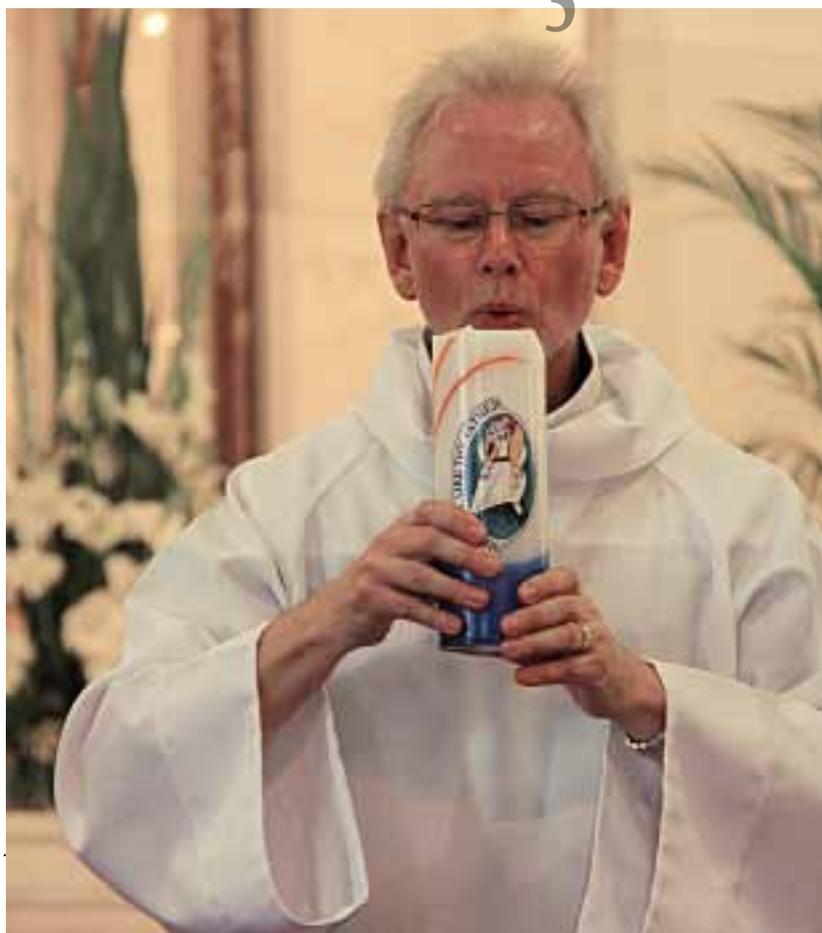
Un missionnaire de la miséricorde sur roues

Dessous : Le P. Richard Shortall, S.J., éteint le Cierge de l'Année de la Miséricorde, dans la cathédrale du Sacré-Cœur de Newcastle, à la clôture de l'Année jubilaire.
Page ci-contre : Le P. Richard Shortall, S.J., s'adresse aux enfants comme aux adultes.

çois à Rome. Nous avons été reçus dans la *Sala Regia* décorée de fresques magnifiques et voici ce que je lui ai entendu nous dire dans sa manière douce de parler. En tant que Missionnaires de la Miséricorde, nous avions à exprimer le côté maternel de l'Église. Nous devons percevoir le désir de pardon chez les autres et leur donner l'espace nécessaire à ce désir de Dieu, qui est la grâce de l'Esprit. Il nous a rappelé le besoin de comprendre le langage des gestes. En offrant le sacrement de la Réconciliation nous devons être miséricordieux. Il a conclu en nous assurant que notre service durant l'Année du Jubilé était très précieux.

Le matin suivant, pendant l'Audience gé-

François



nérale sur la place Saint-Pierre, j'ai été ému aux larmes à la vue de François saluant une malade étendue sur un brancard. D'abord, il caressa doucement son bras, puis il caressa avec amour sa joue avant de faire le signe de croix sur son front. Plus tard, quand j'ai lu ses paroles citées dans *Le Nom de Dieu est Miséricorde*, « Dieu nous pardonne non pas par un décret, mais avec une caresse », je me suis rappelé ce moment sur la place Saint-Pierre. Ce fut une des histoires du Pape François que j'ai dite et redite à l'occasion de mes visites de communauté.

Une fois de retour en Australie, à quoi cela ressemblait-il de circuler sur l'étendue d'un diocèse dans une caravane qui était parquée près d'une église et reliée à l'électricité et à l'alimentation en eau de cette église ?

J'ai d'abord découvert que ce que j'avais entrepris était une besogne gérable. La caravane n'était pas difficile à conduire et les paroissiens désiraient m'aider par toutes sortes de solutions pratiques. À part un exemple de vandalisme alors que je n'étais pas dans la caravane, je ne fus jamais l'objet d'une conduite espiègle ou menaçante, en particulier pendant la nuit !

Ensuite, l'expérience quotidienne de séance assise dans l'église engagée dans ce que le Pape François appelait 'l'apostolat de l'oreille' était une expérience profonde, invitant à l'humilité et privilégiée. Chaque fois que j'arrivais dans une communauté, je promettais aux paroissiens que je siègerais dans l'église, prêt à écouter avec un regard miséricordieux, les bras ouverts, un cœur accueillant dépourvu de jugements pour toute histoire de douleur, chagrin, déception, lourdeur d'esprit, qu'ils m'apportaient. J'avais l'espoir que dans une telle conversation ils expérimenteraient quelque chose de la proximité de Dieu avec eux et de l'accueil pardonnant qu'il éprouvait pour eux.

Comme les expériences douloureuses de ces paroissiens reflétaient peut-être celles qui étaient semblables dans ma propre vie, cela me rendait capable de trouver un environnement sûr et lénifiant pour ces conversations. Durant ma première lecture de *Misericordiae Vultus*, je devins fermement convaincu que ce que les paroissiens en Australie désiraient le plus de l'Année de la Miséricorde serait l'occasion de raconter leurs histoires. Certains voudraient sûrement célébrer le sacrement de Réconciliation, mais pas tous.

Très souvent, ces conversations commen-

ceraiant avec des paroles comme celles-ci : « Père, j'ai un secret. Il remonte à l'époque où... » « C'est le regret de ma vie... » « Père, est-ce que Dieu me pardonnera jamais... ? » « Je me sens de l'embarras à l'admettre, mais... » Quelquefois jusqu'à huit personnes s'assiéraient enfin avec moi. Après tant de journées entières à écouter ces histoires de douleur, de chagrin et de peine profonde, j'ai souvent trouvé difficile de dormir la nuit. Bien que parfois j'aie vivement ressenti le poids de ces histoires, je suis resté fidèle au rythme quotidien de la célébration eucharistique et de la séance assise dans l'église. S'il y avait des vides dans ces temps de service lorsque personne ne venait, je restais assis, lisais, priais, tricotais.

Quel privilège ce fut de recevoir cette mission. J'ai éprouvé un fort sentiment de communication avec mon frère, François, tandis que je l'appuyais dans ses désirs pour son Année jubilaire de la Miséricorde. Je me suis senti si petit qu'on me confie chaque jour les histoires secrètes de tant de paroissiens et d'être un témoin de ce qui s'est produit quand ils m'ont rapporté ces histoires. Beaucoup de paroissiens dans cette partie de l'Australie furent en mesure de faire de nouveau l'expérience de la pitié de Dieu à cause de cette initiative créative du Pape François.



Apostolats à Arrupe College

A Arrupe College les étudiants s'adonnent à une large diversité d'apostolats. En premier lieu, il y a les apostolats parmi les pauvres. Ils sont très importants. Depuis la 32^{ème} Congrégation Générale, les documents ultérieurs de la Congrégation ont réaffirmé notre engagement en faveur des pauvres.

Thierry Manirambona, S.J.
Traduction de Yves Morel, S.J.

Arrupe College est une école jésuite de philosophie et d'humanités, à Harare au Zimbabwe. A Arrupe College, pendant que les scolastiques jésuites étudient la philosophie, on les envoie aussi en mission en dehors du collège. Le Père Roland von Nidda, S.J., est le père spirituel. Il partage son expérience en œuvrant avec les scolastiques et en aidant à organiser des activités apostoliques pour eux. En plus, quatre scolastiques jésuites qui étudient à Arrupe College vont aussi partager leurs expériences d'engagement apostolique.

Les scolastiques et frères jésuites sont à Arrupe College pour poursuivre des études de philosophie et d'humanités et pour continuer leur formation de jésuites. Saint Ignace voulait que les jésuites soient des contemplatifs en action. Dieu est la principale réalité de nos vies. Lorsque nous sommes unis à Lui dans la contemplation, il nous est inspiré de sortir le porter (sa vie, son amour, son Royaume) aux autres.

Ignace avait une vue révolutionnaire de la vie religieuse des jésuites. A son époque, les religieux étaient largement confinés dans les monastères, les prieurés et les couvents. Ignace désirait que ses hommes soient en mouvement, apportent le Christ aux gens. C'est cela, être jésuite. Il est donc vital qu'un jésuite en formation ait, pendant ses études, une expérience du service des gens. Les apostolats répondent à cet important besoin de

formation. Je suis heureux que les étudiants prennent leurs apostolats avec sérieux et qu'ils en tirent joie et satisfaction.

A Arrupe College, les étudiants s'adonnent à une large diversité d'apostolats. En premier lieu, il y a les apostolats parmi les pauvres. Ils sont très importants. Depuis la 32^{ème} Congrégation Générale, les documents ultérieurs de la Congrégation ont réaffirmé notre engagement en faveur des pauvres. Ainsi, à Arrupe, nous avons l'apostolat de solidarité avec les pauvres qui œuvre de concert avec l'organisation SSVP (Société Saint Vincent de Paul) du Mount Pleasant.

Ils évaluent les besoins des pauvres et les assistent avec de la nourriture, des médica-



Harare

ments, des frais scolaires, etc. Pendant l'Avent de 2016, ils ont entrepris le projet d'assister avec des moyens agricoles des personnes déplacées et des indigents, afin qu'ils puissent se nourrir eux-mêmes. Pendant la durée du Carême 2017, ils ont mené un autre projet avec ces personnes pour leur assurer un abri. Ils espèrent aussi aller jusqu'à un camp de squatters près du Champ de course (une zone résidentielle de Harare), où ils aideront à l'éducation des enfants. D'autres apostolats avec les pauvres sont situés à Mbare (le Projet social Saint-Pierre), l'œuvre avec les indigents d'Ardbennie des Sœurs de la Charité de Mère Theresa, le projet Zambuko pour les enfants de la rue, la maison Shungu Dzevana pour les enfants orphelins et la communauté de L'Arche pour les gens physiquement et mentalement diminués.

Il y a aussi des apostolats éducatifs parmi les pauvres. Certains scolastiques enseignent les enfants à Mbare, Hatcliffe Extension, Saint-Jean et en d'autres lieux. Puis, il y a les apostolats d'une nature spirituelle et basés sur la foi. Par exemple, l'œuvre des jésuites avec les CVX (Communautés de vie chrétienne), les groupes de l'aumônerie catholique à l'Université du Zimbabwe, le Collège Belvedere de formation des professeurs, et l'Institut de technologie à Harare. D'autres actions dans les paroisses (comme Mount Pleasant, Mabelreign, Dzivarasekwa, Braeside) font

du travail avec les jeunes, de la catéchèse, portent assistance à la musique et la chorale. Ceux qui parlent le français ou le portugais font un travail pastoral avec les communautés francophones et lusophones de Harare.

Au total, la réaction que je recueille des bénéficiaires est très positive. Les jésuites font un travail de valeur et leur présence même fait une forte impression sur les gens avec lesquels et pour lesquels ils travaillent. Les gens sont impressionnés de voir des jeunes gens de divers pays africains qui ont engagé leur vie pour Dieu et au service des autres. Ils apprécient que les jésuites soient ici, que les scolastiques apportent de la joie et de l'inspiration, et qu'ils donnent un bon exemple à ceux auprès desquels ils interviennent.

Denis Sawadogo, jésuite du Burkina Faso et membre de la Province d'Afrique de l'Ouest (AOC), travaille avec la Communauté de vie chrétienne (CVX) et enseigne le catéchisme dans la communauté catholique de l'Université du Zimbabwe (UZ). Parlant de son apostolat, Sawadogo dit qu'il est enchanté d'éveiller les jeunes étudiants catholiques de l'UZ à l'étude du Catéchisme de l'Eglise catholique.

Il éprouve aussi de la joie à préparer des étudiants à recevoir divers sacrements. « C'est pour moi une grâce spéciale et un privilège d'avancer avec eux depuis l'étape catéchuménale jusqu'au baptême et ensuite à la confirmation ». Selon Sawadogo, ce service spirituel aux jeunes de l'UZ l'aide à renforcer sa propre foi chrétienne. En outre, il trouve qu'enseigner le catéchisme a un goût de préparation à la théologie. « J'apprends à mieux connaître la doctrine chrétienne catholique. Avec les CVX, j'apprends à approfondir ma spiritualité ignatienne et à initier les jeunes à différentes manières de vivre la spiritualité ignatienne ».

Silas Kipkorir Kemboi, jésuite du Kenya et membre de la Province d'Afrique de l'Est (AOR), enseigne le catéchisme au Collège des Maîtres du Belvedere et à l'Institut de technologie d'Harare. Pour Kipkorir, l'apostolat est une partie de la formation holistique et du développement intégral personnel. « Je m'efforce de développer et intégrer mes études avec l'apostolat, ce qui donne de l'importance aux études. En outre, l'apostolat me rend sensible aux besoins des gens tout autour ». Kipkorir partage une leçon qu'il a reçue de l'apostolat auquel il participe, « En



Gauche : La ville de Harare.

Dessus : En dehors de la ville, la vie est différente.



Apostolats à Arrupe College

Arrupe College, l'école jésuite de philosophie et d'humanités à Harare, au Zimbabwe.

partageant leurs joies et leurs souffrances, je deviens plus humain ».

Hubert Niyonkuru appartient à la Compagnie de Jésus de la Région Rwanda-Burundi. Il dit que son apostolat au Centre de charité dirigé par les Missionnaires de la charité à Mbare (une zone résidentielle de Harare à forte densité) constitue un des grands moments dont il a fait l'expérience depuis son arrivée à Arrupe. Le temps qu'il y passe, dit-il, est un temps de conversion continue et de défi. Ce centre est une maison pour personnes âgées. Beaucoup d'entre elles font remonter leurs racines dans des pays comme le Mozambique, le Malawi et la Zambie. Le centre loge aussi plusieurs malades. Niyonkuru affirme qu'à côté des joies que l'apostolat lui apporte, il apprend un nombre de choses de cet apostolat : « Les conversations avec les gens dont les Missionnaires de la cha-

rité s'occupent m'encouragent à avancer en vivant ma vocation. En outre, à travers leur travail et leur disponibilité à servir le Seigneur au milieu de son peuple, je vois la lumière de Dieu ». Niyonkuru ajoute que cet apostolat l'aide à comprendre le sens du commandement de Dieu « Aime ton prochain comme toi-même ». À la question sur l'importance d'avoir un apostolat pour les étudiants de philosophie, la réponse de Niyonkuru est très précise : « Nous avons besoin de construire un esprit solide et un cœur doux ».

Forster Sallah est Ghanéen et membre de la Province de l'Afrique du Nord-Ouest (ANW). Il joue du piano pour la messe en anglais à 7 h 30 du matin à l'église catholique du Saint-Nom à Mabelreign. Chaque samedi, il se rend aux répétitions de la chorale de 14 h 30 à 17 h. Sallah dit que l'apostolat l'aide à vivre sa passion et à exprimer son talent : savoir jouer du piano.

L'apostolat a aussi pour lui un sens spirituel : « Par mon expérience personnelle, la grande qualité de la musique est d'amener l'auditeur à une profonde réflexion qui conduit à une rencontre avec Dieu au niveau le plus profond. Quand c'est associé à la prière, le résultat est étonnant. Cela a un effet calmant dans les moments de turbulence de l'âme, de l'esprit et du corps. Cela peut être un instrument utile pour guérir d'une dépression ou d'une tension. C'est cet effet spirituel et physique de la musique qui m'incite à améliorer constamment mon art du piano afin d'aider les autres et moi-même à profiter de ses fruits ».

Pour Sallah, rien ne pourrait mieux le récompenser et l'encourager que d'être abordé après la messe avec des déclarations comme « La musique m'a aidé aujourd'hui à mieux prier ». Il ajoute aussi des appels à l'amélioration tels que « Mon frère, quelque chose n'allait pas bien dans la musique aujourd'hui ; vous pouvez vouloir le prendre en compte », ces appels révèlent le besoin d'améliorer continuellement son art en union avec les autres instrumentistes et avec les chanteurs.

Arrupe



La Plateforme and Co

La Plateforme and Co (« avec la Compagnie de Jésus ») est une proposition pour les jeunes adultes, adossée à St Ignace, l'église des jésuites à Paris, pour les jeunes et par les jeunes !

Christian Motsch, S.J.

D'entrée de jeu, le souffle ne manque pas, ni l'audace. Comment la Plateforme se présente-t-elle ? « Tu as entre 18 et 29 ans ? Tu ressens un contraste un peu fort entre la soirée « open bar » ou la machine à café et la messe du dimanche ? Difficile de centrer ta vie d'étudiant ou de jeune professionnel sur l'essentiel ? Tu te demandes comment savoir ce qui compte pour toi et comment faire les bons choix à une période charnière de ta vie ? Nous avons 2 bonnes nouvelles pour toi : 1. Tu n'es pas le seul à te poser ces questions. 2. Avec les jésuites, nous avons concocté des solutions pour t'accompagner et t'aider à découvrir ce qui est le meilleur pour toi... ».

La Plateforme and Co (« avec la Compagnie de Jésus ») est une proposition pour les jeunes adultes, adossée à St Ignace, l'église des jésuites à Paris, pour les jeunes et par les jeunes ! En effet plus d'une quinzaine de jeunes adultes ont pris des responsabilités pour porter la vie des diverses initiatives proposées à d'autres jeunes.

Pas seulement les aspects logistiques que cela suppose, mais en cherchant ensemble des manières de faire adaptées, avec nous, jésuites pour faire vivre une structure innovante d'accompagnement. Sept d'entre eux constituent le noyau dur, une équipe d'animation qui se rencontre souvent, évalue les premiers pas et propose les adaptations nécessaires.

Toutes les activités sont relues à la lumière

Paris



de la « mission » de la Plateforme ainsi formulée : « Permettre aux jeunes adultes de se trouver eux-mêmes et de découvrir par là leur vocation et leurs désirs profonds en vue de servir librement ».

Lorsqu'on a entre 18 et 29 ans, on cherche à accorder sa vie et ses aspirations. La Plateforme and Co veut alors devenir ce lieu où ces jeunes adultes, chercheurs de sens, peuvent être accompagnés. Ils sont plusieurs centaines à bénéficier de ces parcours tout au long de l'année, par cycles, sessions ou séquences.

La formation est très prisée. Il ne s'agit pas tant de donner un itinéraire pré-pensé, organisé à l'avance (de multiples propositions de formations existent déjà à Paris) mais d'aider de jeunes adultes à formuler leurs propres questions existentielles et de les accompagner dans un parcours intellectuel et spirituel personnalisé.

Il s'agit d'offrir un lieu où chacun puisse formuler, mettre en débat, se laisser déplacer par les questions qu'il porte et l'interaction avec celles des autres. Autrement dit :

La Plateforme and Co

« Ton cerveau est blindé par les études ou au contraire ramolli par les premiers pas dans la vie active ? Viens le nourrir d'une nouvelle matière essentielle : l'intelligence de la foi. La Plateforme and Co te propose d'approfondir quelques questions cruciales que se posent les jeunes sur la foi et le monde pour mieux s'engager. Découvre les thèmes proposés et viens te former, débattre et échanger avec nous ! »

Les Exercices dans la Vie Ordinaire (EVO), connaissent également un franc succès : ils se déroulent sur 5 semaines, ponctuées par des rencontres en grand groupe,

d'environ 50 participants. Chaque semaine est remis au participant un carnet avec des repères pour ses temps quotidiens d'oraison. Il rencontrera une fois par semaine un accompagnateur personnel, religieux ou laïc. Les rencontres hebdomadaires comportent temps de prière, de convivialité et de formation, c'est un moyen pour les participants de partager en équipe ce qu'ils vivent profondément en cherchant à ancrer leur prière dans leur quotidien et d'être soutenus dans leur démarche par l'ensemble du groupe. Nous en sommes déjà à une neuvième édition en 4 années d'expérience...



Un moyen pour rendre gloire à Dieu en ordonnant ma vie à cette fin. Apprendre à faire de ma vie une anticipation du Royaume en percevant les appels du Seigneur et en y répondant. Sentir où me pousse la recherche d'un plus grand service de Dieu et de sa parole. **Alexandre**

Un prêtre jésuite, pendant les EVO (Exercices spirituels dans la Vie Ordinaire), s'adressait aux participants : « Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts ? » J'ai eu l'impression que j'attendais cette parole depuis toujours. Cette question m'a mis en route et m'a invité à choisir la vie. Mais rien n'est arrivé d'un coup, il y avait évidemment un avant, qui m'a permis d'accueillir cette question-là à ce moment-là. J'attendais sans savoir quoi attendre, j'écoutais... Je

n'écoutais pas seulement le prêtre, mais un appel, je ne me souviens pas du contenu autour de cette phrase, mais elle m'a suffi. Le fruit était mûr et il est tombé... Est-ce la fin ? Non, ce n'est que le début d'un chemin de discernement, d'écoute, de rencontres et d'une sorte de passivité très active pour choisir la vie et enfin devenir. **Pedro**

« Je voudrais apprendre à être libre », tels sont les premiers mots que j'ai adressés à mon accompagnatrice spirituelle durant notre première rencontre. Je cherchais alors à choisir entre deux désirs contraires mais si profondément ancrés en moi que je ne pouvais imaginer renoncer à l'un ou à l'autre. Ce temps de discernement a duré un an. J'en retiens la grande paix qui m'en-

vahissait après chaque entretien. Je garde aussi le « Comment ? » de mon accompagnatrice, m'interrompant alors que je lui expliquais que, lors de l'objet de mon désir, je ne voyais pas de vie, ni de lumière. Distinguer les idoles qui s'interposent entre Dieu et nous et qui dissimulent la réalité. Prise par des responsabilités importantes mon accompagnatrice a dû mettre fin à nos rencontres au bout de 10 mois, avant que je n'aie pris ma décision. Elle m'avait dit que je n'avais plus vraiment besoin d'elle, comprenant avant moi que la décision était mûre. Et en effet, un courage et une ferme volonté de décider, que je n'avais pas connus jusqu'alors, avaient surgi en moi. **Florence**

Les EVO ont ouvert un nouvel âge de ma vie dans lequel je vais désormais de l'avant de manière bien différente. Les grâces furent pour moi si nombreuses. Elles m'ont permis d'unifier ma vie. J'ai compris que les autres n'étaient pas un obstacle, une menace pour ma liberté, mais éventuellement des compagnons avec lesquels chercher. Aujourd'hui,

Témoignages



Lorsqu'on a entre 18 et 29 ans, on cherche à accorder sa vie et ses aspirations. La Plateforme and Co veut devenir ce lieu où ces jeunes adultes, chercheurs de sens, peuvent être accompagnés.

ma conviction profonde, c'est que mon chemin est humain, d'abord et avant tout. **Mathieu**

Un désir, celui d'une meilleure connaissance de moi-même et de ce qui anime mon être, un regard de lucidité sur mon existence, sur ce qui est accordé ou ne l'est pas, choisir les modalités concrètes, relire le passé, connaître le présent, orienter le futur. **Valentine**

Entendre les appels au cœur de la nuit obscure, au cœur du tumulte et du brouhaha de la vie active. Me rendre attentive pour distinguer cette brise légère, ce souffle discret qui vient me parler, qui vient creuser un désir en moi, me modeler, me façonner. Le discernement, c'est se laisser porter par un élan qui conduit, peu à peu, à choisir comment toujours plus aimer et servir librement Dieu et le monde en devenant toujours plus soi-même, en devenant toujours plus celle que Dieu nous appelle à être. « Nous valons ce que valent nos décisions ». Nous devenons toujours plus fils et filles de Dieu par l'exercice de notre liberté,

marque de son infinie confiance en chacun d'entre nous et de son invitation à partager sa vie divine. **Louise**

Être à l'écoute pour m'ajuster. Discerner, c'est poser un regard juste sur ce qui m'habite, et en même temps garder une ouverture, une disponibilité pour recevoir à travers une rencontre, prête à me laisser déplacer par ce qui m'entoure. Discerner c'est cerner et reconnaître, revenir à la source de vie. C'est un chemin de vie par un compagnonnage que je trouve à la Plateforme. Se laisser déplacer par ce qui habite chacun.



C'est aussi concret dans mon travail d'interne en médecine : comment je me positionne par rapport à ceux que j'écoute, quelle attitude, quelle parole, comment conduire les patients sur ce chemin de vie ? **Guillemette**

Considérer qu'un Dieu fait partie de notre vie, cela fait partie du discernement. C'est un exercice d'expression. C'est pouvoir dire ce que nous expérimentons et ce à quoi j'aspire profondément à la lumière de ce que j'expérimente. C'est une démarche continue. **Marc**



90^{ème} anniversaire du Collège Canisius de Jakarta

En route pour le Nouveau Siècle

La mission du Collège Canisius est de préparer les jeunes à prendre conscience de ces défis, à devenir compétents et à s'engager pour apporter des solutions aux problèmes sociaux et contribuer à l'amélioration de la société.

Heru Hendarto, S.J.

Traduction de Hervé-Pierre Guillot, S.J.

La vie au XXI^e siècle, particulièrement en Indonésie, sera caractérisée par des changements radicaux en de nombreux domaines. Comme l'écrivait Charles Dickens, il s'agit d'un véritable paradoxe : « C'est la meilleure des époques. C'est aussi la pire des époques ». Les moyens de communication de masse modernes ont rendu notre planète plus petite, et ont rapidement réduit les distances entre peuples et cultures. Notre monde est en train de devenir de plus en plus interconnecté. Toutefois, en dépit des progrès considérables effectués par les sciences et les technologies, chaque jour égrène son nouveau lot de souffrance dans le monde, en matière de pauvreté matérielle et spirituelle, comme en matière de dommages infligés à notre environnement et notre vie commune. Ces nouvelles conditions de vie nous appellent à renouveler notre manière d'aider notre prochain dans le besoin.

Dans le contexte indonésien, les problèmes de ce siècle sont la pauvreté, les dégradations environnementales, les menaces contre la démocratie et la cohésion nationale, la désintégration de la culture civique, la corruption, et le fondamentalisme religieux. Il est possible de les rassembler en trois domaines : dommages infligés à l'environnement, pauvreté, menaces contre la démocratie et à la cohésion nationale du fait de l'intolérance religieuse.

Cette situation entraîne la nécessité de former les jeunes générations à devenir plus responsables, plus attentives aux besoins de leurs familles et de la société, et à s'investir au service des autres. La mission du Collège Canisius est précisément d'aider ces jeunes à prendre conscience de ces défis, à devenir compétents et à s'engager pour apporter des solutions aux problèmes sociaux et contribuer à l'amélioration de la société.

En 2017, nous avons célébré le 90^{ème} anniversaire du Collège Canisius. Il a été établi en 1927 sous le nom de AMS ("Algemeene Middlebare School"). Son premier Directeur était le missionnaire hollandais J. Kurris, S.J. Le 1^{er} août 1950 tous les noms hollandais des écoles et collèges (ELS, HIS, HCS, MULO, AMS et HBS) furent remplacés par des noms indonésiens (SD : Sekolah Dasar ; SMP : Sekolah Menengah Pertama ; SMA : Sekolah Menengah Atas). En 1952 fut établie la Fondation du Collège Canisius, nommée "Yayasan Budi Siswa", ainsi que l'école primaire SMP. Depuis cette date, SMP est devenue partie intégrante de *Yayasan Budi Siswa*.

Les manifestations commémorant ce 90^{ème} anniversaire ont débuté le 6 janvier 2017 avec une messe célébrée par le Provincial d'Indonésie, le Père Sunu Hardiyanta, S.J. Tous les événements prévus au programme de cette année spéciale ont depuis été lancés. Des célébrations spéciales ont émaillé le reste de l'année. En premier lieu, des activités spécifiques visant à approfondir les Principes de pédagogie ignatienne étaient proposées en vue de mettre en œuvre au sein de notre système éducatif indonésien et de nos activités



Canisius



En route pour le Nouveau Siècle

Le Collège Canisius de Jakarta bouillonne toujours de vie et d'activités.

quotidiennes nos valeurs fondamentales, à savoir : compétence, conscience, compassion et engagement. Nous cherchons à mettre à jour les 'meilleures pratiques', à partir des échanges entre nos collègues en provenance de nombreux lieux d'éducation jésuites diversifiés. Les ateliers se sont déroulés le 30 janvier 2017, puis les 7 et 8 août 2017.

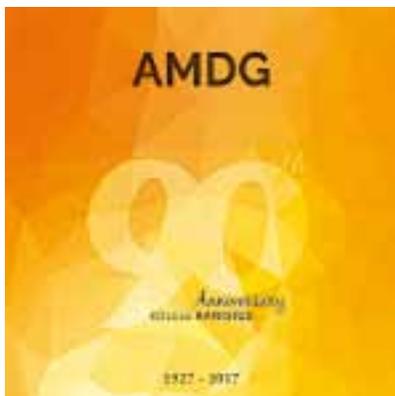
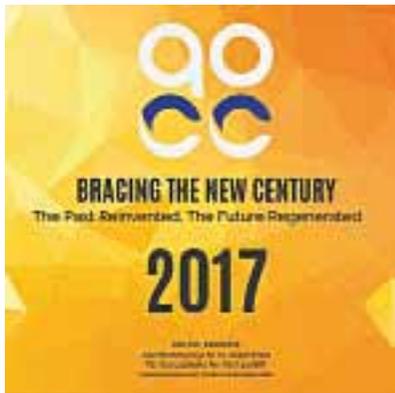
En second lieu, nous avons invité les parents de nos étudiants à participer à de brèves retraites, qui ont débuté le 4 février 2017. Nous espérons qu'à travers ce rassemblement

et leurs réflexions, ces parents puissent apprendre comment promouvoir nos valeurs dans un monde en transformation rapide.

En troisième lieu, nous avons organisé un rassemblement spécial des anciens élèves le 29 avril 2017. Outre leur rassemblement formel, et les discussions avec d'autres associations similaires, les Anciens envisagent de développer des actions au service de la communauté. Le thème de leur rencontre était : « Canisius en Indonésie ».

En quatrième lieu, en lien avec le slogan mentionné ci-dessus, nous initiions également un projet à Gn Putri, Karanggan, à destination du Centre de formation des professeurs où sera développée une « école laboratoire ». Nous commençons par les études de faisabilité des différents projets et nous espérons soumettre bientôt notre proposition au Père Général.

Gn Putri





Le Provincial des jésuites d'Indonésie préside la messe de célébration des 90 ans du Collège Canisius de Jakarta.





SOCIETAS SOCIETAS



